This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 184 034

Digitized by Google

Digitized by Google

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAITS DE FEMMES

Digitized by Google

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS
RUE CUJAS, 13. — 6590

Digitized by Google

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE

PORTRAITS

DE

FEMMES

PAR

JULES SOURY

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1875

LEES-MUSEUM
BIBLIOTHEEK
TE AMSTERDAM

Digitized by Google

CT3202
.26

PRÉFACE

—

Les essais que l'on réunit ici ont paru naguère dans *la Revue des Deux Mondes* et dans *le Temps*. Suivant un illustre exemple, on a donné à ces études, qui ne manquent point d'affinités entre elles, le nom de « Portraits de Femmes. »

Les faits qui forment la substance de ce livre sont tirés de l'époque d'Auguste, du dernier siècle et de notre temps. Les retrouver était facile : il ne fallait que de la patience ; les apprécier, c'est-à-dire les classer selon leur degré d'importance, était moins simple. On s'est efforcé de traiter l'histoire par les méthodes exactes et sévères de la psychologie contemporaine. Après les belles synthèses de Herbert

M317580
Digitized by Google

Spencer, de Bain, de Taine, de Wundt et de Hartmann, surtout après les admirables découvertes de la physiologie, il n'est plus permis de voir dans les pensées et les actions des hommes des faits irréductibles, que l'on constate mais que l'on n'explique pas.

Sans prétendre apporter une explication dernière de quoi que ce soit, car l'essence des choses, j'entends la réalité de l'univers, est inaccessible à notre intelligence, on peut indiquer les causes prochaines et nécessaires de tout ce qui arrive dans la nature et dans l'histoire. Ce monde, aussi loin que pénètre notre expérience, nous apparaît comme un vaste système de forces, c'est-à-dire de mouvements matériels. L'activité des passions et de l'intelligence, ainsi que toutes les activités organiques, se ramènera, avec la physique et la chimie, à la mécanique.

On a tenu grand compte en ces essais des récents travaux sur l'hérédité. Une nouvelle façon de comprendre l'histoire, et même toute

Digitized by Google

somme des maux et des souffrances qui font de la vie, à tout prendre, une assez triste chose. L'homme qui sait et médite comprend difficilement le besoin de revivre qui a tourmenté tant d'esprits. Ce sont surtout les croyants qui devant le néant reculent épouvantés. Il est, au contraire, des âmes pures et douces, qui trouvent un charme profond dans la pensée de l'éternel sommeil.

L'entrée dans la paix suprême devrait être une des grandes joies des créatures. Laissons aux violents et aux forts l'empire du monde. Ils passeront, comme cette terre et ce soleil. Pourquoi l'homme s'attacherait-il à ce qui ne dure qu'un temps? Qu'importe, en effet, le nombre des siècles? Une minute ou un kalpa c'est tout un dans l'éternité. Le sage, celui qui méprise la vie et aspire à n'être plus, s'efforce de dompter en son cœur les mouvements désordonnés de l'aveugle nature. En vain la charmeuse l'attire, l'invite à jouir au moins de l'heure qui s'envole. L'amour est le grand dupeur d'âmes : il éblouit

Digitized by Google

les êtres dans un éclair, les fascine pour arriver à sa fin, la perpétuité de l'espèce, c'est-à-dire l'éternité de la douleur. Certes, la volupté existe, mais ceux-là la dédaignent qui l'ont connue : comme la nature, elle n'est qu'illusion et mensonge.

Tous n'ont pas besoin d'être consolés. Aux esprits réfléchis, la science suffit. Quant aux multitudes, elles suivront toujours les voyants qui leur apportent le salut. Pour qu'elles croient et espèrent, il faut qu'elles incarnent dans un sauveur les révélations de leur conscience obscure. Au fond, quel que soit le maître qu'on suive, Epicure ou Epictète, l'impassibilité est le commencement de la sagesse. Ni haine ni amour, ni désir ni passion, ni joie ni terreur, voilà ce qui, avec une universelle mansuétude, ouvre la voie de délivrance. Les bienheureux sont ceux qui, pour l'atteindre, s'absorbent dans la paix suprême et s'y éteignent.

J. S.

Septembre 1874.

Digitized by Google

LA

DÉLIA DE TIBULLE

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAITS DE FEMMES

LA DÉLIA DE TIBULLE

Le souvenir que les belles âmes laissent après elles sur la terre s'évanouirait tôt ou tard, si la piété de l'historien n'aimait à recueillir jusqu'aux moindres reliques de ceux que l'humanité acclame comme ses héros et dans lesquels elle contemple l'idéal de sa propre nature. Le plus pur, le plus tendre, le plus sympathique des poëtes, le doux Tibulle, ne nous est connu que par ses poëmes et par quelques vers d'Horace et d'Ovide. Celui-ci n'était guère fait pour com-

Digitized by Google

prendre cette âme simple et candide, et celui-là n'avait point l'idée de cette exquise sensibilité, déjà un peu maladive, qui fait de Tibulle, comme de Virgile, un poëte presque tout moderne. Certes, ils sont bien tous deux de notre sang et de notre race. Notre langue est comme un écho affaibli de l'idiome fort et sonore dans lequel ils chantèrent, et jusqu'au plus profond de notre conscience retentit et vibre toujours la note aimée que nul n'oublie lorsqu'il l'a une fois entendue.

Même langue, mêmes idées. Cette Italie romaine peut à peine s'appeler une moyenne antiquité ; notre civilisation moderne y plonge par toutes ses racines. Cet héritage de Rome, qui fit jadis notre force, fait aujourd'hui en partie notre faiblesse. Notre conception de l'Etat, notre idée de l'administration, notre façon d'entendre la liberté, nos formules naïves d'égalité, la creuse rhétorique à qui nous décernons les premiers honneurs de l'esprit français, tout, jusqu'à nos codes et à nos méthodes d'enseignement, est un

Digitized by Google

legs de l'antique génie romain. Voilà pourquoi, lorsque nous lisons une églogue de Virgile ou une élégie de Tibulle, il nous semble par moments que c'est un compatriote, un ancêtre divin de notre Lamartine qui nous tient ainsi sous le charme.

Tandis que d'autres peuples ont eu de vraies épopées, une poésie lyrique et dramatique incomparable, une littérature originale, puissante, éternelle comme la beauté et la vérité qu'elle reflète, la littérature des Romains n'a été, pour ainsi dire, qu'une littérature de seconde formation, comme la nôtre, dans la période classique, n'a été qu'une littérature tertiaire. Et cependant aucun des glorieux chantres de l'Ionie, aucun poëte de l'Hellade, aucun écrivain d'Athènes n'a trouvé, comme Virgile et Tibulle, ces accents pénétrants de tristesse sereine, de douce mélancolie, qui nous font rêver des choses infinies.

C'est surtout dans cinq élégies célèbres du premier livre de Tibulle, toutes consacrées à Délia, que l'on retrouve cette note suave et at-

Digitized by Google

tendrie de la muse latine. Tibulle est bien de cette famille de poëtes qui, comme Virgile, ont la rougeur prompte et la « tendresse du front (1). » Timide et réservé, un peu gauche et naïf peut-être, l'âme sereine et constamment élevée, Tibulle a l'innocence, la grâce chaste et suprême d'un bel enfant pensif. A ne considérer que l'ensemble, ses compositions ne sont guère que des lieux communs poétiques, des réminiscences, très-affaiblies il est vrai, d'écrivains grecs, des thèmes d'école sans aucune originalité, qu'on a lus cent fois chez tous les poëtes du temps. Telle élégie n'est qu'une mosaïque où chaque pièce, travaillée avec un goût exquis, a été rapportée avec un art consommé. Tibulle avait évidemment dans ses tiroirs des descriptions du Tartare et des champs Elysées, des tableaux de l'Aurore et de la Nuit, des incantations et des malédictions de sorcière, petits chefs-d'œuvre de ciselure dont il se servait comme d'ornements pour relever la beauté de son œuvre immortelle.

(1) Mart., *Ep.*, IV, VI.

Digitized by Google

Notez que ces ornements, qui nous semblent si artificiels, sont précisément ce qui valait déjà le plus d'applaudissements aux poëtes dans les lectures publiques. La difficulté vaincue, l'habileté de main, la science approfondie de tous les secrets de la langue et du rhythme, étaient comme aujourd'hui bien plus estimées que l'inspiration véritable. La poésie d'Ovide nous donne une très-juste idée des goûts littéraires qui, dès l'époque de Tibulle, commençaient à régner. Nul doute que Tibulle lui-même n'ait cru s'immortaliser par le genre de perfection dont nous parlons. On voit de reste qu'il ne songe qu'à bien dire, et il y a pleinement réussi. Il est, comme dit Quintilien (1), le plus pur et le plus élégant des élégiaques.

Toutefois Tibulle ne nous ferait guère songer à Virgile, s'il n'avait été qu'un virtuose de la forme. Si nous associons volontiers ces deux noms, si le souvenir de l'amant de Délia nous paraît uni à la mémoire du chantre de Didon,

(1) *Inst. orator.*, X, I, 93.

Digitized by Google

un peu, il est vrai, comme le lierre au chêne, c'est que Tibulle est tout autre chose qu'un versificateur, c'est qu'il a laissé échapper, malgré lui peut-être, de ces cris du cœur qui retentissent jusque dans les âges futurs, c'est qu'il a aimé avec assez de puissance pour faire entrer dans l'idéal les êtres qui ont charmé et torturé son cœur, c'est qu'il a tressailli du frisson sacré qu'éprouvent les grands poëtes devant la nature.

Digitized by Google

I

« Marchand, jette l'ancre, décharge ton vaisseau, tout est vendu (1). » C'était là un dicton passé en proverbe parmi les gens de mer, pirates ou marchands, qui des côtes de Phénicie, de Syrie, de Pamphylie, de Cilicie, abordaient avec leurs cargaisons d'esclaves dans l'île de Délos. La traite des blancs, fort commune dans toute l'antiquité, était un trafic comme un autre, mais plus lucratif, bien connu pour procurer des fortunes colossales. Les pirates de l'ancien monde, Phéniciens ou Grecs, de l'Asie antérieure aux colonnes d'Hercule, n'ont jamais cessé d'être les rois de la mer. Aux temps même où Rome était dans toute sa puissance, on vit ces audacieux marins pousser leurs barques jusque dans les

(1) Strab., XIV, 668-69.

Digitized by Google

ports d'Italie, enlever des préteurs romains. Pompée, d'un coup terrible, fit tomber leur insolence; mais le commerce des hardis écumeurs de mer n'en fut nullement atteint. D'ailleurs Rome consommait en quelque sorte à elle seule plus d'esclaves que le reste du monde, et ses pourvoyeurs étaient bien aises qu'il existât de grands marchés où, comme à Délos, on pouvait en un jour importer et exporter des « myriades » d'individus de cette espèce.

L'Asie Mineure et la Syrie, pays où la misère et la servitude semblent avoir été de tout temps des fatalités sociales, étaient naturellement les régions les plus riches en ce genre de denrée. On volait sans vergogne ce qui d'aventure ne voulait point se vendre. Là où le marchand avait échoué, le pirate triomphait, entraînant pêle-mêle dans une razzia des gens de tout âge et de toute condition. Si quelque homme libre, si quelque citadin romain se trouvait parmi eux, protestait, devenait un embarras, on lui rendait la liberté après l'avoir rançonné, ou l'on se dé-

Digitized by Google

faisait de cette marchandise compromettante en la vendant à quelques recéleurs discrets qui, avec le fouet et les supplices, tiraient presque autant d'un homme libre que d'un esclave véritable, et n'avaient garde de laisser arriver aux magistrats la voix du malheureux.

A Rome, dans les bouges de la voie Suburra ou de la voie Sacrée, près du temple de Castor, le Grec des îles, au fin et dur profil, montrait à l'acheteur des créatures de prix fort divers, les pieds blanchis à la craie, exposées sur une sorte d'échafaud tournant. Là, entassés comme un vil bétail, des troupeaux de Lydiens, de Cariens, de Mysiens, de Ciliciens, tous gens de peu de valeur, étaient parqués près des foules de Syriens, « l'espèce d'hommes la plus dure au mal (1); » de Sardes et de Corses d'un prix encore moindre, de Cappadociens, de Bithyniens, de Liburnes, de Germains et de Gaulois, estimés comme porteurs de litières; de Numides, coureurs excellents; d'Ethiopiens, baigneurs

(1) Plaut., *Trinumus*, II, IV, 599.

Digitized by Google

athlétiques; de Phrygiens, de Lyciens et de Grecs asiatiques, fort recherchés pour le service de table, les belles-lettres, la musique et la danse. On rencontrait dans ces bazars jusqu'à des Indiens, des Parthes, des Daces, des Alains. Quant aux Juifs, qu'on ne distinguait pas toujours des Syriens, des Phéniciens, des Egyptiens et des Chaldéens, ils devaient être fort nombreux. Tout cela payait l'impôt, les droits d'exportation, d'importation et de vente; mais les esclaves de choix, les sujets rares et de haut goût, les objets de luxe en un mot, que le marchand dérobait aux regards du vulgaire, c'étaient, avec les tout jeunes enfants d'Alexandrie, les nains difformes, les monstres, les fous, les bouffons, les pantomimes et les histrions, qui, depuis la fin de la république, formèrent avec les joueurs et les joueuses de flûte, de psaltérion et de sambuque, l'accompagnement obligé des repas et des fêtes de tout riche Romain.

Pourquoi la sainte Délos, lieu de pèlerinage pour toute la Grèce du continent et des îles, où

Digitized by Google

tous les cinq ans des *théories* parties d'Athènes, de Milet, de Samos, célébraient encore à l'époque romaine ces fêtes d'Apollon et d'Artémis où des chœurs de jeunes gens et de jeunes filles, au son de la flûte et de la cithare, chantaient des hymnes et exécutaient ces danses fameuses dans lesquelles on représentait le drame sacré de la sombre Latone et la naissance de ses blonds enfants, — pourquoi l'île flottante de Délos, dont aucune sépulture ne souillait les flancs vierges, était-elle devenue un des plus célèbres marchés d'esclaves de l'ancien monde, une terre maudite où les captifs, entassés sur le sable des grèves, devaient laisser toute espérance ? Je ne sais ; mais, outre qu'il faut se bien garder de transporter dans l'antiquité notre philanthropie romantique, Délos devait à sa position géographique et à l'inviolabilité de son territoire le renom d'être une des places de commerce les plus sûres et les plus fréquentées. Après la destruction de Corinthe, c'est de Délos que l'Italie tira tous les articles de luxe d'origine orientale jusqu'à l'épo-

Digitized by Google

que des guerres de Mithridate, époque où fut anéantie dans un épouvantable massacre presque toute la population commerçante de l'île, composée surtout d'Italiens. C'est alors que Pouzzoles, cette « petite Délos, » comme l'appelait le poëte Lucilius, trafiqua directement avec la Syrie et Alexandrie.

Délos n'est point la seule île de la mer Egée où le commerce d'esclaves ait été florissant. Chios, Samos, Lesbos, les grandes cités d'Ephèse et de Milet, sur les côtes de l'Asie Mineure, ont eu la même célébrité. Les esclaves gardaient souvent le nom du pays d'où ils venaient (1), et, bien que cet indice soit quelquefois trompeur, on doit cependant en tenir compte. Ainsi il pouvait arriver qu'on appelât « Lesbienne » une esclave achetée à Lesbos, mais venue d'une tout autre contrée, dont nul ne savait plus le nom, pas même l'esclave, laquelle avait peut-être été enlevée tout enfant, ou était née de parents déjà captifs. Cependant les noms d'esclaves que nous trouvons

(1) Movers, *Die Phönizier*, III, 81.

Digitized by Google

dans Plaute et dans Térence, *Ion, Ephesius, Thessala, Lydus, Syra, Lesbia, Phrygia*, etc., sont un bon critérium de l'origine ou de la provenance des classes serviles à Rome. Si l'esclave avait été élevée avec soin, si elle dansait avec la grâce voluptueuse des Ioniennes, si au son des crotales, du tambour de basque, des castagnettes de Bétique, elle était habile à imiter le pas et les mouvements lascifs des danseuses de Cadix; si elle savait chanter avec charme une ode de Sappho, quelque molle mélodie, quelque légère chanson des bords du Nil, en frappant du plectrum d'ivoire les cordes d'une lyre, ou en promenant deux belles mains sur la harpe de Phénicie, ou tout simplement si elle était jolie et plaisait à quelque Romain, celui-ci achetait au marchand la belle captive et la faisait affranchir. C'était là l'histoire de presque toutes les femmes du demi-monde (de celles du moins qui n'étaient pas étrangères et ne s'étaient point rachetées de leur propre pécule), de toutes ces *affranchies*, adulées comme des reines par la jeunesse de

Digitized by Google

Rome, célébrées à l'envi par les élégiaques latins, par Gallus, Tibulle, Properce et Ovide. Cette histoire-là était aussi ancienne que commune ; on était habitué à la voir représenter dans les comédies : c'est le sujet du *Persan* de Plaute par exemple où Toxile, pour le dire en passant, conseille à un *leno* (sorte de *ruffiano* antique) d'acheter une belle fille que des pirates sont censés avoir enlevée.

Si quelque fière matrone romaine, très-pure encore dans quelques grandes familles, les cheveux noués avec la *vitta*, superbement drapée dans les longs plis de la *stola* et de la *palla* tombant jusqu'aux talons, écrase d'un regard hautain la petite affranchie d'hier, — vile esclave qui peut-être porte encore au sein et sur les bras la trace des coups de fouet et des piqûres d'épingle, créature vénale qu'un beau fils a tirée à prix d'or de quelque impur repaire, mais qu'on ne saurait sans doute ni aimer ni prendre au sérieux, — celle-ci, l'affranchie, n'a pas moins de mépris pour les malheureuses aux bottines

Digitized by Google

crottées, à la mitre peinte, qui parcourent la voie Sacrée ou se tiennent aux environs du Cirque. Bonnes amies de gardes-moulins, reste de galants enfarinés, délices des canailles d'esclaves, horreurs parfumées de lavande que jamais homme libre n'a voulu toucher, filles à deux oboles, *scorta diobolaria*, quelles injures les affranchies ne jettent-elles pas à la face des pécheresses de bas étage! Elles se vengent ainsi du dédain des matrones. « Elles font de nous grand mépris parce que nous ne sommes que des affranchies, » s'écrie une femme de cet ordre dans *la Cassette* (1). « Oui, moi et ta mère, dit-elle à Silenium, nous avons fait le métier de courtisane. Elle t'a élevée comme j'ai élevé ma fille, pour moi; vos pères étaient de rencontre. Ce n'est point par dureté de cœur que j'ai fait prendre à ma fille l'état qu'elle exerce, mais je ne voulais pas mourir de faim. » Et comme Silenium insinue avec une naïveté touchante qu'il aurait mieux valu la marier : « Par Castor! ricane la

(1) Plaut., *Cistell.*, I, 1, 39 sqq.

Digitized by Google

vieille, elle se marie tous les jours. » Bien des affranchies ne pensaient point ainsi et préféraient marier leur fille. Elles-mêmes allaient avec leur enfant habiter la maison du mari.

Voilà précisément comme Délia et sa mère nous apparaissent dans les poëmes de Tibulle. Nous savons d'une manière positive que ces deux femmes appartenaient à la classe des affranchies. Après comme avant son mariage, Délia n'attacha jamais ses blonds cheveux avec la *vitta* des matrones, jamais elle n'embarrassa ses pieds dans les plis de la « longue *stola*. » C'est un de ses amants, Tibulle lui-même, qui nous l'apprend dans des vers où il n'y a pas ombre de dépit ou d'amertume d'aucune sorte (1). On pense bien d'ailleurs qu'un poëte comme Tibulle, dont les manières étaient naturellement grandes et délicates, se serait bien gardé de faire une telle allusion, si elle avait pu blesser Délia; mais ja-

(1) I, VI, 68-69. — Turnèbe, Voss, Heyne et Dissen, sans parler des derniers éditeurs de Tibulle, sont unanimes sur ce point.

Digitized by Google

mais sans doute il ne vint à l'idée de cette jeune femme de vouloir passer pour une patricienne. Elle connaissait sa condition, et savait qu'il lui manquait bien plus qu'une longue robe et des bandelettes pour devenir l'égale de la mère et de la sœur de Tibulle.

Délia paraît avoir été une étrangère, une fille de l'Asie Mineure ou des îles de l'Archipel, peut-être une Syrienne. Il n'est pas dit un seul mot de son père, qui semble bien aussi « avoir été de rencontre. » Sans avoir la prétention de dire avec certitude quelle fut la patrie de Délia, on peut supposer qu'elle ou sa mère venait des pays d'Orient, d'où la plupart de ces femmes tiraient leur origine. Etait-elle de Délos? Elle y naquit peut-être, mais elle n'était certes pas plus Grecque qu'Italienne. Contentons-nous de ce résultat négatif. Telle autre amie de poëte à jamais immortelle, dont on croit savoir le vrai nom, n'est guère mieux connue. Je ne voudrais pas ébranler la foi de ceux qui voient dans la Lesbia de Catulle la patricienne Clodia, la sœur

Digitized by Google

du fameux agitateur Clodius, la femme de Q. Metellus Celer; mais il faut bien reconnaître que nous n'en avons aucune preuve directe, aucun témoignage contemporain, et que l'opinion actuelle demeure une supposition vraisemblable, sinon une pure hypothèse (1). Je ne pense pas qu'il faille tenir grand compte du fameux passage d'Apulée (Apol., p. 106, Oud.), où l'on a cru retrouver les noms des amantes de Catulle, de Ticidas, de Properce et de Tibulle. C'était un esprit prodigieusement actif et curieux que celui d'Apulée, mais si faux et si bizarre que le personnage semble avoir quelque chose de fantastique, d'équivoque, de glissant et de peu sûr, comme ces gros serpents sacrés qu'il dut voir bien souvent au fond des vans mystiques, enroulés sous des feuilles de lotus, dans les innombrables mystères auxquels il se fit initier.

Songez que le passage en question est dans un

(1) Rud. Westphal., *Catulls Gedichte in ihrem geschichtlichen Zusammenhange übersetzt und erläutert*, p. 34, 35. Breslau, 1867.

Digitized by Google

plaidoyer, sorte d'écrit où l'on se pique rarement de critique historique, que notre avocat se propose uniquement d'écarter une accusation, et déclare que, si ses adversaires ont raison, ils devront aussi incriminer Catulle, Ticidas, Properce et Tibulle, lesquels ont tous chanté leurs belles sous des noms fictifs. « Plania est dans son cœur, Délia dans ses vers, » s'écrie-t-il en parlant de Tibulle. L'antithèse est jolie, et de cette élégance recherchée qu'on aimait fort dans les écoles d'Afrique ; mais qui donc a révélé à ce rhéteur carthaginois tant de choses précieuses sur la biographie intime des plus grands poëtes latins? Où les a-t-il prises? Comment personne ne paraît-il les avoir connues avant lui? Je ne dis pas qu'il a forgé les noms qu'il cite; il les a sans doute tirés de quelque insipide recueil anecdotique de ces temps absoluments dénués de critique.

En somme, on comprend la réserve de Catulle, si ce poëte a été l'amant de la patricienne Clodia; mais quelle apparence que Tibulle ait eu

Digitized by Google

les mêmes scrupules à l'endroit d'une affranchie? Dira-t-on que cette affranchie était mariée? Oui, certes, elle l'était : un excellent travail de M. Otto Richter (1) a surtout pour objet d'établir que les cinq élégies où il est fait mention de Délia s'adressent toutes à une femme mariée; mais à Rome comme à Paris il y avait bien des sortes de mariage. C'est peu de dire que Délia était mariée, si l'on ne demande tout aussitôt : comment l'entendez-vous?

On n'attend pas de nous sans doute quelque nouvelle déclamation sur cette fameuse « orgie romaine, » qui n'a jamais existé que dans l'imagination des ascètes, des rhéteurs et des poëtes, tous gens de peu de critique. Les mœurs de Rome au temps de César et d'Auguste ne différaient guère des nôtres. Elles rappelaient celles qu'on a toujours observées dans les grands centres de population cosmopolite aux époques de

(1) *Delia, ein Beitrag zur Lebensgeschichte Tibull's.* (Rheinisches Museum für Philologie. N. F. xxv, 508-527. — 1870).

Digitized by Google

civilisation très-avancée. Il y avait à Rome des patriciens, des chevaliers, des affranchis, dont les richesses prodigieuses, accrues par l'usure, le fermage des impôts publics et les rapines de toute sorte exercées sur le monde entier, dépassaient de beaucoup les plus grandes fortunes de ce temps-ci. Il y avait dans la même ville trois cent vingt mille citoyens inscrits sur les registres de distribution de vivres. César réduisit en vain ce nombre à cent cinquante mille. Le « paupérisme, » sorte de maladie sociale qui se développe fatalement avec le luxe au sein des grandes agglomérations d'hommes, n'est point chose qui cède à des mesures administratives. Avec l'opulence des uns, la misère des autres avait augmenté. En haut, sur les sommets inaccessibles d'un lumineux olympe, loin, bien loin de la terre où les nations leur dressent des statues, le chœur des dieux et des demi-dieux, pour qui l'existence est une fête éternelle; en bas, aux plus obscures profondeurs, misérable et famélique, la vile multitude, oh! la plus vile et la

Digitized by Google

plus hideuse qui fut jamais, dirais-je, si elle s'était saturée d'alcool autant que notre populace ! Quant à la classe moyenne, il y avait longtemps qu'elle avait entièrement disparu à Rome. « Grands seigneurs et mendiants, cosmopolites à égal degré, voilà, dit Mommsen, tout ce qui restait dans la ville. » Lorsqu'à l'avénement du principat ce qu'on appelait encore le peuple romain perdit le prix de ses votes et de ses cris dans les émeutes, il fallut bien le nourrir, ce peuple, et l'amuser. Juvénal a dit le mot, mais la chose existait depuis longtemps. Il suffit de relire l'inscription d'Ancyre pour se bien persuader qu'Auguste amusa le peuple par les jeux du cirque qu'il donna, les spectacles de gladiateurs, les combats d'athlètes, les chasses de bêtes d'Afrique, de même qu'il le nourrit par ses innombrables distributions de blé, de sesterces et de deniers. Ce peuple-là n'avait plus de romain que le nom. « Depuis longtemps, dit Appien, le peuple romain n'était plus qu'un mélange de toutes les nations. Les affranchis étaient

Digitized by Google

confondus avec les citoyens, l'esclave n'avait plus rien qui le distinguât de son maître. Enfin les distributions de blé qu'on faisait à Rome y attiraient les mendiants, les paresseux, les scélérats de toute l'Italie. »

Admirez maintenant la naïveté des historiens modernes qui, après le meurtre de César, après la mort d'Auguste, de Tibère, et, j'imagine, de tous les empereurs, s'étonnent et s'indignent de ne pas voir renaître la république! Il ne manquait pour cela que des citoyens. Quelques misérables hallucinés, sorte de maniaques dangereux, un fou furieux, Cassius, un hypocondriaque, Brutus, un esprit étroit et borné, Caton, purent bien éteindre en un instant l'immortel génie qui avait assuré pour des siècles la durée de la puissance romaine et propagé jusqu'aux limites de l'Occident une civilisation supérieure d'où est sorti le monde moderne : l'univers, étonné de tant d'impiété, laissa aux dieux eux-mêmes le soin du châtiment, et, loin de répondre aux cris de délivrance qu'avaient pous-

Digitized by Google

sés les conjurés, les peuples se rangèrent en silence pour éviter jusqu'au contact des parricides.

Dans une telle société, il y avait longtemps que le caractère sacré, essentiellement religieux du mariage antique avait disparu des mœurs. En se mariant, l'homme n'associait plus la femme au culte secret de ses ancêtres et des dieux de sa famille : il suivait la coutume, recherchait quelque avantage, ou obéissait aux lois. D'ancêtres, il ne pouvait en être question pour cette tourbe cosmopolite d'affranchis, sans passé et sans tradition, qui à la troisième génération devenaient dans leurs petits-fils des citoyens romains, des chevaliers, voire des sénateurs. Tout homme né libre, à moins qu'il ne fût sénateur ou fils de sénateur, pouvait épouser une affranchie ; il en avait des enfants légitimes. La loi Julia permit aux chevaliers cette sorte d'union. Rome fut ainsi peuplée d'étrangers qui servirent à recruter les tribus, les décuries, les cohortes même de la ville. Par contre, on ne voyait que Ro-

Digitized by Google

mains et Italiens dans les provinces, en Gaule, en Asie Mineure, en Afrique.

La vie commune à Rome était celle d'une ville où le luxe et le plaisir sont la grande affaire, où s'enrichir, faire fortune à tout prix, paraît à chacun le commencement de la sagesse, où les classes serviles, — nous dirions aujourd'hui les classes industrielles, — pâles et frémissantes de désirs, trouveraient douce la mort, s'il leur était donné de s'étendre un instant sur le lit d'or des voluptés banales où se vautrent leurs patrons.

Les élégants, les petits-maîtres, tous les gens du bel air ne se mariaient plus. Avoir des enfants, procréer des « citoyens » pour l'Etat, cela paraissait grossier et presque ridicule à de fins lettrés comme Properce. Le mal, on le sait, datait de loin. Bien avant l'époque de Tibulle et d'Horace, le censeur Q. C. Métellus le Macédonique, cent trente et un ans avant notre ère, exhortait déjà les Romains à ne pas s'exempter d'une charge publique, bien lourde sans doute, mais qu'il fallait subir par devoir et en bon pa-

Digitized by Google

triote. Auguste, qui lut dans le sénat et fit connaître au peuple par un édit le discours de Métellus, Auguste, qui se présente à nous, dans l'inscription d'Ancyre, comme un réformateur des mœurs, qui, par de nouvelles lois, entreprit de faire revivre les coutumes et les usages des ancêtres, essaya vainement, dès 727 de Rome, de combattre le célibat chez les deux sexes. Neuf ans après, il ne fut guère plus heureux avec les lois juliennes, ni plus tard encore avec la loi *Papia Poppæa*, qui frappait de peines très-sévères les hommes de vingt à soixante ans non mariés, ou qui, au delà de vingt-cinq ans, n'avaient point d'enfants, et les femmes de vingt à cinquante ans non mariées, ou qui, au delà de vingt ans, étaient sans enfant. Cette loi, dit Tacite, ne fit pas contracter plus de mariages ni élever plus d'enfants. On s'en douterait bien un peu, même sans ce grave témoignage.

Là où nous ne voyons aujourd'hui qu'un assez lourd contre-sens d'Auguste, une faute de goût

Digitized by Google

toute romantique qui surprend fort dans un esprit si lucide et si juste, les contemporains que la loi atteignait ont vu un véritable attentat contre ce que les modernes devaient appeler la liberté individuelle, notion encore bien confuse, mais dont on commençait d'avoir un vague sentiment. En cessant d'être citoyen, le Romain devenait homme. Une très-haute philosophie, peu comprise, bien que très-répandue à Rome, la doctrine d'Epicure, présentait volontiers le célibat comme une condition de paix, de sérénité, d'indépendance spirituelle et de vraie liberté. Sans doute, chacun usait de cette liberté d'une manière un peu différente, et ce n'était pas toujours la philosophie qui gagnait ce que l'Etat perdait.

Mais il faut avouer que le mariage, tel que l'avaient fait les nouvelles mœurs, n'était guère de nature à tenter les gens délicats, amoureux du repos et de l'étude, ou simplement soucieux de leur honneur. Dans les derniers temps de la république, le mariage était devenu une union

Digitized by Google

passagère, une sorte de contrat de louage aussi facilement rompu que conclu ; renouvelé à volonté sans le moindre empêchement, il laissait aux deux époux toute liberté de se livrer à leurs fantaisies. Le divorce, si contraire à l'institution religieuse du mariage et à peu près inconnu à Rome jusque-là, était maintenant un événement de tous les jours. Les registres publics étaient couverts d'actes de divorce. Les grands avaient donné l'exemple. Sylla, comme Pompée, épousa cinq femmes, César quatre comme Antoine, sans compter Cléopâtre. La fille bien-aimée de Cicéron, Tullia, eut trois maris.

On comprend que Sénèque, avec sa manière de dire un peu exagérée qui rappelle le *convitium sæculi* de nos prédicateurs, ait eu quelque raison d'écrire que certaines femmes de noble race ne comptaient plus leurs années par le nombre des consuls, mais par celui de leurs maris. La grande liberté qui régnait dans ces sortes d'unions dégénérait bien vite en une tolérance réciproque souvent très-large. Un moyen in-

Digitized by Google

faillible de se couvrir de ridicule, de passer pour un rustre qui n'entend rien aux belles manières de la ville, c'était de paraître jaloux. Ovide et Sénèque, le poëte libertin et l'austère moraliste, notent tous deux à leurs points de vue les mêmes traits de mœurs. « Amusez-vous, ô belles, dit la Dipsas du poëte de Sulmone; celle-là seule est chaste que personne ne prie d'amour. Si elle n'est point novice, c'est elle qui fait le premier pas... Se fâcher contre une épouse adultère, quelle grossièreté!... Si tu es sage, sois indulgent, quitte cet air sévère et ne revendique pas tes droits d'époux. Cultive les amis que te donnera ta femme (elle t'en donnera beaucoup!). Honneur et crédit te viendront ainsi sans fatigue aucune. Tu seras de tous les festins de la jeunesse, et tu verras dans ta maison mille objets que tu n'y auras point apportés (1). » Et le philosophe : « A-t-on aujourd'hui la moindre honte de l'adultère? On en est venu au point qu'une femme ne prend un mari que pour irri-

(1) Ovid., *Amor.*, I, VIII, 43; III, IV, 37.

Digitized by Google

ter les désirs de l'amant. La chasteté est une preuve de laideur (1).... »

L'homme du monde le mieux doué pour la vie innocente et facile, pour les studieux loisirs, un Virgile, un Tibulle, échappait difficilement à l'élégante corruption d'une telle société. Tout jeune homme bien né qui ne se serait pas affiché avec une courtisane célèbre, qui n'aurait pas entretenu une femme mariée, aurait passé aux yeux des dames romaines pour un débauché de bas étage, pour un coureur de servantes. Les lois juliennes semblèrent surtout tyranniques à cette classe de délicats et de raffinés qui avaient appris à connaître aux dépens d'autrui tous les inconvénients du mariage.

Quant aux femmes, on pense bien qu'elles avaient trouvé le moyen d'éluder ces lois tout en paraissant s'y soumettre. Prendre pour mari un homme pauvre, sans autorité dans la maison, qui supporte sans plainte les amis de sa femme et sache à merveille qu'au moindre signe de ré-

(1) Senec., *De Benef.*, III, XVI.

Digitized by Google

bellion il sera mis à la porte comme un amant ruiné, voilà un des artifices dont usaient souvent les riches affranchies. D'autres au contraire avaient un mari avide, une vieille mère rapace, qui les poussaient en quelque sorte dans les bras de l'amant. L'adultère passait dans les mœurs de la famille; on en vivait. Horace nous montre l'épouse qui se lève devant l'époux, son complice, pour suivre quelque vil *ruffiano* ou quelque patron de navire dont la ceinture renferme assez d'or pour payer toutes les hontes (1). Dans Juvénal, cet honnête homme (je parle du mari) a l'air de compter les solives ou de ronfler sur les verres (2). Il ne voit rien, ne sait rien, n'entend rien; il dort. Pour tout le monde? Non, certes. De là le vieux proverbe : *non omnibus dormio*. Que le mot soit de Cepius ou d'un autre, il peint fort bien en sa brièveté l'intérieur de certaines maisons romaines. Le madré compère distingue très-nettement dans son rêve le geste furtif de

(1) Horat., *Od.*, III, VI, 29.
(2) Juv., *Sat.*, I, 55 sqq.

Digitized by Google

l'esclave qui s'apprête à saisir quelque coupe de falerne; mais ce qui parfois le fait vaguement sourire, ce qui l'empêche en apparence de voir et d'entendre, c'est la vision de son propre nom qui luit en lèttres d'or dans le testament des galants de sa femme.

Telle se montre Délia entre son mari, sa mère et ses amants. Tibulle se vante en propres termes d'avoir plus d'une fois endormi le mari : il lui faisait boire du vin pur; lui, il mettait de l'eau au fond de sa coupe, si bien que la victoire lui restait (1). Tibulle était-il dupe? J'ai bien peur que le mari eût pu dire avec Ovide :

Ipse miser vidi, quum me dormire putares.

Le poëte était jeune et sans doute fort novice lorsqu'il connut Délia. Que lui importait d'ailleurs? Jamais il n'a été jaloux du mari. Celui-ci tenait peu de place dans la maison, il s'effaçait à

(1) Tib., I, VI, 27, 28.

Digitized by Google

propos, et n'était mis en avant par la vieille mère que lorsqu'il s'agissait d'éloigner un amant importun ou ruiné.

Nous avons eu la mère d'actrice; les anciens avaient la mère d'affranchie et de courtisane. Dans les poëmes de Tibulle, la mère de Délia n'est appelée qu'une seule fois de son nom de « mère. » Selon que le poëte est dans la joie ou dans la douleur, c'est une « bonne et douce vieille, attentive, précieuse comme l'or, » ou une « sorcière rapace, » et même « une entremetteuse. » Alors il accumule sur le chef branlant de la misérable ces malédictions terribles dont tous les poëtes du temps se montrent si prodigues à l'endroit des vieilles de cette sorte : « Que les âmes dolentes des amants malheureux voltigent autour d'elle, et qu'en tout temps la chouette sinistre crie du haut de son toit! Bondissant sous l'aiguillon de la faim, qu'elle aille arracher l'herbe des tombes et ramasser les ossements abandonnés par les loups voraces! Qu'elle coure nue par les villes en hurlant, poursuivie

Digitized by Google

de carrefour en carrefour par des chiens furieux (1). »

Au contraire, si des ressentiments plus ou moins graves ne l'égarent point, Tibulle reconnaît volontiers tout ce que la mère de Délia a fait pour le rendre heureux. Dans la sixième élégie, il a laissé percer un sentiment affectueux très-réel sous l'expression dédaigneuse de sa reconnaissance : « Si je t'épargne, ce n'est pas pour toi, ma Délia ; mais ta mère me touche, et cette excellente vieille désarme ma colère. C'est elle qui t'amène vers moi dans les ténèbres, qui, toute tremblante, nous met dans les bras l'un de l'autre. C'est elle qui la nuit m'attend immobile à la porte, et de loin reconnaît mon pas. Vis longtemps pour moi, douce vieille ! Combien je voudrais pouvoir ajouter mes années aux tiennes ! Toi, et ta fille à cause de toi, toujours je vous aimerai. Quoi qu'elle fasse, c'est ton sang (2). »

(1) Tib., I, v, 51-56.
(2) Tib., I, vi, 57-66.

Digitized by Google

Je ne sais, mais il me semble que la mère de Délia revit pour nous avec des traits au moins aussi nets et accusés que le triste mari de la belle enfant. Décrépite, hideuse comme toutes les vieilles femmes des pays méridionaux, elle aime sa fille comme une louve, et la défendrait avec ses ongles contre tout le genre humain. Misérable esclave de Syrie ou des îles de l'Archipel, vendue, revendue peut-être à des maîtres cupides et cruels, elle hait les hommes, ignore profondément la morale des gens qui naissent libres et riches, et n'a d'estime au monde que pour le fauve éclat des pièces d'or. A la vue des dariques, ses petits yeux perçants comme des vrilles s'allument et petillent, son cou se gonfle comme celui d'un reptile, et sur son front terreux s'agitent quelques rares cheveux gris qui semblent jaunes sous l'étoffe rouge dont se coiffaient à Rome les femmes de cet âge et de cet état.

Digitized by Google

II

Quand il vit Délia pour la première fois, Tibulle n'était guère qu'un enfant. Tibulle était alors un gentil cavalier, riche, élégant, de manières douces et distinguées. Bien que, par bon ton, il affecte parfois d'avoir les mœurs des Cœlius, des Dolabella et des Curion, il ne paraît pas que la débauche, même brillante et de noble apparence, ait jamais eu pour lui un attrait réel et durable. Quoi qu'il en dise, on ne l'imagine guère enfonçant la nuit les portes des belles Romaines, faisant tapage dans les rues et provoquant le passant attardé dont le falot jette une lueur indiscrète sur ses traits qu'il s'efforce de dissimuler dans l'ombre (1). Il n'y a là que réminiscences de Plaute et de Térence.

(1) *Tib.*, I, 1, 73, 74; II, 33, 36, 37.

Digitized by Google

Parce qu'il mourut jeune, il ne faut point faire de Tibulle un poëte phthisique, mais il ne faut pas oublier non plus que lui-même se donne comme étant d'une complexion délicate. Horace, qui le connaissait, parle de sa beauté (1). Un ancien biographe du poëte, Hiéronymus d'Alexandrie, vante sa belle stature, la souplesse et l'agilité de ses membres, la grâce aimable de sa parole et la douceur de ses mœurs. Le même auteur a bien raison de s'élever contre ceux qui prêtaient à notre poëte un visage triste et austère ; il a tort de le représenter hilare et joyeux. Sur le visage de Tibulle, où brillait alors l'heureuse sérénité de la jeunesse et de la force, il n'y avait que l'expression sérieuse et calme d'un paysan latin, né à Rome, il est vrai, mais qui plus que personne tenait au sol de ses pères, à sa terre et à ses bois de Pédum, à la rustique habitation de sa famille, à la religion de ses ancêtres, aux rites et aux cérémonies sacrées de ses dieux lares.

(1) *Epist.*, I, IV, 6.

Digitized by Google

Tibulle réalisait pour Horace l'idéal que cet esprit excellent s'était formé de l'homme. Il avait cette santé de l'esprit et du corps qui, en un temps où l'épanouissement harmonieux de la nature humaine était encore le but de la vie, paraissait être le souverain bien. Rarement l'homme accompli selon les idées grecques s'était développé avec plus de bonheur parmi les descendants plus ou moins civilisés des gens agrestes du Latium. Toutes les qualités de l'âme et du corps, toutes les « vertus » rares et précieuses dont Platon et Aristote ont doué à l'envi leur citoyen idéal, — beauté, force, santé, richesse, noblesse, tous les dons exquis de l'intelligence la plus cultivée, — Tibulle les avait reçus, ces biens, de la nature et des siens. Il y a dans cette existence naturellement heureuse je ne sais quoi d'antique qui fait qu'on songe aux paroles d'Hippias : « Ce qu'il y a de plus beau pour un homme, c'est d'être riche, bien portant, honoré par les Grecs, de parvenir à la vieillesse, de faire de belles funérailles à ses parents quand ils meurent, et de

Digitized by Google

recevoir lui-même de ses enfants une belle et magnifique sépulture (1). »

Toutefois on ne vit pas impunément en des temps aussi profondément troublés. La plante humaine a beau être forte et vivace, si tout change et se transforme autour d'elle, si la terre et le ciel se montrent incléments, elle s'arrêtera net dans son développement, elle languira, stérile, et mourra sans pousser de rejeton. Telle fut la destinée du poëte. Non-seulement il ne parvint pas à la vieillesse, mais, loin de faire de belles funérailles à ses parents, ce furent sa mère et sa sœur qui recueillirent ses cendres sur le bûcher. Ajoutez que, si les affaires publiques et la guerre sont la chose par excellence du citoyen antique, nul ne fut jamais moins citoyen que Tibulle. Enfin, bien que rien ne nous ait été transmis sur l'enfance du poëte et sur son éducation, il suffit de lire dix vers de n'importe quelle élégie pour être intimement persuadé qu'il a été élevé par des femmes, et que jamais il n'a pu vivre,

(1) Platon., *Hipp. maj.*, 291.

Digitized by Google

même en pensée, loin de sa mère et de sa sœur. Parfois on serait tenté de croire que ce sont peut-être les seules femmes qu'il ait aimées. Il est si facile de s'imaginer qu'on aime les autres, j'entends les Délia, les Némésis! Lorsqu'on a le malheur de se survivre, que l'on a tout loisir de descendre en soi-même, les premiers êtres chers qu'on a aimés, et qui nous ont aimés pour nous-mêmes, se dressent seuls dans les lointains fuyants de nos jours écoulés. Bien que la mère et la sœur du poëte ne soient nommées qu'une fois dans les élégies, on devine dans toute l'œuvre la présence sanctifiante de ces âmes élues, qui sans doute ont été la meilleure part du génie de Tibulle.

Le poëte ne parle pas de son père. Il semble l'avoir à peine connu. Peut-être périt-il dans les proscriptions et dans les épouvantables massacres qui ensanglantèrent le monde après le meurtre de César, à l'avénement du triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide, dans les mois (711-43) qui précédèrent la bataille de Philip-

Digitized by Google

pes (712-42). Au rapport d'Appien, deux mille chevaliers et trois cents sénateurs furent tués. L'Italie fut livrée aux vétérans, qui brutalement dépossédèrent les anciens maîtres du sol et se partagèrent les terres. Virgile et Properce furent atteints comme Tibulle sans doute par ce fléau terrible; d'ailleurs ceux qui avaient échappé au « partage » de 711 n'échappèrent pas à celui de 713. Avant comme après Philippes, et plus tard encore, après Actium (723-31), nul ne fut sûr de posséder en paix le champ paternel. L'enfance de Tibulle s'écoula dans le domaine, certainement amoindri (1), de ses ancêtres (il était d'une ancienne famille de chevaliers latins), entre sa mère et sa sœur, sous la protection des bons vieux dieux en bois que l'on vénérait de génération en génération dans la chapelle de famille.

Dans la dixième élégie du premier livre, laquelle trahit çà et là quelque inexpérience, et en tout cas est bien de la première manière de Ti-

(1) I, 1, 19 sqq.

Digitized by Google

bulle, le poëte nous a parlé de son Milly, ou si l'on veut de ses Feuillantines, mais en quelques vers seulement, avec le tact et le bon goût d'un ancien. Nous le voyons, tout enfant, dans la vieille maison de Pédum, courir sous les beaux arbres du verger que garde quelque Priape rougi de vermillon, effroi des oiseaux du ciel. Il passe, repasse tout le jour devant ces antiques dieux lares qui l'ont nourri, dit-il, et dont la bienfaisante providence n'a cessé de veiller sur lui du berceau à la tombe. Ces premières impressions, à la fois douces et religieuses, déposèrent dans l'âme de l'enfant un fonds de piété qui devait très-bien s'allier avec sa nature tendre et sérieuse. Tibulle sera pieux, superstitieux même, comme un vieux paysan du Latium. S'il voit en un champ une poutre isolée, une borne antique dans un carrefour, il adore (1). Chaque année, il ne manque pas de purifier ses bergers et d'asperger de lait le simulacre de la bonne déesse Palès, patronne des troupeaux.

(1) I, 1, 11, 12.

Digitized by Google

Tous les dieux ont leur part des fruits nouveaux de l'année : il la leur offre dans les vases d'argile de ses pères. Lui-même en de blancs vêtements, le front couronné de myrte, et tenant dans ses mains la corbeille sacrée, il suit la victime qu'il va immoler. Quant aux lares, il sait qu'on les apaise avec une grappe de raisin ou une couronne d'épis placée sur leur chevelure vénérée. Un vœu a-t-il été exaucé, ces divinités amies se contentent de quelques gâteaux et d'un rayon de miel qu'une petite fille, — la sœur du poëte, j'imagine, — leur apporte dans la rustique chapelle. Le culte officiel de Rome, avec ses pompes et ses cérémonies, laisse Tibulle assez froid et indifférent; mais tous les vieux cultes naturalistes des ancêtres revivent avec une étrange puissance dans cette âme antique. Certes voilà un vrai descendant de ces graves Latins, de ces nobles tribus âryennes, qui, comme les Germains, adoraient dans les mystérieuses solitudes des bois et des forêts ce que leurs yeux ne voyaient point, et tenaient leurs assem-

Digitized by Google

blées auprès des sources et des fleuves sacrés.

Tous les ans, Tibulle venait sans doute avec sa famille passer l'hiver à Rome. Nous avons vu qu'il était né dans cette ville. Il y suivit certainement les cours des maîtres les plus célèbres du temps. A l'âge où les fils de sénateurs et de chevaliers allaient achever leurs études à Athènes, Tibulle demeura auprès des siens. Il semble bien que, moins heureux qu'Horace, le fils du digne affranchi, il descendit chez les ombres sans avoir visité la ville sainte d'Athéné. Naturellement il n'en appliqua pas moins son esprit à cette étude approfondie des modèles grecs, qui était le fond et la substance même de toute éducation libérale. Tout Romain bien élevé savait écrire et déclamer dans l'une ou l'autre langue. Il n'y avait d'autre littérature proprement dite que celle des Grecs. Les Italiens s'étaient essayés dans tous les genres, ils avaient même créé quelques œuvres admirables; mais, pour être écrite en latin, leur littérature n'en restait pas moins toute grecque d'inspiration. Pour ne pas nous écarter de l'é-

Digitized by Google

poque de Tibulle, que l'on songe à Virgile, à Catulle, qui a non pas imité, mais traduit Sappho; — à Horace, dans les odes duquel on retrouve la moitié des fragments connus des lyriques grecs; — à Properce, qui lui-même s'appelle le Callimaque romain, et qui s'est souvenu de son modèle au moins autant peut-être que Gallus d'Euphorion de Chalcis. Quelques historiens de la littérature latine, comme Bernhardy, ont remarqué que Tibulle est le seul poëte du siècle d'Auguste dont l'œuvre ne trahisse aucune trace d'imitation grecque. Un examen plus attentif des élégies et un plus grand souci de l'ordre chronologique dans lequel elles ont été composées ne permettent plus de douter de l'influence très-réelle que les poëtes alexandrins ont exercée sur les premiers essais de Tibulle.

Ce qui est vrai, c'est qu'avec une connaissance très-étendue de la littérature grecque, Tibulle a su rester Latin, et de bonne heure s'est abandonné au cours paisible de ses douces rêveries. Une très-grande paresse de mé-

Digitized by Google

moire s'allie très-bien au sentiment exquis de l'art le plus raffiné. Tibulle est allé à la postérité avec une vingtaine d'élégies dont la moitié seulement lui a paru digne d'être publiée. Toute son œuvre immortelle tiendrait dans deux colonnes du *Times*. Il n'écrivit pas pour écrire, comme Ovide ou Martial. En toute chose, Tibulle montra cette nonchalance de grand seigneur, disons mieux, de chevalier romain opulent et lettré, sans dédain ni amertume, qui n'est plus guère dans nos mœurs littéraire. Jamais il ne s'imagina qu'il avait charge d'âmes, que la poésie est un sacerdoce, que le poëte a pour mission d'éclairer et de conduire l'humanité. Tout ce pathos était réservé à d'autres temps. Il n'est pas fait une seule allusion à un événement politique dans l'œuvre de Tibulle. Malgré tout, si, plus heureux dans l'élégie amoureuse que dans l'ode, les Romains peuvent être sans trop d'infériorité comparés aux Grecs, c'est à Tibulle qu'ils le doivent.

On ne peut dire en quelle année il connut Délia à Rome, mais ce fut sûrement avant l'époque

Digitized by Google

où il suivit en Gaule M. Valerius Messala Corvinus, l'an de Rome 723 (=31). Bien qu'il paraisse peu vraisemblable qu'en des temps aussi troublés les fils des chevaliers fussent encore astreints, comme au temps des Scipions, suivant Polybe, à servir pendant dix ans, on peut admettre que Tibulle avait passé quelques années dans les armées romaines: autrement on s'expliquerait peu l'espèce d'horreur que lui inspire tout ce qui rappelle la guerre et le métier des armes. Tibulle avait alors environ vingt-trois ans. Aucun document ne nous a transmis la date de la naissance du poëte. Un vers de la cinquième élégie du livre III a longtemps fait reporter cette date à 711 (=43), l'année même où naquit Ovide, où périrent les deux consuls Hirtius et Pansa dans la victoire de Modène remportée sur Antoine; mais le même vers se retrouve en propres termes dans les *Tristes* (IV, x, 6.) En appeler à Horace, qui nommait Tibulle « juge sincère de ses écrits, » pour soutenir que notre poëte devait être plus âgé qu'Ovide, et en con-

Digitized by Google

clure avec Scaliger et Heyne que le vers en question est interpolé, voilà qui paraît assez inutile aujourd'hui, J. Heinrich Voss ayant établi, il y a bientôt un siècle, que le troisième livre des Elégies n'est point authentique. Ce résultat de la critique, adopté par le plus docte des éditeurs de Tibulle, par Dissen, confirmé par bien d'autres fins connaisseurs de notre poëte et de la littérature latine, comme Paldamus, Lachmann, Gruppe, Hertzberg, Binder, Eberz, est désormais acquis à la science.

Le Romain inconnu qui s'est caché sous le nom grec de Lygdamus, inscrit en tête du troisième livre, a pu naître la même année que le poëte de Sulmone; voilà tout. Aussi bien celui-ci a marqué lui-même sa place dans le cortége des poëtes ses contemporains et ses « aînés. » Il nomme le vieux Macer, qui lui lut ses *Oiseaux;* Ponticus et Bassus, ses compagnons; Horace, Properce, qui n'avait que quatre ans de plus que lui. A peine a-t-il entrevu Virgile. Quant à Tibulle, les destins jaloux l'avaient ravi trop tôt à

Digitized by Google

son amitié. Tibulle avait succédé à Gallus; Properce succéda à Tibulle. « Dans la série des temps, dit Ovide, je vins le quatrième. » A la mort de Virgile et de Tibulle, en 735 (=19), Ovide n'avait que vingt-quatre ans, car, si l'on ignore l'époque de la naissance de Tibulle, on connaît l'année de sa mort par une épigramme d'un précurseur de Martial, Domitius Marsus, ami de Mécène, qui composa aussi des élégies, une épopée et d'autres écrits encore :

« Toi aussi, Tibulle, la mort inique t'a envoyé jeune retrouver Virgile dans les champs Elysées, afin qu'il n'y eût plus personne ni pour pleurer les molles amours dans l'élégie ni pour chanter en vers héroïques les guerres des rois. »

Ainsi, quand Tibulle expira, peu après Virgile, en 735 ou 736, il était « jeune, » ou, suivant l'expression même de son ancien biographe, Hiéronymus d'Alexandrie, « dans la fleur de la jeunesse. » Comme on était *juvenis* au moins jusqu'à quarante ans, Tibulle n'avait donc alors pas plus de trente-cinq à quarante ans, et partant il

Digitized by Google

doit être né en l'an 695 ou 700 de Rome (1).

Nous laissons de côté l'hypothèse d'Oebeke, qui a cru reconnaître le poëte Cassius de Parme dans l'auteur du troisième livre des Elégies, et celle de Gruppe, pour qui Lygdamus ne serait autre qu'Ovide, ce qui rendrait raison et du vers prétendu interpolé et des réminiscences de ce poëte, assez fréquentes dans ce livre : on abandonne bien vite cette manière de voir quand on connaît les arguments que Hertzberg a produits contre cette supposition, et qu'il a tirés de l'examen du style et de la versification. Lygdamus n'est pas plus Ovide que Tibulle, qu'il imite et suit comme des modèles.

Ce Romain appartenait, comme notre poëte, à la société de Messala, dans la maison duquel doit être né le recueil des poésies de Tibulle. On connaît les vues de Fr. Haase à ce sujet. Messala, qui est avec Asinius Pollion et Mécène un des protecteurs des belles-lettres les plus éclairés et

(1) Voss et Dissen ont adopté la première de ces dates, Eberz et la plupart des exégètes récents la seconde.

Digitized by Google

les plus magnifiques de l'époque d'Auguste, Messala, l'ami d'Horace, qu'il avait connu à Athènes, le patron de Tibulle, le guide d'Ovide en ses premières études, vivait au milieu d'une cour de lettrés et de beaux esprits qu'il aimait fort, protégeait au besoin contre les violents et les puissants de la terre. Sa maison, qui devait ressembler beaucoup à celle de Lucullus et des grands seigneurs romains du temps, était en petit une sorte de musée d'Alexandrie, un centre de culture raffinée, un collége de lettrés hellènes qui retrouvaient sous les portiques et dans les salles les chefs-d'œuvre incomparables de la sculpture et de la peinture grecques de tous les siècles. La bibliothèque devait être très-riche et renfermer les ouvrages les plus rares et les plus précieux. Orateur déjà illustre au temps des guerres civiles, puisque dès 711 Cicéron fait son éloge à Brutus, Messala avait une éloquence tempérée, élégante et sobre. Tibère, qui vit Messala dans sa vieillesse (il ne mourut qu'à soixante-douze ans, l'an 762 de Rome), goûtait fort son

Digitized by Google

genre d'éloquence, et se le proposa pour modèle. Grammairien érudit comme César, il connaissait à fond la langue latine, et estimait que l'on pouvait tout dire en cette langue sans rien emprunter aux Grecs et sans recourir aux néologismes. Il n'en recommandait pas moins avec Horace de lire, relire nuit et jour les livres grecs. A l'exemple de Crassus et de Cicéron, il conseillait de traduire les orateurs attiques ; lui-même fit sans doute un grand nombre de traductions de ce genre. Quintilien parle de sa version du discours d'Hypéride pour Phryné. Il écrivit en grec des poésies bucoliques ; peut-être rédigea-t-il aussi en cette langue ses mémoires sur la guerre civile, où Plutarque, Appien et Suétone ont maintes fois puisé. Je ne parle pas de l'homme politique et de l'homme de guerre : ce que je viens de dire du lettré peut donner une idée de la culture raffinée et étendue d'un patricien romain à cette époque.

Tibulle n'ayant publié lui-même, vers 728 (=26), que le premier livre de ses Elégies, les

Digitized by Google

trois autres ont dû être mis au jour par les soins de Messala. Prêter à un patricien les scrupules et l'exactitude d'un éditeur moderne serait quelque peu naïf. Le recueil des poésies de Tibulle, dans l'état où il nous est parvenu, est une sorte de « livre de famille » dans lequel les actions d'éclat, les honneurs et les triomphes de Messala et des siens occupent une très-grande place. A coup sûr, plusieurs poëmes ne sont pas de Tibulle : ils sont donc l'œuvre des poëtes et des lettrés qui fréquentaient la maison de Messala. Le célèbre panégyrique, si étrangement faible, qui ouvre le quatrième livre, est d'un contemporain demeuré inconnu. Quant aux petites élégies VII-XII du livre IV, elles sont, comme on sait, de quelque grande et belle dame du temps qui vivait dans l'intimité de Messala. Elle-même se nomme « Sulpicia, fille de Servius. » Il est probable qu'elle descendait de la vieille gent patricienne des Sulpicii. Horace, en ses satires, parle d'un Servius qui est le même que celui que Pline le Jeune compte parmi les auteurs

Digitized by Google

de poésies érotiques; ce Servius, sans doute fils du jurisconsulte Servius Sulpicius Rufus, est le père de la Sulpicia dont l'œuvre est venue jusqu'à nous dans le volume de vers qui porte en tête le nom de Tibulle. Rien de moins authentique, on le voit, que ce recueil pris en bloc. Depuis deux siècles, les plus doctes philologues de l'Allemagne se sont évertués à résoudre les mille problèmes de critique et d'histoire littéraire que soulèvent ces textes, et leurs descendants ont eu la piété de consacrer tant de savantes veilles en faisant passer dans les livres classiques les résultats principaux auxquels on est arrivé. Ainsi, dans une édition populaire de Teubner datée de 1870, revue par M. L. Müller, les élégies du livre III portent le nom de Lygdamus, le panégyrique de Messala est attribué à un auteur inconnu, et les petites élégies VII-XII du livre IV sont rendues à Sulpicia.

C'est dans l'île de Corcyre, l'antique Phæacia, en vue des côtes d'Epire, que Tibulle malade, seul, abandonné de ses compagnons d'armes, a

Digitized by Google

composé, en songeant à Délia, la première des élégies qui nous occupent (1). Depuis douze mois déjà (on était dans l'automne de 724), il avait quitté Rome pour suivre en Gaule son tout-puissant protecteur, M. Valerius Messala Corvinus, à qui il devait peut-être le rétablissement de la fortune de sa famille. Après avoir embrassé le parti du sénat, combattu à Philippes avec Brutus et Cassius et servi quelque temps Antoine, Messala avait passé dans les rangs d'Octave, et, nommé consul avec le jeune dictateur à la place d'Antoine, il avait commandé à Actium le centre de la flotte. Agrippa et Mécène pouvaient seuls l'emporter sur Messala dans la faveur du maître. La lutte suprême pour l'empire du monde avait été livrée le 2 septembre 723 (=31). Quelques jours ou quelques semaines après, Octave envoyait en Gaule Messala pour étouffer une formidable insurrection qui venait

(1) Tibul., l. I, III. — L'ordre chronologique des cinq élégies *déliennes*, adopté par Lachmann et suivi par M. Otto Richter, est le suivant : III, I, II, V, VI.

Digitized by Google

d'éclater dans l'Aquitaine. Tibulle, qui dans la guerre civile n'avait pris les armes pour aucun parti, accompagna son ami dans les forêts et sur les monts des Pyrénées, où les druides entretenaient un foyer de rébellions toujours renaissantes contre l'autorité romaine (1). Les coutumes et les cultes indigènes disparaissaient rapidement dès que le sol d'une province avait été colonisé et couvert de places fortes : les dieux gaulois qui persistaient devaient prendre des noms latins comme Jupiter Axur et adopter les rites de la religion des vainqueurs; mais la conquête était loin d'être achevée dans toute cette partie des Gaules, qui offrait aux révoltés des retraites presque inaccessibles. Toute révolution politique à Rome ou dans les provinces avait là son contre-coup. On ne sait presque rien de cette campagne, qui se termina rapidement par une victoire remportée sur les bords de l'Aude, et pour laquelle Messala obtint le triomphe quatre ans

(1) E. Herzog, *Galliæ narbonensis prov. rom. historia* (Lips., 1864), p. 232.

Digitized by Google

plus tard, en 727 (1). C'est à cet événement, auquel un client de Messala ne pouvait rester indifférent, au moins en apparence, que nous devons la septième élégie du premier livre. Le poëte revendique sa part d'honneur dans les hauts faits qui ont été accomplis :

Non sine mest tibi partus honos,

et il prend à témoin les tribus de l'Aquitaine, au pied des Pyrénées, les rivages de l'Océan qui baigne les côtes de Saintonge, la Saône, le Rhône rapide, la vaste Garonne, et la Loire, dont les flots bleus arrosent le pays des blonds Carnutes. Il paraît probable qu'après la soumission des montagnards, Messala parcourut avec Tibulle toute l'Aquitaine, qui s'étendait alors des Pyrénées à la Loire, pour pacifier toutes les tribus et recevoir leur soumission.

Tibulle ne revint pas immédiatement à Rome; il s'embarqua avec Messala pour l'Orient : il fal-

(1) Fast. Capit.; App., B. C., IV, 38; Liv. CXXXV, 4; Tibul., I, VII; II, I, 33; V, 117; IV, I.

Digitized by Google

lait achever de soumettre à la domination d'Octave l'Asie Mineure, l'Egypte et la Syrie; mais à Corcyre il tomba malade, et ne put suivre l'armée plus loin. C'est là, au milieu des flots de la mer Ionienne, que Tibulle dit adieu à Messala, et pensa mourir loin de tout ce qu'il aimait sur la terre. « O mort, noire mort, je t'en supplie, retiens tes mains avides! Je n'ai point de mère ici pour recueillir dans son sein mes ossements brûlés, point de sœur pour verser sur ma cendre des parfums de Syrie, pour pleurer, les cheveux épars, devant mon tombeau. » Puis il songe à Délia. Avant son départ, elle avait consulté tous les dieux. En vain les sorciers du Cirque, les oracles ambulants du Forum, les devins de carrefour, toute la tribu nomade des Chaldéens et des Egyptiens, lui assuraient qu'elle reverrait Tibulle. Elle pleurait, la pauvre Délia, et maudissait ces courses lointaines. Tibulle la consolait; il s'évertuait d'ailleurs à trouver mille prétextes pour retarder l'heure fatale : le vol des oiseaux, quelque sinistre présage, le jour de Saturne, tout lui était bon.

Digitized by Google

Le jour de Saturne! Nous savions bien que Tibulle était superstitieux; mais voilà qui le rend semblable au Fuscus Aristius d'Horace, aux têtes faibles, aux petites gens, *unus multorum*. A ses vieilles superstitions de paysan latin, il avait mêlé, dans une certaine mesure, les superstitions orientales des Juifs, de la horde fantastique qui tout le jour grouillait sur les places ou dans les rues de Rome, étalait ses lèpres et ses haillons sur le pont Sublicius et à la porte Capène, mendiait à l'oreille des passants, vendait pour quelques as des prophéties renouvelées d'Ezéchiel ou de Jonas, interprétait les songes en vraie fille de Jacob, colportait des philtres et des amulettes dans les maisons des dames romaines ou échangeait des allumettes soufrées contre des morceaux de verre cassé. Il observait au moins le sabbat de ces hôtes étranges de la grande cité, qui, avec un panier pour tout mobilier, campaient en pleine civilisation comme des nomades dans le désert; de ces créatures aux allures équivoques et lubriques, vives, souples,

Digitized by Google

agiles et sombres comme des serpents, qui, la nuit venue, disparaissaient dans les quartiers d'au delà du Tibre ainsi que dans les profondeurs de la terre, se blottissaient aux fentes obscures des vieilles pierres, et faisaient qu'on disait de leur nation, comme on le dira des chrétiens et de leur vie souterraine, « qu'elle fuyait le jour. » Tibulle observait-il aussi les jeûnes, les cérémonies judaïques, comme beaucoup d'autres Romains de ce temps, où, à côté d'esprits éclairés et cultivés, surtout sceptiques, tels que Cicéron et Horace, on rencontrait tant d'hommes distingués, instruits même, au sens qu'avait ce mot à Rome, comme Varron et Nigidius Figulus, qui étaient adonnés à toutes les pratiques de la magie, de la théurgie et de la nécromancie? Je ne crois pas, mais peu de Romains portant l'anneau d'or et l'angusticlave devaient être aussi connus des sorcières de l'Esquilin.

Quant à Délia, dès le premier mot que son amant nous dit d'elle, nous voyons qu'elle est non-seulement superstitieuse, mais dévote, qu'elle

Digitized by Google

est initiée à tous les cultes, affiliée à toutes les confréries religieuses, qu'elle fréquente toutes les communautés monastiques, tous les couvents de moines mendiants, qui dès cette époque faisaient déjà de Rome la ville « sainte » par excellence (1). Le poëte consacre dix vers de la troisième élégie à nous montrer Délia venant assister chaque jour, le matin et le soir, aux offices de la « Notre-Dame » du temps, de la grande déesse Isis, qui, depuis Sylla, avait à Rome et dans les faubourgs des sanctuaires et des prêtres égyptiens. Que de fois, mêlée à la foule des adorateurs, les cheveux couverts d'un voile, Délia agita le sistre d'airain, tandis que les prêtres à la tête rasée, aux blancs vêtements de lin, après l'ouverture des portes du temple, entonnaient le salut du matin et consacraient les offrandes apportées sur l'autel! La flamme jaillissait, activée par le flabellum d'un desservant; le chant des flûtes éclatait, les cymbales retentissaient, les tambours de basque mugissaient,

(1) Appul., *Metamorph.*, XI.

Digitized by Google

la statue peinte d'Isis, habillée d'or et de pierreries, tenant d'une main le sistre et la croix ansée de l'autre, étincelait au fond du sanctuaire; le *bambino* Harpocrates, un doigt dans la bouche, suivait d'un vague regard la cérémonie; Anubis, le dieu à la tête de chacal, paraissait flairer quelque piste funèbre; les longues files de bruns personnages sculptés sur des tables isiaques, couvertes de caractères hiéroglyphiques, semblaient s'animer et s'avancer en silence, d'un pas hiératique, vers le trône d'un Osiris infernal de couleur verte, au diadème blanc. Alors, l'âme envahie par mille terreurs, subjuguée par le sombre génie des dieux d'Egypte, écrasée sous le poids de ses souillures, Délia se traînait aux pieds des prêtres pour obtenir l'absolution de ses péchés; elle donnait, promettait tout, faisait des vœux, se livrait à de longues et minutieuses purifications dans une *cella* du temple, éloignait ses amants, demeurait pure pendant un certain nombre de jours, puis, vêtue de lin, la chevelure dénouée, prosternée devant les portes du sanc-

Digitized by Google

tuaire, deux fois par jour elle disait les louanges d'Isis (1). Ces dévotions à Isis, avec leur cortége de purifications, d'heures d'oraison et de retraite, n'étaient point rares d'ailleurs dans le monde des affranchies, presque toutes d'origine orientale, et il serait facile d'indiquer dans les poëmes de Properce et d'Ovide plus d'un passage analogue.

Bien qu'au milieu de ses langueurs maladives le poëte cherche à dissiper sa tristesse en évoquant de riantes visions d'amour, bien qu'il se laisse aller à peindre en un ravissant tableau d'intérieur la scène de son retour dans la maison de Délia, un soupçon jaloux le mord au cœur, et il envoie dans son enfer quiconque a violé ses amours et désire qu'il reste longtemps dans les camps ; mais il se rassérène bientôt. Le sentiment des basses réalités l'abandonne ; d'un puissant coup d'aile, son génie l'emporte loin de ce monde. Grandie et purifiée dans l'idéal, Délia apparaît au poëte comme une « Gretchen au rouet, » et

(1) Tib., l. I, III, 27-32. Cf. *Antiquités d'Herculanum*, gravées par Th. Piroli. Peintures, t. II, pl. XXX et XXXI.

Digitized by Google

l'horrible vieille qui la garde comme une mère attentive et tendre qui, pendant la veillée, raconte à son enfant toute sorte de merveilleuses légendes des anciens temps :

« Reste chaste, ma Délia, je t'en prie ; gardienne de la sainte pudeur, que ta vieille mère veille toujours auprès de toi. Qu'elle te conte des histoires à la lueur de la lampe, tout en dévidant sa quenouille. Et toi, toute à ta tâche, cédant peu à peu au sommeil, laisse tomber l'ouvrage de tes mains. Puissé-je venir tout à coup, sans être annoncé, et apparaître à tes côtés comme un envoyé du ciel ! Alors, comme tu seras, tes longs cheveux en désordre, accours au-devant de moi, ma Délia, les pieds nus. Voilà ma prière : que sur ses coursiers de rose l'Aurore blanchissante m'apporte ce jour radieux ! »

Je ne voudrais point affaiblir l'impression suave et pure que laissent dans l'âme les beaux vers de Tibulle ; cependant il ne faut pas être dupe des apparences. Non-seulement le poëte idéalise ici des choses et des personnes qu'il sait fort ter-

Digitized by Google

restres, mais il compose son tableau avec des réminiscences et des lieux communs poétiques. Sa Délia est une Lucrèce quelconque qu'Ovide ou tout autre artisan de poésie vous montrera, la quenouille en main, entourée de corbeilles et de flocons de laine, distribuant l'ouvrage à ses servantes, avec lesquelles elle s'entretient, à la rouge lumière d'une lampe fumeuse, des hauts faits de Collatin. En l'absence de l'ami, éloigné pour une cause ou pour une autre, toute jeune amante doit filer solitaire au milieu de ses esclaves, être vêtue de vêtements sombres, avoir les cheveux épars ou rejetés négligemment autour de la tête, et laisser dans l'écrin les colliers d'or et les pierreries. Ce type était classique, populaire même, depuis que Ménandre et ses imitateurs l'avaient mis sur la scène (1). Vérité et poésie sont les deux éléments constitutifs de toute œuvre d'art. Dans l'éclosion inconsciente des images et des rhythmes, le poëte confond ces élé-

(1) Terent., *Heautontimorumenos*, II, III, 44, Cf. Prop., III, VI, 9-18; Ovid., *Fast.*, II, 742.

Digitized by Google

ments dans une synthèse supérieure et crée ainsi des formes immortelles, des types héroïques ou divins, des modèles de vertu, de grâce ou de bonté, dans lesquels l'humanité aime à se contempler comme en une sorte d'apothéose. L'office de la critique, après avoir isolé ce que le génie avait combiné d'instinct, est de faire la part de vérité et de poésie qui entre dans ces grands composés organiques qu'on nomme œuvres d'art.

Quand Tibulle put supporter la mer, il quitta l'île de Corcyre, s'embarqua pour l'Italie, et alla sans doute passer quelques semaines auprès de sa mère et de sa sœur dans son domaine de Pédum. C'est là, dans l'automne de 724, qu'il écrivit les premiers vers de la seconde élégie *délienne* (1). Tout entier au bonheur de retrouver ce qu'il aime, les êtres chers, les dieux du foyer, la vieille maison latine, ses bois, ses champs, le poëte convalescent s'abandonne d'abord à un sentiment de bien-être, de joie intime et profonde

(1) Tib., l. I, 1.

Digitized by Google

qui lui inspire ses plus beaux vers. Nul doute qu'en suivant Messala, Tibulle n'ait eu, comme tout Romain, l'espoir de s'enrichir à la guerre. Gloire et butin sont deux mots qui ne vont guère l'un sans l'autre chez les écrivains latins. Patriciens et chevaliers, divisés sur tout le reste, s'entendaient à merveille pour piller les pays conquis, c'est-à-dire les provinces. Tibulle savait sans doute à quoi s'en tenir sur la promenade militaire que Messala faisait alors dans la Cilicie, la Syrie et l'Egypte. Lui, revenu pauvre comme devant, car il s'en fallait qu'on lui eût rendu tous les biens de sa famille, il charme ses loisirs en chantant l'heureuse médiocrité de sa fortune, aussi éloignée de l'opulence que de l'indigence. C'est là en effet, comme le poëte d'ailleurs nous le dit lui-même, ce qu'il faut entendre par ce qu'il appelle « sa pauvreté. » Nous verrons plus tard, en relisant l'épître qu'Horace lui adressa vers la fin de sa vie, que la « pauvreté » d'un chevalier à cette époque serait la richesse de plus d'un grand seigneur de notre temps.

Digitized by Google

Qu'importe? voici les froides soirées d'automne, et la flamme brille dans l'âtre antique (1). Le poëte s'abandonne avec délices à une de ces rêveries délicates et tendres où l'imagination et le sentiment l'emportent tour à tour, et finissent par s'unir dans une prière.

« Qu'il est doux d'entendre de son lit les vents furieux et de presser son amie contre son sein! ou, quand le vent d'hiver répand à torrent l'eau glacée, de s'endormir libre de souci au bruit monotone de la pluie! Que ce bonheur soit le mien!... Je n'ai cure de la gloire, ma Délia; pourvu que je sois près de toi, qu'on m'accuse, si l'on veut, de mollesse et d'oisiveté! Quand mon heure suprême sera venue, puissé-je te contempler, t'embrasser mourant de ma main défaillante! Tu pleureras, Délia, quand on me placera sur le bûcher, tu me couvriras de larmes et de baisers, tu pleureras... Pourtant n'afflige point mes mânes : épargne tes cheveux dénoués, tes tendres joues, ma Délia! »

(1) Tib., I. 1, 6.

Digitized by Google

Tibulle, on le voit, a le don heureux, le parfait bon goût de sourire dans les larmes : telle cette statue mélancolique du « Sommeil éternel » que j'ai si souvent admirée au Louvre. Jeune et triste comme elle, il a la grâce touchante de ceux qui meurent à la fleur de l'âge parce qu'ils sont aimés des dieux. Je ne connais pas de meilleur commentaire de l'œuvre de Tibulle que le charme énervant, la suprême morbidesse de ce doux génie funéraire.

Digitized by Google

III

A Rome, Tibulle trouva Délia souffrante, peut-être très-malade. Il semble qu'elle était en proie à ces fièvres d'automne si fâcheuses à Rome (1), alors qu'un froid vif succédant brusquement à une chaleur accablante on se sent affaibli, énervé, brisé de langueur. Le bon Tibulle fut navré. De sa tristesse, il ne dit rien, mais il n'a garde d'oublier toutes les cérémonies religieuses qu'il célébra auprès du lit de la dolente créature. Tandis que quelque sorcière de l'Esquilin murmure des paroles magiques, il promène trois fois le soufre purificateur autour de la malade. Vêtu de lin et la tunique flottante, il fait neuf vœux à

(1) P. Menière, *Etudes médicales sur les poëtes latins*, p. 243. — Ovid., *A. amat.*, II, où cette maladie est décrite; mêmes circonstances, mêmes incantations magiques, etc.

Digitized by Google

Hécate dans le silence de la nuit. Que ne fit-il pas dans sa ferveur mystique de poëte et d'amant! (1) Enfin Délia guérit, et pendant quelques jours au moins Tibulle put croire qu'il allait voir revenir les jours heureux dont le souvenir avait charmé et torturé son cœur depuis douze mois, douze siècles pour lui! Il revoyait Délia telle qu'elle lui était apparue pour la première fois, semblable à Thétis portée sur les vagues par un dauphin, ses blonds cheveux lissés comme ceux des nymphes océanides, entrelacés d'algues marines, de corail et de violettes (2). Comme à un vrai poëte antique, il suffit à Tibulle d'un seul trait pour nous montrer la beauté du visage de Délia, ses bras souples et nerveux et sa blonde chevelure; mais c'est moins un portrait qu'une légère vision aussi vite évanouie qu'évoquée. Délia n'est rien moins qu'une créature unique de son espèce, une sorte de déesse descendue des hauteurs de l'Olympe, à laquelle aucune mor-

(1) Tibul., I, v, 9-17.
(2) *Ibid.*, 45, 46.

Digitized by Google

telle ne saurait être comparée sans impiété.

Ses pareilles n'étaient point rares sous les portiques, rendez-vous habituel du monde élégant, au théâtre, dans le cirque, au temple d'Isis, partout où l'on allait pour voir et être vu. On ne rencontrait qu'elles à la promenade, précédées et suivies par des esclaves noirs, ou, si elles redoutaient le pavé de basalte des rues, en chaises à porteurs et en litières. Vêtues d'écarlate, de violet et de toutes les sortes de pourpre, on les apercevait de loin. Le goût des belles et riches affranchies n'était pas toujours très-pur et rappelait leur origine asiatique. Beaucoup ne savaient pas assortir et marier les couleurs; les tons rouges ou jaunes du vêtement de dessus tranchaient parfois avec une crudité excessive sur les teintes bleues ou blanches de celui de dessous. Que dire de celles qui, comme des reines d'Orient, portaient de lourdes étoffes de brocart d'or constellées de pierreries? (1) La plupart au contraire préféraient de beaucoup ces fins tissus de

(1) Ovid., *A. amat.*, III.

Digitized by Google

soie, d'un vert tendre comme celui de la vague marine, apprêtés dans l'île de Cos, si légers et si transparents qu'on voyait luire doucement, ainsi qu'à fleur d'eau, les blanches nudités de ces Néréides.

Presque toutes, à Rome, étaient blondes. La Délia de Tibulle avait de blonds cheveux comme la Cynthia de Properce. Cela ne laisse pas d'abord que de paraître étrange en Italie, ou, puisqu'il s'agit d'affranchies, en Syrie, en Judée, à Alexandrie; mais chacun sait qu'on donnait aux cheveux la couleur d'un brun roux ou l'éclat fauve de l'or en les teignant au moyen de certaines préparations caustiques, souvent très-funestes à la conservation de la chevelure, témoin la jeune fille devenue chauve dont parle Ovide. Les femmes riches aimaient mieux acheter dans les tavernes élégantes des portiques de Minucius ces chevelures postiches d'un blond ardent qui venaient de la Germanie. Toute dame romaine un peu soigneuse de sa parure, à moins qu'elle n'affectât l'austérité d'une antique matrone, avait

Digitized by Google

de faux cheveux de cette nuance ou d'une couleur plus foncée. Les blondes chevelures soyeuses en effet ne furent d'abord portées que par des courtisanes. Quand Messaline, devenant Lycisca, quittait pour une étroite cellule mal odorante son lit d'ivoire d'impératrice, elle avait soin de rouler les tresses rudes et épaisses de ses lourds cheveux noirs sous une perruque blonde (1). D'ailleurs, avec les mille façons de se coiffer alors connues, par exemple avec la coiffure étagée en forme de tour, aucune femme n'aurait eu assez de cheveux si elle n'en avait emprunté à autrui. Voilà comment Délia était blonde. Pas plus aveugle que Properce ou Ovide n'était Tibulle lorsqu'il chantait les blonds cheveux de sa maîtresse; il acceptait en toute simplicité une gracieuse fiction consacrée par la mode.

D'ailleurs, comme tous les jeunes élégants, il avait dû assister souvent au petit lever et à la toilette de Délia, alors qu'une esclave enfermait ses cheveux dans un réseau d'or, ou les enser-

(1) Juv., *Sat.*, VI, 120.

Digitized by Google

rait dans un bandeau de lin orné de broderies qui rétrécissait le front. Le front bas et mat des dames romaines a passé dans tous nos rêves d'adolescents !

Insignem tenui fronte Lycorida,

a dit Horace précisément dans l'ode qu'il adressa à Tibulle (1). Il savait de reste comment on donne à la peau des tons d'ambre ou des teintes nacrées, avec quels philtres préparés par ses bonnes amies de l'Esquilin on dilate la pupille de l'œil pour lui faire lancer des flammes. Les sourcils, les cils, les lèvres, les veines des tempes de sa maîtresse exerçaient tour à tour l'industrie délicate des belles esclaves empressées au milieu des boîtes à parfums en ivoire avec un amour ciselé en bas-relief, des magnifiques peignes de bronze incrustés de pierres de couleur, des aiguilles à cheveux d'or ou d'ivoire, terminées par une petite statue de Vénus sortant des flots et tordant sa chevelure ruisselante.

(1) I, XXXIII, 5.

Digitized by Google

Quand elle se regardait dans un de ces grands miroirs de métal poli où elle se voyait des pieds à la tête, combien Délia devait se trouver différente des filles de sa nation qu'elle avait pu connaître dans son enfance! Le front étoilé de pierreries, les poignets, les bras et les chevilles serrés dans des nœuds de serpents d'or incrustés d'émaux, les oreilles ornées de grosses perles blanches venues des pêcheries du golfe Persique ou de l'Océan indien, les doigts chargés d'anneaux et de bagues où brillaient enchâssés des diamants et des pierres gravées, le cou et la poitrine couverts de colliers à plusieurs rangs, composés d'étoiles d'or, de vipères enlacées ou de feuilles de lotus, séparés par des perles, des pendeloques de rouge corail, de vertes émeraudes ou de bleues turquoises, et terminés par une chaînette à laquelle pend une petite bulle, merveilleux chef-d'œuvre de ciselure, où sa vieille mère a enfermé quelque grimoire de papyrus contre le mauvais œil, qu'elle ressemblait peu, la Délia de Tibulle, à la Syrienne des *Moisson-*

Digitized by Google

neurs de Théocrite, à la pauvre joueuse de flûte, maigre et brûlée du soleil ! (1)

Le moyen d'imaginer qu'une fille aussi pieuse, livrée corps et âme aux sombres cultes d'Egypte et de Syrie, n'ait point aimé parfois, dans ses mystérieuses retraites, à se couvrir d'habits somptueux comme une Notre-Dame, je veux dire comme la statue d'Isis ou de Cybèle, qu'elle voyait les prêtres stolistes coiffer de la cidaris haute et droite assyrienne, charger de colliers, de bracelets et de périscélides, habiller de la tunique sacro-sainte que serrait une ceinture ornée de gemmes, de l'éphod et de la longue stola talaire couverte de broderies ? Avec ses grands yeux vagues, avivés d'antimoine, noyés d'effluves mystiques, ses mollesses infinies, ses langueurs et ses fièvres, Délia n'avait pas même besoin de ses jolis bras souples et nerveux dont parle Tibulle pour l'entraîner au pâle séjour des ombres avec les derniers fils épuisés de la Grèce et de Rome.

(1) Théocr., *Idyll.*, X, 26, 27.

Digitized by Google

Pour Tibulle, Délia n'était que tendresse, et il semble bien en effet qu'elle fut toute d'amoureuse et sensuelle bonté. J'ai noté que le mot *tener* se rencontre sous le calame du poëte toutes les fois qu'il parle d'elle. Peut-être, comme il arrive, lui prêtait-il un peu du sentiment dont son cœur débordait; mais en même temps il sait, à ne s'y point tromper, que dans cette fille rêveuse et douce, en proie à quelque mal sacré, humble comme une esclave, il y a une créature singulièrement fine, habile, rusée, perfide (1), qui, instruite par les leçons de sa mère, trouvera peut-être un jour que plusieurs amants rapportent plus qu'un seul, et montre déjà une habileté pratique au moins aussi raffinée que l'est sa piété et sa science profonde de la volupté.

Tibulle eut bientôt tout loisir de méditer sur cette étrange fille « à double langue, » dont la grâce tour à tour languissante et vive, les allures équivoques et sinueuses, rappelaient le *colubrinum ingenium* du vieux poëte comique. La

(1) Tib., I, VI, 5, 6 et 15.

Digitized by Google

porte de Délia se ferma devant celui qui n'avait pas même su rapporter d'Orient quelques millions de sesterces. Nul doute qu'à sa manière Délia n'ait aimé Tibulle; peut-être l'aimait-elle encore. Elle ne l'avait pas vu partir sans douleur. Quand son amant la trouvait seule, il lui suffisait sans doute d'un long regard muet, tout chargé de tendresse et de reproches, pour l'amener à ses pieds, aimante et dévouée comme une prêtresse introduite dans la cella du dieu. Elle devait éprouver une sorte de vénération pour cet homme d'une autre race dont la belle âme, les grandes manières et le contact exquis semblaient purifier et ennoblir. Elle avait certainement une conscience obscure de l'immense supériorité morale de son amant. Toutefois elle était plutôt étonnée que touchée. Elle avait porté avec amour le doux joug du maître, mais l'idée ne lui était jamais venue qu'elle pût être de la même espèce que lui. Dans les premiers jours, quand Tibulle comprit qu'il avait une sorte de rival, il bondit sous l'aiguillon de l'orgueil et de la douleur, parla

Digitized by Google

en maître, se rendit impossible ; on se sépara (1).

Rien ne prouverait mieux au besoin que l'affection de Tibulle pour Délia n'avait rien de commun avec les banales amours des jeunes élégants pour les belles affranchies. Celles-ci avaient naturellement beaucoup d'amis. Le trouver mauvais eût paru d'un Scythe. Le premier précepte du code de la haute galanterie, c'est qu'on doit avoir le bon goût de supporter un rival, et que le mieux est de paraître tout ignorer (2). Tibulle connaissait les maximes de ce code : il les pratiquera plus tard avec Némésis ; mais il aime Délia avec la simplicité sérieuse d'une âme neuve et naïve. Il l'aime assez pour faire taire son ressentiment et pour étouffer son orgueil ; il revient le premier aux pieds de son amie, il s'y roule avec des emportements de tendresse enfantine, veut qu'elle le foule sous ses sandales de papyrus (3).

Il était trop tard. Pendant les douze longs mois

(1) *Discidium*, Tib., I, v, 1-8.
(2) Ovid., *A. amat.*, II, 539.
(3) Tib., I, v, 1 sqq.

Digitized by Google

qu'il avait passés loin d'elle, Délia, obsédée par sa mère, par son mari peut-être, céda sans résistance, se soumit, passive. Un amant plus riche possédait l'affranchie. Tibulle s'avoue qu'alors que Délia était sienne, il a follement agi en lui préférant « le butin et les armes (1). » Qu'un autre triomphe des Ciliciens et revienne à Rome couvert d'or et d'argent; quant à lui, pourvu qu'il soit près de Délia, volontiers il attellerait lui-même ses bœufs, ferait paître ses troupeaux sur un mont solitaire. Malheureusement (qui le sait mieux que Tibulle?) la mère de Délia ne partage point ces goûts champêtres. Aussi n'est-ce point l'amant qui parle ainsi, c'est le poëte, l'artiste, qui se livre à son génie et trouve de beaux vers dans sa tristesse.

Les plus beaux à mon sens sont encore des vers inspirés par un profond sentiment religieux. Le paysan latin que nous connaissons, l'Italien d'une dévotion un peu étroite et bornée, foncièrement superstitieux, perce tout à coup avec une

(1) Tib., I, II, 65 sqq.

Digitized by Google

certaine grandeur antique sous le brillant cavalier qui gémit à la porte des belles *donne*. Voici, comme toujours, le sens littéral de ces vers, car je n'ai pas la prétention de traduire les poëtes : « Ai-je offensé par un mot la puissante Vénus, et ma langue expie-t-elle maintenant son impiété? M'accuse-t-on d'avoir approché impur du séjour des dieux, et d'avoir dépouillé de leurs guirlandes les foyers sacrés? Je n'hésiterais pas, si j'avais péché, à me prosterner dans les temples et à baiser le seuil consacré; je n'hésiterais pas à me traîner à genoux, suppliant, sur le sol, et à frapper misérablement de ma tête la porte sainte (1). »

Un moyen presque infaillible restait cependant au pauvre poëte pour se faire ouvrir la porte de l'amie : c'était d'y frapper les mains pleines (2). C'est là, on le comprend, une simple figure poétique. Tibulle n'est point un personnage de comédie qui n'entre chez le *ruffiano* qu'en lui jetant

(1) Tib., I, II, 79-86.
(2) I, V, 67, 68.

Digitized by Google

une bourse à la tête; il est fort probable que la « porte (1), » — cette fameuse porte tant exécrée, tant célébrée chez les poëtes lyriques et élégiaques (2), — n'est ici qu'un prétexte à variations sur un thème classique. Il faut en dire autant et des vers de la troisième élégie *délienne* (II), dans lesquels il croit devoir enseigner à Délia l'art de tromper un mari jaloux, et des distiques de la cinquième (VI), où il s'adresse au mari pour l'instruire de tout ce qu'il doit faire pour surveiller la perfide Délia. Feindre d'admirer la pierre gravée ou le cachet d'une bague pour pouvoir, à l'ombre de ce prétexte, presser la main de l'amie, faire certains signes de tête muets dont le sens échappe au mari, tracer des caractères sur la table avec le vin d'une coupe renversée dans un festin, connaître les herbes propres à effacer les taches livides qu'ont laissées au sein ou sur les bras les

(1) I, II, 5-14.

(2) P. ex., Hor., *Od.*, I, XXV, 3-8; III, X, 1-4, et surtout Prop., I, XVI.

Digitized by Google

baisers et les morsures de l'amant, voilà, entre cent autres, quelques-uns des beaux préceptes versifiés à satiété par tous les poëtes érotiques.

Délia n'avait pas besoin des leçons du bon Tibulle, et lui-même n'eut sans doute point la naïveté de lui en vouloir donner. L'épisode de la sorcière qui, comme toutes les sorcières de Virgile, d'Horace, d'Ovide, fait descendre les astres des cieux, amoncelle ou dissipe les nuages, évoque les mânes de leurs sépulcres, et, pour la circonstance, a composé une sorte d'incantation que Délia n'aura qu'à prononcer trois fois en crachant pour rendre son mari incrédule et stupide comme on ne l'est pas, — qu'est-ce encore, sinon un lieu commun poétique ? (1) Il n'y a pas jusqu'à la magnifique description de l'oracle de la prêtresse de Bellone qui ne soit un pur exercice de versification (2).

Si à toutes ces digressions de Tibulle, qui sont, je le répète, de merveilleux petits chefs-

(1) Tib., I, II, 41-64.
(2) VI, 43-55.

Digitized by Google

d'œuvre de fine ciselure, on ajoute les imprécations obligées contre la vieille mère de Délia et les prédictions sinistres à l'adresse du rival préféré (1), il semble qu'il n'a pas dû rester grand'place au poëte, même en cinq élégies, pour dire les choses qui lui tenaient surtout au cœur dans l'automne et l'hiver de 724.

Rien de plus vrai. Le sentiment qui dominait alors l'âme de Tibulle a pénétré toute son œuvre et l'a imprégnée, jusqu'en ses moindres parties, d'une sorte de parfum subtil et rare que l'on respire toujours avec délices, mais qui, disséminé en quelque sorte dans chaque vers, n'est dans aucun en particulier. Une impression très-générale, l'amour très-sincère de Tibulle pour Délia et son goût idyllique et pieux pour la nature champêtre, un vague ensemble de formes indécises et flottantes, des sensations fugitives, qui sillonnent l'œuvre comme des étoiles filantes et s'évanouissent avant de devenir des sentiments, bien loin de se transformer en idées, voilà ce qui

(1) II, 87 sqq., et V, 69 sqq.

Digitized by Google

résulte d'une étude prolongée de ces cinq poëmes. Il faut en prendre notre parti : les anciens, les poëtes surtout, n'étaient point tourmentés de notre insatiable besoin d'analyse psychologique, ni de l'ardeur maladive avec laquelle nous portons le scalpel jusque dans les moindres replis de la conscience. En conclure qu'ils sentaient moins que nous serait téméraire ; c'est le contraire qui est vrai. Les anciens vivaient plus que nous, mais ils se regardaient moins vivre.

Quatre ans plus tard, en 728, le poëte réunissait aux cinq élégies inspirées par Délia cinq autres poëmes de même nature, et publiait son premier volume de vers. D'une époque antérieure aux élégies *déliennes* sont l'*Eloge de la paix* (I, x), et les trois élégies (I, iv, viii, ix) dans lesquelles Tibulle a chanté son jeune et beau Marathus, comme Virgile avait chanté son Alexis, Catulle son Juventius, les anciens ne rougissant point d'aimer la beauté partout où elle brillait. Le poëme écrit pour célébrer l'anniversaire de la

Digitized by Google

naissance et le triomphe de Messala (I, VII) est seul postérieur, puisqu'il fut composé vers 727. Il y avait un an qu'Octave avait reçu le titre de *prince du sénat*. Sur la proposition de Munatius Plancus, le sénat venait de lui décerner le surnom religieux d'*Auguste*. Ovide nous apprend qu'alors Tibulle était déjà « lu, connu et goûté du public. »

Legiturque Tibullus
Et placet, et jam te principe notus erat (1).

Il ne paraît pas pourtant qu'il ait rien écrit durant plusieurs années. Les élégies du deuxième livre et les parties authentiques du quatrième sont des derniers temps de sa courte existence. Que fit-il pendant les sept années de vie que les « destins avares, » comme dit le poëte de Sulmone, lui accordèrent encore ? Il fit sans doute ce qu'on fait lorsqu'on a achevé son roman, lorsqu'on a une fois touché le fond de la nature humaine, lorsqu'on n'a plus la capacité de souffrir ni le désir même d'être heureux : il vécut.

(1) Ovid., *Trist.*, II, 463, 464.

Digitized by Google

Il pouvait dire avec Sappho : « L'amour a secoué mon âme comme lorsque le vent s'abat sur les chênes dans la montagne (1). »

Il vécut, dis-je, et il faut convenir qu'il n'eût pu mieux choisir son temps. L'immense majesté de la paix romaine commençait à se lever sur le monde. Le pouvoir d'un seul avait paru l'unique remède des discordes civiles. Si Tacite lui-même l'a reconnu (2), Tibulle aurait eu mauvaise grâce à le nier ; il ne combattait pas à Philippes. Le nom d'Auguste n'étant point dans les élégies de Tibulle qui sont venues jusqu'à nous, quelques critiques ont supposé que le poëte n'avait pas pardonné à Octave la mort de son père et la perte de son patrimoine ; mais, outre que rien absolument ne nous a été transmis sur la mort du père de Tibulle, nous avons vu que le fils a suivi en Gaule un lieutenant d'Octave, et que très-vraisemblablement il a dû au crédit de Messala le rétablissement de sa fortune. Que sa-

(1) Fragm., 43, ed. Th. Bergk (Lip. 1867).
(2) *Ann.*, I, 9.

Digitized by Google

vons-nous des idées politiques de Tibulle? Rien, car il n'y en a pas trace dans toute son œuvre. Naturellement cela fit scandale. Il fallait vivre en ce temps pour entendre reprocher à Tibulle de n'avoir voulu chanter que l'amour et la nature. M. Beulé, dans des pages d'ailleurs d'une grande éloquence, en a fait un crime au poëte. Au dernier siècle du moins, La Harpe s'écriait : « Heureux l'homme d'une imagination tendre et flexible, qui joint au goût des voluptés délicates le talent de les retracer, qui occupe ses heures de loisir à peindre ses moments d'ivresse, et arrive à la gloire en chantant ses amours ! » Depuis la Révolution, on a changé tout cela. Un citoyen digne de ce nom n'a plus « d'heures de loisir. » Le salut de la patrie et les destinées de l'humanité occupent tous ses moments ! Je ne sais, mais il me semble que reprocher à Tibulle ses langueurs amoureuses et le charme énervant de ses vers, c'est comme si l'on trouvait mauvais que Sappho, la molle Lesbienne, ait chanté sur la lyre l'ode *A une femme aimée* (Εἰς Ἐρωμένην)

Digitized by Google

au lieu de composer un cantique édifiant pour quelque futur mois de Marie!

Si l'on veut bien connaître la vie de Tibulle en ces dernières années, qu'on relise l'épître qu'Horace lui adressa vers cette époque dans sa terre de Pédum (1). « Albius, juge sincère de mes discours en vers, — que fais-tu maintenant dans les champs de Pédum? — Ecris-tu quelque chose qui doive surpasser les poëmes de Cassius de Parme? — ou bien, errant en silence dans les bois salubres, — médites-tu sur ce qui convient au sage et à l'homme de bien? — Tu n'es pas, toi, un corps sans âme. Les dieux t'ont donné la beauté, — ils t'ont donné la richesse et l'art d'en jouir. — Que souhaiterait de plus à son doux nouveau-né la mère la plus tendre, — s'il a reçu du sort la sagesse, le talent de bien dire, — le don de plaire, la gloire, la santé, — une vie élégante et facile, avec une bourse toujours pleine? — Au milieu des illusions

(1) Horat., *Ep.*, I, IV. — Cette épître serait, selon Kirchner, de 729 : elle est peut-être d'une date un peu postérieure.

Digitized by Google

et des tristesses, des craintes et des dépits, — pense que chaque jour est le dernier qui te luit. — Elle sera la bienvenue, l'heure que tu n'espérais point. — Gros et gras, tout brillant de santé, voilà comme tu me trouveras — lorsque tu voudras rire, un vrai porc du troupeau d'Epicure. »

Voilà bien Tibulle, le voilà tout entier, tel que nous l'avons montré lorsque tout enfant il courait avec sa sœur dans le verger ombreux, et déjà révérait les antiques dieux en bois du *lararium*. Il se promène sous ses arbres, parmi ses troupeaux, et, ce que « l'épicurien » Horace aime mieux paraître ignorer, il célèbre avec ses bergers et ses laboureurs toutes les fêtes des divinités champêtres (1).

A la femme, Tibulle ne demande plus que le repos et l'oubli des maux passés. On s'accorde assez à voir dans la treizième élégie du livre IV

(1) Tib., II, 1. — Tableau de la fête des *Rogations* chez les Romains. — Cf. sur cette élégie célèbre Alex. de Humboldt, *Kosmos*, II, 20.

Digitized by Google

un poëme inspiré par une certaine Glycera dont parle Horace dans son ode à Tibulle (1). Il y a cinq ou six vers dans cette élégie qui, rapprochés de l'épître d'Horace, montrent qu'avec les années Tibulle avait retrouvé, sinon la joie et le bonheur, du moins la douce sérénité de son innocente nature. « A quoi bon exciter l'envie? Loin de moi la vanité vulgaire! Que le sage se réjouisse en silence dans son cœur. Je puis vivre heureux ainsi au fond des forêts, où aucun pied humain n'a frayé le chemin. Tu es le repos de mes tristesses, ma lumière dans la sombre nuit, et dans ma solitude tu me tiens lieu d'un monde. »

Inutile d'ajouter que Tibulle ne se maria point. Alors même qu'il n'eût pas eu l'âme blessée mortellement, je doute qu'il se fût jamais assez intéressé aux choses de la vie réelle pour devenir chef de famille et donner des citoyens à l'Etat. En dépit des efforts et des tendances romantiques de quelques princes, tels que Auguste et

(1) Horat., *Od.*, I, XXXIII, de la même époque que l'épître (Kirchner).

Digitized by Google

Tibère, les lois renouvelées de Lycurgue sur le célibat avaient paru parfaitement ridicules et n'avaient eu aucun effet sur les esprits éminents du siècle, comme Virgile, Horace, Properce. L'idée de patrie, après avoir réalisé de grandes choses dans le monde, avait évidemment fait son temps. Elle ne disait plus rien à ceux qui ouvraient l'ère de la démocratie universelle. Certes, comme Properce, Tibulle aurait pu écrire ces paroles, qu'un Romain du temps d'Annibal n'eût pu entendre sans mourir de honte et d'indignation : « Qu'ai-je besoin de donner des fils aux triomphes de la patrie ? Aucun soldat ne naîtra de mon sang (1). »

Ah ! que nous comprenons bien ces vers-là, car enfin, quoi qu'en disent nos Catons, nous sommes revenus à ces beaux jours de la décadence où il fait si bon vivre ! Laissez-les de leurs cris aigus remplir l'école et appeler la colère des dieux sur les vices du siècle. Ces hommes à la barbe hérissée, au long manteau sordide, qui sans pitié

(1) Prop., II, VII, 13, 14.

Digitized by Google

frappent de leur bâton ferré les précieuses mosaïques de nos petites maisons, ces êtres bizarres et mélancoliques qui apparaissent comme des spectres, étendent pour nous maudire un bras décharné, puis rentrent dans l'ombre, produisent sur l'esprit des convives de l'universel banquet une diversion qui a son charme, et dont l'effet est de réveiller la volupté au cœur alangui du sage couronné de roses.

Les dames romaines le savaient de reste. Pendant les longues heures de la toilette du matin, en attendant l'amant, en litière, à la promenade, elles aimaient fort la vue, les grands discours austères de leur philosophe, sorte de chapelain de ce temps-là. Plus d'une l'écoutait, rêveuse, tandis que le singe et le fou faisaient assaut de cabrioles pour attirer un regard, mériter une caresse de leur bonne maîtresse. Ces jours-là, elles étaient plus tendres, plus abandonnées, et comme envahies par un délicieux malaise. Elles sentaient mieux alors le prix de l'existence, apprenaient à jouir de l'heure qui passe. De là une

Digitized by Google

science profonde de la volupté, un sentiment exquis des joies fortes et délicates de l'âme et des sens, une capacité d'émotions de plus en plus nombreuses et finement nuancées, une sensibilité nerveuse exaltée, surexcitée, presque maladive, faisant osciller tout l'être humain, si je puis dire, au moindre souffle des passions, de la frénésie du délire à l'accablement infini de la torpeur.

Lentement acquises par les parents, transmises par voie d'hérédité, ces manières d'être deviennent instinctives chez les enfants, qui naissent vieillards, épouvantent par leur effrayante précocité. Toute riche matrone, toute grande dame, Livie elle-même, avait dans sa maison quelques-uns de ces jeunes lutins d'Alexandrie, petits satyres dont on n'eût pu dire l'âge, dont l'œil de lynx voyait tout, ne se baissait jamais, faisait rougir les belles *donne*, et dont le méchant babil, effronté et cynique, mettait en liesse la compagnie. Ce n'est plus là de la décadence, mais bien de la décrépitude. De tout temps, les

Digitized by Google

grandes villes ont produit de ces créatures rachitiques qui retournent au type simien. Comme Paris, Alexandrie avait son Gavroche.

Mais si le monde grec et oriental penchait vers la décrépitude, le monde romain proprement dit n'en était encore qu'à cet état de paix sereine et joyeuse, de doux loisir et d'énervement voluptueux, où des générations fortunées recueillent le fruit des luttes séculaires des ancêtres et récoltent dans l'allégresse ce qui a été semé dans le sang et dans la mort. Voilà l'âge d'or que tous les parangons d'une triste sagesse flétrissent du nom de décadence. S'ils veulent dire par là que l'heureuse et molle créature, affinée par la réflexion et brisée par le plaisir, est une proie toute préparée pour les durs conquérants qui ne manqueront pas de venir, ils ont de tout point raison. Quoi! faut-il donc, pour ne pas mourir, se condamner à ne jamais vivre? Demander à Horace ou à Tibulle, le front couronné de myrte et la chevelure humide des parfums de Syrie, de revenir à la rude existence des Ro-

Digitized by Google

mains d'avant les guerres puniques, n'est-ce pas montrer qu'on a oublié la réponse du soldat de Lucullus?

Que veulent-ils dire enfin avec leur mot de décadence? S'ils se contentaient de constater un fait sans l'accompagner d'un cortége d'épithètes malsonnantes, peut-être se rendrait-on de bonne grâce; mais ils font un crime aux peuples d'un accident tout aussi naturel que la maladie et la vieillesse. Il n'appartient à personne de revivre après avoir vécu, et n'est-ce pas folie que de se refuser à voir dans la mort naturelle autre chose que l'usure des éléments mêmes de la vie? Le plus grand progrès accompli par la pensée en ce siècle a été de substituer partout la notion du devenir à celle de l'être, en d'autres termes, de ne plus considérer qu'une succession d'états d'une seule et même chose là où l'on distinguait autrefois des objets essentiellement divers. Santé et maladie, par exemple, sont ainsi devenues deux simples modes de la vie, régis par les mêmes lois, interrogés par les mêmes procé-

Digitized by Google

dés scientifiques. Ramenés à leurs conditions véritables, les différents états pathologiques ont paru réductibles aux lois générales de la physiologie. La vieillesse ou l'usure progressive des tissus organiques, inaptes à renouveler les éléments de la vie, est un état particulier à tout ce qui vit, à l'animal comme au végétal, un mode spécial de développement, un *moment* de l'être.

Délia survécut à Tibulle. S'il fallait en croire Ovide (1), elle aurait même assisté aux funérailles de son ancien amant avec la mère et la sœur du poëte. Némésis, la triste héroïne des élégies du deuxième livre, serait venue, elle aussi, couvrir de larmes et de baisers le corps exposé sur le bûcher. Chez le poëte de Sulmone, Délia et Némésis, ainsi mises en scène, se disputent la gloire d'avoir donné le plus de bonheur à Tibulle. Si la fiction n'était aussi transparente, rien ne serait plus indécent. Ovide a cependant écrit sous l'empire d'un sentiment pieux et tendre. Il aimait

(1) Ovid., *Amor.*, III, IX.

Digitized by Google

le « doux génie » (1) de Tibulle. Ici comme souvent, il s'inspire des vers mêmes du poëte, mais il est clair qu'il a manqué d'un sens spécial pour les bien entendre. Quoi qu'il en soit, Ovide n'a rien vu ni rien su, et tous les éléments de son allégorie sont tirés des élégies. Il n'est point vraisemblable que, par sa présence auprès du lit ou du bûcher funèbres, Délia ait réalisé un des vœux les plus chers que Tibulle avait formés autrefois en des vers immortels qu'elle seule, sans aucun doute, n'a jamais lus. Retiré dans sa terre de Pédum, Tibulle n'avait peut être jamais revu Délia.

Il aimait mieux, loin d'elle, écouter en silence la voix triste et dolente qui parfois s'élève et chante en nous au doux ressouvenir des jours qui ne sont plus. Heur ou malheur, qu'importe? on a vécu. Et voici que déjà l'on se survit. Les natures exquises comme Tibulle, mais en même vives et sensuelles, sont moins que d'autres à l'abri de certaines erreurs qui empoisonnent

(1) Ovid., *Trist.*, V, 1, 18. *Ingenium come.*

Digitized by Google

souvent toute l'existence. Le châtiment sort de la faute comme l'épi du grain. Tel qui a aimé avec assez de puissance pour douer un être cher de toutes les perfections reconnaît un jour qu'il s'est peut-être trompé. D'un bloc de chair, il avait su tirer une statue de marbre, statue vivante et plus belle dans l'idéal que toutes les choses d'ici-bas. L'amant, comme le poëte, donne avec joie sa vie à l'œuvre qu'il a créée. L'idéal ne serait plus l'idéal, si, vraie dans l'infini du rêve, cette forme divine pouvait jamais devenir réelle. Ironie ou douleur, la contradiction éclate tôt ou tard, l'expiation commence. Souvent l'être cher n'a rien perdu de ce qui l'a fait aimer, et, pour peu qu'il consentît à redevenir statue, on le placerait encore dans son sanctuaire, on l'adorerait avec la ferveur des anciens jours.

Mais l'idole redevenue femme ne se prête guère à ces apothéoses. Si dans la foule elle reconnaît le prêtre, c'est pour le suivre d'un regard étonné. N'attendez d'elle aucun retour de tendre sympathie. Pauvres poëtes, si vous pouviez voir ce

Digitized by Google

qui se passe au plus profond de son cœur! Est-ce donc la faute des Délia, s'il s'est rencontré des Tibulle? Implacable et sereine comme la nature, la femme n'a nul souci des êtres qu'elle écrase. Au tiède renouveau, d'autres fleurs, d'autres créatures naîtront en foule sous ses pas de déesse; ce ne seront plus les mêmes sans doute, qu'importe? L'homme souffre, languit, rattache sa vie à un souvenir. La femme ignore, renaît chaque matin à une existence nouvelle, se sent fille de la terre, et, comme elle, immortelle.

Délia fut une de ces créatures inconscientes que le monde appelle légères, et qui sont simplement de belles formes animées, comme un arbre au feuillage gracieux, comme un élégant animal aux grands yeux sombres et doux. Il faudrait être bien frivole ou bien égoïste pour en vouloir à ces êtres charmants du mal qu'ils ont pu nous faire. Entendu au sens d'un Virgile ou d'un Tibulle, l'amour est un sentiment raffiné qui ne va guère sans quelque imagination. Ainsi transformé et spiritualisé, l'amour devient un

Digitized by Google

fait d'ordre intellectuel, une création de l'intelligence, j'ai presque dit une forme de l'entendement. Le génie d'un Gœthe lui-même ne sera pas trop vaste pour comprendre et noter toutes les nuances fugitives, de délicatesse infinie, de ce vague idéal où l'âme la plus haute s'abîme comme une goutte d'eau dans l'Océan.

N'y aurait-il pas eu quelque cruauté à demander tant de choses à Délia? La pauvre enfant n'avait guère de cœur, mais elle avait encore moins d'imagination et d'intelligence. Sa petite âme ingénue et candide se donnait chaque printemps comme l'arbre livre ses fruits. Que l'on pût mourir du bien qu'elle vous avait fait, voilà qui l'aurait fort surprise, et, j'imagine, un peu flattée.

Digitized by Google

LA

MARQUISE DE CAYLUS

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MARQUISE DE CAYLUS

ET SES SOUVENIRS

Ce livre eût ravi un Athénien du siècle de Périclès. On ne rencontre que dans les dialogues de Platon une telle légèreté de causerie, un atticisme aussi raffiné, tant d'ironie et de gracieux enjouement. Les *Souvenirs* de Madame de Caylus sont moins un livre qu'une causerie ailée, saisie au vol et fixée par l'écriture. On se dit : voilà comme on causait au grand siècle, à la cour et à la ville, dans les salons où fréquentaient Madame de La Fayette, Madame de Sévigné, Madame de Montespan, Madame de Maintenon. On prend dans

Digitized by Google

ce commerce quelque teinture d'urbanité; on se fait une idée telle quelle de ce qu'était la politesse française.

Au dix-huitième siècle il est déjà trop tard pour cette délicate expérience : le monde est mêlé, à Versailles même, où de petites bourgeoises comme la Pompadour et la d'Estrades, sans parler de la du Barry, ignorantes et de peu d'esprit, font rougir les gens de la vieille cour par leur parler commun; les belles manières paraissent une singularité; les mœurs de Vienne et les modes d'Angleterre envahissent jusqu'à la famille royale : les courses de chevaux, les exercices du sport, les paris bruyants sur le turf passionnent le comte d'Artois et amusent Marie-Antoinette.

Les fêtes de l'esprit veulent des temps plus paisibles, une société plus choisie, des mœurs moins indiscrètes et de plus doux loisirs. Aujourd'hui, j'en ai peur, ces *Souvenirs* sembleront un peu fades et monotones. S'il faut le dire, ils ont charmé Voltaire et Sainte-Beuve; mais que les temps sont changés ! On doit prendre ces *Sou-*

Digitized by Google

venirs comme on fait un sachet, une boîte, un éventail de quelque grande dame inconnue; tout en feuilletant le livre ou en déployant l'éventail, on rêve à autre chose, et quand on quitte ces reliques d'amour, on emporte avec soi, ainsi qu'un léger souvenir, un parfum rare et précieux. On ne trouvera rien en ce livre que le naturel, la grâce fine et charmante d'un esprit délicat. Peu ou point de révélations très-piquantes sur la cour de Louis XIV qu'on ne connaisse déjà par les correspondances et les chroniques du temps. L'auteur même nous échappe, se dérobe en souriant, par une malice suprême.

Quand on songe que cette créature enjouée et mondaine, de mœurs faciles, d'amours légères, était arrière-petite-fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, on admire les jeux de nature. Elle-même fut élevée dans la religion réformée. Sa tante (à la mode de Bretagne), Madame de Maintenon, l'enleva tout enfant et la *convertit*. « Je pleurai d'abord beaucoup, avoue Madame de Caylus; mais je trouvai la messe du roi si belle que je

Digitized by Google

consentis à me faire catholique, à condition que je l'entendrois tous les jours et qu'on me garantiroit du fouet. C'est là toute la controverse qu'on employa, et la seule abjuration que je fis. »

Voilà le ton exquis et simple, mais toujours relevé d'une pointe d'ironie ou de moquerie.

Madame de Maintenon est tout entière, on le sait, dans ces *Souvenirs*, au moins pour qui comprend à demi-mot. La nièce n'a eu garde, sans doute, d'oublier ce qu'elle doit à sa vertueuse tante; elle éprouve plus que du respect pour la femme supérieure qui forma, sinon son cœur, du moins son esprit. Elle est femme cependant, elle aussi, et femme d'esprit : on peut donc être assuré qu'elle ne résistera point au plaisir de laisser entendre tout ce qu'elle n'osera dire sur le chapitre de Madame de Maintenon. La sincérité de ses sentiments à cet égard ondoie et fuit en mille nuances.

Aussi bien elle ne respectait rien : elle s'était moquée du grand roi. Louis XIV ne le lui pardonna jamais, la détesta comme on peut croire. Elle excellait dans la satire et faisait des portraits ma-

Digitized by Google

licieux ou terribles, des femmes de la cour. Voici celui de Madame de Montchevreuil, une ennemie :

« Madame de Maintenon plaça encore, dans la maison de Madame la dauphine, Madame de Montchevreuil, femme de mérite, si l'on borne l'idée du mérite à n'avoir point de galanteries. C'étoit d'ailleurs une femme froide et sèche dans le commerce, d'une figure triste, d'un esprit au-dessous du médiocre, et d'un zèle capable de dégoûter les plus dévots de la piété, mais attachée à Madame de Maintenon, à qui il convenoit de produire à la cour une ancienne amie, d'une réputation sans reproche, avec laquelle elle avoit vécu dans tous les temps, sûre et secrète jusqu'au mystère... »

Ces portraits étaient d'ailleurs dans les mœurs, et les gens du bel air qui se piquaient d'esprit cultivaient avec amour cet exercice littéraire. Les princesses, les plus grandes dames n'avaient guère de passe-temps plus doux, surtout quand le roi et les seigneurs étaient dans les camps. Deux filles de Louis XIV, deux sœurs, pour ne se point dire trop crûment ce qu'elles pensaient

Digitized by Google

l'une de l'autre, empruntaient volontiers à l'histoire ancienne des allégories tout à fait galantes.

Le roi alla lui-même faire le siége de Mons, en 1691, raconte Madame de Caylus. Les princesses demeurèrent à Versailles, et Madame de Maintenon à Saint-Cyr, dans une si grande solitude qu'elle ne vouloit pas même que j'y allasse. Je demeurai à Versailles avec les princesses; et, comme il n'y avoit point d'hommes, nous y étions dans une grande liberté. Madame la princesse de Conti et Madame la duchesse avoient chacune leurs amies différentes; et, comme elles ne s'aimoient pas, leurs cours étoient fort séparées. C'est là que Madame la duchesse fit voir cette humeur heureuse et aimable, par laquelle elle contribuoit elle-même à son amusement et à celui des autres. Elle imagina de faire un roman, et de transporter les caractères et les mœurs du temps présent sous les noms de la cour d'Auguste. Celui de Julie avoit par lui-même assez de rapport avec Madame la princesse de Conti, à ne le prendre que suivant les idées qu'Ovide en donne, et non pas dans la débauche rapportée par les historiens; mais il est aisé de comprendre que ce canevas n'étoit pas mal choisi, et avec assez de malignité. Nous ne laissions pas d'y avoir toutes nos épisodes, mais en beau, au moins pour celles qui étoient de la cour de Madame la duchesse. Cet ouvrage ne fut qu'ébauché et nous amusa, et c'étoit tout ce que nous en voulions (1).

(1) *Souvenirs de la marquise de Caylus*, nouvelle édition, par M. de Lescure (Paris, 1873), p. 186 et 187.

Digitized by Google

Madame de Caylus, qui jamais ne dit mot de son mari, se fit exiler de la cour pour ses galanteries avec le duc de Villeroy, elle qui sur le théâtre de Saint-Cyr avait soupiré les beaux vers d'*Esther* et d'*Athalie!* Comme tant d'autres, elle se jeta quelque temps dans la dévotion, prit pour confesseur le P. de La Tour, général des Pères de l'Oratoire, pria, jeûna, ne sortit plus de Saint-Sulpice. Elle pensait faire son salut, quand le roi et Madame de Maintenon lui ouvrirent les yeux sur les dangers que courait son âme repentante : le P. de La Tour était janséniste. Prendre un autre directeur au gré de la cour fut nécessaire, car Madame de Caylus était pauvre, et sa pension de six mille livres devait être augmentée jusqu'à dix.

Mais la ferveur de cette gentille Madeleine ne fut bientôt plus qu'un touchant souvenir : elle quitta le sanctuaire pour le duc de Villeroy, « le meilleur choix qu'elle pût faire, » au témoignage de Voltaire, parut comme autrefois dans la société, causa et soupa avec plus d'agréments et

Digitized by Google

d'enjouement que jamais, et se divertit fort en brillante compagnie de toutes ses pratiques de dévotion.

Parfois, dans un petit cercle d'intimes, elle écoutait et redisait avec complaisance, bien que sans perverse intention, certaines histoires qui couraient alors sur Madame Scarron et M. de Villarceaux, parent de Madame de Montchevreuil : c'était au beau temps des amours, dans cette chaude saison de la vie qui passa si vite pour Madame de Maintenon, mais qu'elle avait du moins traversée, comme toute autre; on se voyait chez Ninon, qui riait de l'infidèle, prêtait sa chambre jaune. Certes, Madame de Caylus croyait à la vertu de sa tante, mais elle n'en aurait point mis sa main au feu, plus avisée que ce M. de Lassay qui, pour s'être montré trop convaincu sur ce chapitre, s'attira cette repartie de Madame sa femme : « Comment faites-vous, Monsieur, pour être si sûr de ces choses-là? »

Digitized by Google

MADAME DE POMPADOUR

Digitized by Google

Digitized by Google

MADAME DE POMPADOUR

ET LA CURIOSITÉ AU XVIIIe SIÈCLE

I

Toute civilisation très-raffinée, partant à son déclin, se prend d'un goût fort vif pour les productions curieuses de la nature et de l'art. Les amateurs et les collectionneurs de ce temps-ci sont les petits-fils des « curieux » du dernier siècle. Le sentiment du beau s'émousse et se perd avec une certaine naïveté. Il en est de la croyance à l'idéal dans l'art comme de toute au-

Digitized by Google

tre : on en revient peu à peu, souvent à son insu, sans trop l'avouer aux gens, par un effet de l'âge et de l'humaine expérience. Tout en protestant de son admiration pour les œuvres sublimes du génie, on se laisse aller, en voluptueux, au culte de ces bonnes et faciles divinités, point tristes ni sévères, qui peuplent les demeures de jolies choses futiles, voire de saintes reliques de l'art, meublent les appartements de précieux ouvrages de Boulle, garnissent les cheminées de magots à gros ventre, de pagodes de terre des Indes, chargent les consoles de bronzes, d'ivoires, de porcelaines rares, couvrent les murs d'estampes, de tableaux des grands maîtres encadrés par Œbenne, glissent en un coin connu de la bibliothèque ces livres aux belles reliures, petits vers et romans, où chacun prend le ton de la parfaitement bonne compagnie, l'esprit de société, cette légèreté de causerie, ce don de tout comprendre à demi-mot, d'achever une phrase par un sourire ou par un mouvement d'éventail, qui font de cette morne existence une fête galante de Watteau,

Digitized by Google

Les philosophes, cyniques au long bâton ferré, graves censeurs du siècle, amis des hommes comme Mirabeau, ennemis du genre humain comme Jean-Jacques, ne sauraient manquer à la fête : ils n'en sont pas la moindre curiosité. Les duchesses du dix-huitième siècle, ainsi qu'autrefois les dames romaines, se donnent le luxe d'avoir chez elles un philosophe, aux champs comme à la ville. Les financiers, les bourgeois, les gens de théâtre, les artistes, ayant moins de loisir ou de politesse, se contentent de singes du Japon qui remuent la tête. Paris, le Paris charmant et bruyant de la première moitié du dernier siècle, était déjà la ville du monde où Anglais, Espagnols, Allemands, Suédois et Russes venaient le plus volontiers passer leurs fantaisies. Le Paris de nos jours, avec ses révolutions sociales, avec ses désillusions et la gravité des mœurs démocratiques, ressemble bien moins, quoi qu'on dise, à une Babylone. On continue d'y vendre un peu de tout, comme à Rome; certains objets pourtant deviennent introuvables : le philan-

Digitized by Google

thrope, si fort admiré par nos sensibles grand'-mères, est aujourd'hui plus rare qu'un Chinois authentique de bronze ou de porcelaine.

Avec les étrangers, c'étaient surtout les riches amateurs de tout état, les gens du bel air, qui, après avoir réglé leur montre au méridien du Palais-Royal, au retour de quelque rendez-vous donné sous l'arbre de Cracovie ou sur le banc de Mantoue, allaient passer une heure ou deux chez les marchands d'objets d'art et de curiosités de la rue Saint-Honoré, quartier des plus élégants. Ils entraient dans la boutique de Lazare Duvaux, marchand bijoutier ordinaire du roi (1). Le Fintac des *Contes moraux* de Marmontel devait s'y rencontrer à certains jours avec quelque autre « connaisseur » de son espèce. L'innocente manie de ces collectionneurs, dont le tact et le goût n'étaient pas toujours très-exercés, devenait une bonne fortune pour les marchands de tableaux,

(1) *Livre-Journal* de Lazare Duvaux, marchand bijoutier ordinaire du roy, précédé d'une étude sur le goût et sur le commerce des objets d'art au milieu du dix-huitième siècle, par Louis Courajod. Paris, 1873, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

de bronzes et de porcelaines. Plus d'un curieux de cette sorte était positivement aliéné. Une comédie qu'on joua aux Français vers cette époque, *l'Amateur*, raille agréablement ce ridicule. Voici comme Bachaumont rend compte de cette pièce : « Un homme versé dans les arts revient d'Italie avec la manie des antiques. Un de ses amis se propose de lui faire épouser sa fille, qu'il n'a pas vue depuis longtemps. Il fait faire la statue de la jeune personne, lui fait donner tous les caractères propres à en attester la vétusté. L'amateur en devient fou et est fâché qu'on ne trouve plus de figures pareilles. Quand il est bien épris, on fait paraître la jeune personne et il l'épouse (1). »

Les gens de lettres, si l'on en excepte Voltaire et quelques autres, n'enrichissaient guère les marchands de curiosités. Ce n'est pas que leur philosophie dédaignât les fines élégances de la vie : ils étaient encore trop pauvres pour les ac-

(1) *Mémoires secrets de Bachaumont*, édition de M. J. Ravenel, t. I, p. 265.

Digitized by Google

quérir. Ils abandonnaient ce luxe aux danseuses de l'Opéra, au fameux chanteur Jélyotte, l'homme à la mode, à quelque actrice célèbre comme Hippolyte Clairon : en réalité c'étaient les financiers, contrôleurs, receveurs, fermiers généraux, etc., qui payaient. Après Madame de Pompadour et la cour, L. Duvaux n'a point de meilleurs clients. Tel fermier général, comme La Popelinière, s'entendait appeler sans sourciller, Plutus, Mécène, Apollon; les réceptions splendides de son château de Passy, les comédies et les opéras qu'on y jouait, attiraient auprès du financier une foule de musiciens, d'artistes, de « petits agréables, » qui lui rendaient mille services, assaisonnaient ses soupers de propos galants et spirituels, l'aidaient à mettre au jour d'agréables productions littéraires, et même poussaient le zèle, ce dit-on, jusqu'à lui prêter des secours plus solides pour perpétuer sa postérité (Favart, *Journal*, déc. 1762). Les gens de roture, les bourgeois, notaires, libraires, bonnetiers, apothicaires, depuis la révolution écono-

Digitized by Google

mique de Law et l'oubli des vieilles traditions de simplicité, voire de parcimonie, se piquent aussi d'acquérir des objets d'art, de collectionner des peintures, des estampes, des livres, et même d'écrire de petites œuvres légères. Le *Livre-Journal* permettrait à l'historien de ressusciter, au moins pour une période de dix ans (1748-1758), le monde charmant et frivole qui, au palais de Versailles ou de Saint-Cloud, à l'hôtel de la duchesse de Boufflers, de la comtesse de Forcalquier, de la princesse de Robecq, emplissait chaque soir les salons et les appartements où « le tout Paris » d'alors causait, soupait, dansait, jouait la comédie, écoutait des vers, faisait de la musique.

Il n'y pas jusqu'à l'obscur bourgeois de Paris, qui ne fut guère connu d'abord que par son habileté à garnir et à monter en bronze de belles pièces de porcelaine du Japon, de la Chine, de Saxe, de Vincennes ou de Sèvres, il n'y a pas jusqu'à Lazare Duvaux qui ne témoigne d'une particularité notable, oubliée aujourd'hui, des

Digitized by Google

mœurs de son temps. Au dix-huitième siècle, l'art n'est pas encore séparé du métier. Duvaux, qui d'ailleurs a peut-être modelé, fondu et ciselé lui-même plus d'un bijou pour ses clients, servait souvent d'intermédiaire entre ceux-ci et les plus grands artistes, tels que Boucher, Duplessis, Œbenne. Le marchand d'objets d'art anciens et modernes, artiste à ses heures, curieux érudit et homme de goût, n'était point mal à l'aise dans la société des peintres, des sculpteurs et des antiquaires les plus éminents. Entre honnêtes gens, on se donnait des preuves d'estime, de bonne amitié et de délicate attention. Gersaint, le fameux joaillier du pont Notre-Dame, avait une enseigne peinte par Watteau. Une estampe fort jolie, d'une fantaisie délicieuse, je parle de l'adresse du marchand reproduite en tête du *Livre-Journal*, a été dessinée par Boucher; l'illustre archéologue Caylus l'avait, paraît-il, gravée.

Le *Livre-Journal* n'est pas seulement un document capital pour l'histoire des arts industriels pendant une partie du règne de Louis XV :

Digitized by Google

l'historien des mœurs et de la politique générale de cette époque trouvera en ce naïf et véridique témoignage mainte information précieuse qui modifie ou contrôle les assertions de Barbier, du marquis d'Argenson et du duc de Luynes. Pour qui sait voir et comprendre, le moindre des objets d'art énumérés en apprend souvent plus sur l'esprit et les mœurs du temps que toutes les histoires de seconde main. Les personnes qui ont quelque pratique des études historiques savent que la plus chétive épave du passé a cent fois plus de prix pour la connaissance de ce qui a été que les pages les plus éloquentes d'un Tite-Live ou d'un Tacite. Le registre d'affaires d'un bijoutier de la rue Saint-Honoré, cela n'a l'air de rien : qu'on en lise dix pages, on sera peut-être d'un autre sentiment.

Les achats de la Pompadour, de la reine, de la dauphine, des princes et des princesses, des favorites et des ministres, nous révèlent les goûts, les occupations, les distractions, les jeux, les engouements de la cour, voire les manies bizar-

Digitized by Google

res du roi. Louis XV, on le sait, avait la fureur de bâtir ; il aménageait lui-même ses « pavillons. » Ses goûts culinaires paraissent avec naïveté dans ce journal. Il avait l'appétit insatiable des Bourbons. Une de ses filles écrit qu'elle mangeait à crever. Il ne faudrait pourtant pas croire que les exploits de Louis XV en ce genre fissent oublier ceux de Louis XIV. La décadence était déjà dans la maison de France. Le roi achète des caves, des cafetières, des lampes à esprit-de-vin, des pièces d'argenterie légère, bref tous les ustensiles qui lui servaient à préparer lui-même son café et ses repas. Les mémoires du temps parlent de ces tables mouvantes qu'il possédait à Choisy comme à Trianon : elles s'élevaient du sol par une trappe avec un service entier; les assiettes, les vins, etc., se présentaient aux convives, ainsi débarrassés de la présence des valets. Après le souper, la table redescendait.

Elle venait sans doute aussi de chez Duvaux, cette tabatière, que Madame Adélaïde de France, troisième fille de Louis XV, donna un jour de

Digitized by Google

l'année 1752 à un jeune garde du roi, « très-beau et bien fait. » Cette boîte était un cadeau que le roi avait fait à sa fille : il le reconnut. Un billet de la princesse accompagnait l'envoi : « Ceci vous sera précieux; on vous avertira bientôt de quelle main il vient. » Le jeune garde du roi, très-beau et bien fait, était une âme simple et candide. C'est en vain qu'il avait respiré quelque temps l'air de la cour la plus polie. Il courut, le sot, porter la tabatière au duc d'Ayen, son capitaine. Instruit de l'aventure, le roi envoya son garde au bout du royaume, avec pension de quatre mille livres. Madame Adélaïde avait alors vingt ans, et l'on était au printemps. « L'on peut s'attendre, dit Argenson, à des extrémités violentes de la part d'une jeune princesse forte et de bonne santé, comme est Madame Adélaïde. »

Digitized by Google

II

Mais c'est surtout la reine des élégances, la protectrice des arts, la maîtresse des destins de la France pendant une période du dix-huitième siècle, c'est surtout Madame de Pompadour dont le *Livre-Journal* révèle, presque à chaque page, et parfois sous un jour nouveau, la vie privée, les goûts intimes, les préoccupations de chaque heure, les ambitions, les manéges et les hypocrisies, qui, en vingt ans, firent un hideux squelette d'une fort jolie personne, née pour jouer des rôles de grande coquette sur quelque théâtre de province. Que Madame de Pompadour n'ait été qu'une comédienne, non-seulement sur les planches du château d'Etiolles, dans les petits cabinets de Versailles, sur les scènes des spectacles royaux, mais chez sa mère et chez son

Digitized by Google

mari, dans la forêt de Sénart ou à Versailles, auprès du roi comme chez la reine, au conseil des ministres ou devant son œuvre de graveur à l'eau-forte et en pierres fines, sous les voiles roses ou bleues de la nymphe des bois qui suivait les chasses du roi, comme sous l'épaisse couche de rouge et de blanc qui dissimula les convulsions de son agonie, — c'est là une vérité qui paraît assez évidente.

Elle n'avait que neuf ans lorsque sa mère, Madame Poisson, la conduisit chez une tireuse de cartes : on lui prédit qu'elle serait un jour la maîtresse du roi (1). Il n'en fallut pas davantage; il y eut dans le monde une vocation d'artiste de plus. La vie de la Pompadour tient toute en ces trois mots. La petite fille et la femme ont chanté tous les airs : le texte du libretto n'a point varié d'une syllabe. Devenir maîtresse du roi quand on s'appelle Antoinette Poisson, quand on est la fille

(1) *Curiosités historiques*, par J.-A. le Roi, p. 222 : « Pension de 600 livres faite à Madame Lebon pour avoir prédit à Madame de Pompadour qu'elle serait un jour maîtresse de Louis XV. »

Digitized by Google

d'un pendu (en effigie au moins) et d'une femme galante! Et ce n'était point là un rôle à jouer derrière un paravent : la France, l'Europe entière seraient spectatrices. Fort bien élevée (je veux dire entourée de maîtres à chanter, à danser, à déclamer) par son vrai père, un fermier général, M. Lenormant de Tournehem, dont elle épousa le neveu, la jeune Antoinette Poisson, devenue Madame Lenormant d'Etiolles, se pénétra si bien de son étrange mission, qu'elle agissait tout éveillée comme dans un rêve. Possédée par son idée fixe, elle épiait, saisissait toutes les occasions d'être aperçue de Louis XV ; elle l'intriguait au bois, l'agaçait sous le masque, laissait tomber au bal son mouchoir. Bref, elle se fit conduire à Versailles, dans l'appartement du roi, par un valet de chambre, Binet, son parent.

Elle était enfin sur les planches. Ce qui se passait dans la coulisse n'existait plus pour elle. Elle y laissait un mari qui avait eu la naïveté de l'aimer, qui se trouva mal quand l'oncle Lenormant lui dit tout, l'exhortant à prendre la chose

Digitized by Google

en homme d'esprit. Elle n'entendait même pas les cris de sa petite Alexandrine : car Madame d'Etiolles avait deux enfants et quatre ans de mariage lorsqu'elle devint maîtresse du roi. Mais les grandes actrices ont l'âge de leur rôle, et ce n'est pas un soir de première représentation que la nature triomphe de l'art. Louis XV n'était pas d'ailleurs ce qu'un vain peuple pense : il avait, alors surtout, besoin d'être amusé, distrait, charmé. La marquise de Pompadour lui plut quelque temps : l'habitude fit le reste. La noire mélancolie, l'indolente paresse de ce roi ennuyé, faible de tête, épuisé d'excès de tous genres, se trouvait bien des élégances exquises de la Parisienne, des fêtes d'un goût charmant qu'elle lui donnait, de ces fins et gais soupers des cabinets, où nul bruit du dehors ne pénétrait, où des convives choisis et peu nombreux, la bonne chère et le vin de Champagne, faisaient presque oublier à Louis XV qu'il était roi de France!

Ce n'est point sans raison que la marquise entourait sa personne de tous les raffinements du

Digitized by Google

luxe et de toutes les splendeurs de l'art. Elle avait besoin d'apparaître au roi dans une sorte d'apothéose, au milieu des nuées d'une gloire d'opéra, parmi les flammes bleues et roses d'un feu de Bengale. Cela convenait mieux à son rôle que la conversation. De nos jours, ses causeries paraîtraient peut-être amusantes ; au dix-huitième siècle, dans des salons où fréquentaient Voltaire, Maurepas, Bernis, où toutes les duchesses et marquises authentiques avaient des traditions de bien dire et de politesse qu'aucune éducation ne saurait donner, Madame de Pompadour passait pour n'avoir point d'esprit. Son langage vulgaire, ses expressions communes, son bavardage intempérant, témoignaient de la bassesse de son origine. La comédienne s'oubliait-elle un instant, la petite bourgeoise perçait désagréablement sous la grande dame. L'on s'en scandalisait à la cour. Le roi en riait lui-même, disant : « C'est une éducation à faire dont je m'amuserai. »

Il faut pourtant reconnaître, chez cette personne dénuée de sens moral, de peu de cœur et d'esprit,

Digitized by Google

assotée de vanité, outre une intelligence ouverte et vive, un goût très-sûr et des plus fins pour toutes les choses de l'art, un amour vrai et ingénu de la beauté, l'horreur des élégances banales et du luxe de pacotille. Les montures des porcelaines fournies par Duvaux, les pièces d'argenterie, les vases, étaient souvent fondus d'après des modèles qu'elle avait demandés aux meilleurs sculpteurs. Aux meubles modernes, elle préférait les beaux objets d'origine ancienne et les produits les plus rares des arts orientaux, les vieux laques de Chine et du Japon, les incrustations et les bronzes de Boulle, les lustres anciens de cristal de roche; bref, et je le dis à son éloge, elle inaugura l'ère du bric-à-brac.

Par son oncle Lenormant de Tournehem, par son frère Abel Poisson, devenu marquis de Vandières (ou d'avant-hier, comme on disait), puis de Marigny, dont elle fit des directeurs généraux des bâtiments du roi, c'est-à-dire des directeurs des beaux-arts, Madame de Pompadour exerça une influence notable sur le développe-

Digitized by Google

ment des arts et métiers du dix-huitième siècle. Il me semble que cette influence fut plutôt bienfaisante que néfaste : puisque le temps était passé de faire grand, c'était bien quelque chose de faire encore joli. Il paraît d'ailleurs que nous errons toutes les fois qu'il nous arrive de qualifier de style Pompadour le style du mobilier un peu bizarre et contourné du dernier siècle. « Rien n'est plus injuste, et rien n'est moins vrai, a écrit M. L. Courajod. Madame de Pompadour, au contraire, donna l'impulsion à un style nouveau, qui par sa simplicité tranchait sur l'ancien. Sans jamais avoir vu l'Italie, elle avait un goût sincère pour l'antiquité. Elle croyait copier l'antique avec les pierres gravées de Guay, à travers les dessins de Bouchardon, et presque tous les artistes qu'elle protégeait étaient imbus d'idées antiques... On en est à Dandré-Bardon, l'antiquaire, et en pleine croisade de Caylus en faveur de l'antiquité..... Madame de Pompadour a inauguré le goût qu'on a depuis appelé style Louis XVI, parce que c'est sous ce

Digitized by Google

prince que ce style a pris tout son développement. »

N'oublions pas enfin qu'elle fonda la manufacture de Sèvres, et que son enthousiasme pour la porcelaine de France faillit lui brouiller l'entendement. Elle-même était artiste. Je n'ai pas à juger ce qu'on appelle l'œuvre de Madame de Pompadour (1). En dépit de quelque divergence d'appréciations, il paraît bien que la marquise n'a été qu'un agréable amateur, un graveur sans caractère, un artiste sans originalité, comme il arrive souvent aux gens du monde. Ce qu'elle a fait sans maître est d'une maladresse enfantine. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'étonner des petits talents de la marquise. Les personnes de qualité se piquaient volontiers de cultiver les arts.

(1) MM. A. de La Fizelière, de Goncourt, Campardon ont publié et décrit le recueil des pièces gravées à l'eau-forte et retouchées au burin portant ce titre : « Suite d'estampes gravées par Madame la marquise de Pompadour, d'après les pierres gravées de Guay, graveur du roi. » Voir aussi pour les camées que la marquise aurait exécutés le Catalogue des camées et pierres gravées de la Bibliothèque, p. 68, 69 et 628.

Digitized by Google

Madame Adélaïde jouait de tous les instruments de musique, depuis le cor jusqu'à la guimbarde. La reine Marie Leczinska, excellente personne comme on sait, encore qu'un peu dévote, peignait de mauvais tableaux; Madame de Modène en faisait de grands à l'huile. « Toute la cour peint et enlumine, dit Argenson; voilà l'occupation la plus à la mode aujourd'hui à la cour. »

Que n'eût pas donné la marquise pour que toutes les merveilles de l'art dont elle ornait à grands frais ses châteaux, ses hôtels et ses ermitages, entretinssent son royal amant dans l'illusion des premiers jours! Le décor était splendide, d'une magnificence inouïe, mais la pauvre comédienne était déjà fatiguée. C'est vers le milieu d'avril de 1745 qu'elle s'était installée à Versailles : deux ans après, les courtisans observent qu'elle maigrit à vue d'œil et perd la fraîcheur de son teint; le mauvais état de sa poitrine lui commande des ménagements qu'elle ne prend guère; les veilles, les spectacles, les plai-

Digitized by Google

sirs, les occupations la changent tous les jours jusqu'à devenir un « squelette; » elle ne pèse que cent onze livres ; sa gorge n'est plus qu'un souvenir ; elle a la mine défaite, l'air malsain, le bas du visage jaune et desséché (1). De plus, elle est affligée d'une sorte d'infirmité désagréable : Maurepas l'a célébrée en de jolis vers satiriques ; je n'insiste pas. Cette incommodité est d'ailleurs assez commune chez les personnes d'une constitution faible et lymphatique, amollies et brisées par la vie énervante des grandes villes.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, lorsqu'on n'a pas été payé comme tel peintre de la cour pour faire le portrait de la favorite, on la voit assez bien telle qu'elle était vers cette époque de sa vie. Madame de Pompadour était de haute taille et assez mal faite ; elle avait les cheveux plutôt châtain-clair que blonds ; sa

(1) *Mémoires du marquis d'Argenson*, t. V. p. 80, 112, 214, 274; VI, 25. — Cf. les *Mémoires du duc de Luynes*, t. VII, p. 294.

Digitized by Google

peau, fine et blanche, était molle, s'infiltrait, s'engorgeait, s'enflammait facilement. Elle avait des langueurs et des pâleurs maladives. Point de sens : le roi la trouvait « froide comme une macreuse. » Elle imagina de prendre un régime échauffant, but des élixirs, faillit en mourir. Quesnay, son médecin, lui conseilla simplement d'avoir soin de se bien porter, de tâcher de bien digérer et de faire de l'exercice (1). Elle digérait mal et se plaignait sans cesse des tiraillements d'estomac. Elle buvait du lait d'anesse. Sa physionomie était mobile, fuyante, insaisissable; elle variait avec l'état de sa santé, la couleur de sa robe, l'heure du jour; elle paraissait tout autre à la clarté des lustres qu'à la lumière du soleil. Bref, elle n'avait point de traits. C'était, si j'ose dire, ce que l'ouvrier de Paris, de sa voix un peu traînante, appelle « une grande blonde (2). »

(1) *Mémoires de Madame du Hausset*, femme de chambre de Madame de Pompadour, p. 92.

(2) Argenson, t. IV, p. 178. — Leroy, *Portraits historiques de Louis XV et de Madame de Pompadour*, p. 19 (Pa-

Digitized by Google

Louis XV n'était plus sous le charme. Etait-il encore amusable? La favorite se sentait perdue si elle ne réussissait à l'étourdir de fêtes et de spectacles. Sa santé ? elle n'y songeait guère, D'ailleurs, en comédienne de race, Madame de Pompadour était bien décidée à mourir sur les planches. Elle se remit avec une ardeur nouvelle à ses études d'actrice (1747), rapprit ses rôles, chanta, déclama, monta force pièces de tous genres, comédies, ballets, opéras, et pensa se ruiner à construire des salles de théâtre. Quand elle allait à l'Opéra, on lui battait des mains comme à une bonne actrice, par ironie. « Applaudissement familier et méprisable, dit Argenson, qu'on ne ferait pas à une personne de qualité qui occuperait la même place qu'elle. »

On trouvera dans l'Introduction du *Journal* de Duvaux les noms des peintres qui brossaient des décors pour les spectacles des palais royaux :

ris, an X). — Cf. Sénac de Meilhan, *le Gouvernement, les mœurs..... en France avant la Révolution*, publié par M. de Lescure, p. 330.

Digitized by Google

fontaines, groupes d'enfants, naïades, cariatides, trophées des conquêtes du roi, rideaux, châssis moitié arbres et moitié rochers, etc. Bocquet, qui a laissé tant de spirituels croquis, a dessiné bien des costumes. Louis XV s'était amusé à rédiger avec la marquise les statuts du *Théâtre des petits cabinets*. Les spectateurs étaient spécialement désignés par le roi. Les acteurs et actrices ordinaires étaient les ducs de Chartres, d'Ayen, de Nivernais, de Coigny, les marquis de Courtenvaux et d'Entraigues, la duchesse de Brancas, Madame de Pompadour, Madame Trusson, femme de chambre de la dauphine, Mesdames de Sassenage, de Livry et une cousine de la favorite, Madame de Marchais, fille du fermier général de Laborde. En 1753, à une époque où Madame de Pompadour n'était plus qu'une amie pour le roi, elle jouait en son château de Bellevue *Zélindor, roi des sylphes*, et Colin dans le *Devin de village*. Dans *Vénus et Adonis*, elle jouait le rôle de la déesse, et s'avançait sur la petite scène de son théâtre, décoré à la chinoise,

Digitized by Google

vêtue d'un corsage, d'une mante, d'une jupe et d'une longue queue d'étoffe bleue à mosaïques et résilles d'argent.

Le croirait-on ? Louis XV bâillait à ces spectacles comme aux concerts et aux soupers de la Pompadour. Les mémoires du temps parlent de ces bâillements « épouvantables » du monarque ennuyé, triste, repu. « Le roi bâille à tout, » disait la pauvre marquise. Que faire ? Elle tremblait pour « sa place, » car c'est ainsi que cette petite bourgeoise appelait très-sérieusement, en son langage de parvenue, l'étrange office qu'elle remplissait à la cour. Perdre sa place ! Elle serait morte du coup. Le roi pourtant aurait d'autres favorites ; on la chasserait. Mais si ces maîtresses n'étaient point des personnes de qualité ? Louis XV n'était pas sur ce chapitre plus délicat que ses glorieux ancêtres. Ne pouvait-elle pousser le dévouement, l'abnégation, jusqu'à se choisir des rivales ? Peut-être aurait-elle la main heureuse. Puis, le lieutenant de police, à qui elle fit présent d'une statuette de l'Amitié, était

Digitized by Google

fort de ses amis. Quant à sa présence à la cour, il fallait l'assurer d'une manière définitive en se faisant nommer dame du palais de la reine. Il lui vint une idée ingénieuse : elle inventa le Parc aux Cerfs et se jeta dans la dévotion.

Digitized by Google

III

Jusqu'ici, des historiens de bonne foi pouvaient encore douter si l'espèce de conversion de Madame de Pompadour avait été une comédie. Argenson parlait « d'hypocrisie, » mais l'honnête duc de Luynes, l'ami intime de la reine, témoignait de la parfaite sincérité de la marquise. Le *Livre-Journal* de Duvaux ne permet plus d'hésiter. L'impitoyable clairvoyance du vieux ministre morose, d'humeur caustique, est confirmée par d'irréfutables pièces justificatives. Dès 1752, Madame de Pompadour avait fait consulter en Sorbonne pour savoir si elle pouvait continuer à vivre auprès du roi en qualité d'amie. Il avait été répondu négativement. Les jésuites (elle avait pris pour directeur le P. de Sacy) exigeaient qu'elle retournât avec M. Le-

Digitized by Google

normant d'Etiolles : l'absolution était à ce prix. Or la reine, la pieuse Marie Leckzinska, faisait difficulté d'accueillir parmi ses dames une femme qui avait si parfaitement oublié son mari, et que l'on ne voyait jamais s'approcher des sacrements. Madame de Pompadour dut se résigner à composer une épître à l'adresse de son mari. On y lisait des choses d'une piquante fantaisie : « Reprenez-moi, vous ne me verrez plus occupée qu'à édifier le monde par l'union où je vivrai avec vous, » etc. Naturellement la réponse de M. d'Etiolles lui était dictée d'avance : il devait pardonner, mais surtout ne point consentir à reprendre Madame Lenormant. Il n'en fallait pas davantage ; la Pompadour fit savoir à l'univers qu'il ne dépendait point d'elle de revenir dans le droit chemin, et que la dureté de M. d'Etiolles la condamnait à rester à la cour, auprès du roi, pour qui elle n'était plus qu'une amie dévouée et de bon conseil. Elle reçut l'absolution et communia.

Elle assistait à tous les offices, entendait

Digitized by Google

chaque jour la messe, et, quand les assistants s'étaient retirés, demeurait seule, ses coiffes baissées, au pied des autels. La nuit, elle se levait pour prier. Les issues et communications secrètes qui allaient de ses appartements à celui du roi devaient être fermées. Elle faisait maigre fêtes et dimanches, s'entretenait de longues heures avec le P. de Sacy, et avait donné ordre d'arranger pour elle une tribune et une cellule de retraite aux Capucines de la place Vendôme, où elle avait acquis un caveau pour elle et les siens. S'étant aperçu qu'il manquait quelques pièces au décor, elle fait venir à la hâte un bénitier de porcelaine de Vincennes, dans une gloire ornée de chérubins, une croix en ébène avec un Christ, etc., tous objets religieux qu'elle avait jusque-là négligé d'acquérir (1). Occupée de son salut personnel, elle n'avait garde de négliger celui du monarque; elle l'exhortait à la dévotion. Le roi, disait-on, ferait ses Pâques.

(1) *Livre-Journal*, articles 2392, 2409, 2435, 2623; f. 2501 et 2592.

Digitized by Google

« Que de bigoterie pour plaire à la reine et à la maison royale ! » s'écrie Argenson. Et, en effet, le bon duc de Luynes ne doute point que la marquise ne pense fort sérieusement à vivre en chrétienne. Elle-même avouait qu'elle ne se sentait pas encore un goût très-vif pour la dévotion : c'était une grâce qu'elle espérait obtenir par sa ferveur et ses prières. « Elle agit en conséquence, » écrivait le vieux courtisan. Il ajoutait même, non sans un léger trait de malice peut-être, de cette douce et fine malice où excellait Marie Leczinska : « Elle a une mauvaise santé et plusieurs incommodités; ce sont des moyens dont Dieu se sert souvent pour opérer des conversions. »

Madame de Pompadour en vint à ses fins : elle fut nommée dame du palais de la reine (7 février 1756.) Ce fut un scandale, un déchaînement universel à la cour aussi bien qu'à la ville. Les dames de Marie Leczinska représentèrent qu'elles ne pouvaient souffrir pour compagne une demoiselle Poisson, fille d'un laquais pendu en effigie.

Digitized by Google

La reine elle-même aurait fait froide mine à la nouvelle venue. Pour ce qui est de cette dernière circonstance, on peut croire que le contraire est vrai. Le duc de Luynes est ici mieux renseigné que ne pouvait l'être le marquis d'Argenson lui-même. Ce qui est vrai, c'est que Madame de Pompadour, au comble de ses vœux, paraît avoir manqué de tact. Elle ne sut point d'abord modérer son zèle. Elle fatigua la reine de sa présence, la suivit partout, l'accabla de petits présents. La persévérance que Madame de Pompadour mettait à faire sa cour parut excessive à Marie Leczinska. Toutefois elle ne crut pas convenable de marquer son déplaisir.

D'ailleurs, la comédie une fois terminée, la Pompadour se mit en tête de reprendre quelque rôle de son ancien répertoire. Nommée en février dame du palais, il n'était déjà plus question, en mars, de confesseurs ni de régularité religieuse. « Elle a abjuré la bigoterie qu'elle avait si bien commencée, dit Argenson; elle se joue avec les grâces et les amours au lieu de

Digitized by Google

prêtres et de mortifications. » Le P. de Sacy n'était pourtant point cruel : il avait permis à sa pénitente de garder le rouge et toutes les parures de Cythère. N'importe, elle cessa tout à coup de parler molinisme et salut éternel. Elle redevint presque esprit fort comme Quesnay et tous ses bons amis les philosophes. Ce n'est pas qu'elle ait jamais rien compris à l'esprit de cette *Encyclopédie* qu'elle estimait surtout parce qu'elle y trouvait expliquée la composition de son rouge, ou la manière de fabriquer des bas de soie. Les gens avisés ne faisaient pas plus de fond sur sa philosophie que sur sa dévotion. Elle jouait toujours quelque personnage, voilà tout.

Il s'agissait maintenant pour elle de devenir premier ministre de France. Certes, Madame de Pompadour était bien la dernière personne de France qui s'entendît à gouverner l'Etat. L'Autriche, notre ennemie séculaire, devint un beau jour notre alliée. Les sarcasmes du roi de Prusse, quelques adroites flatteries de l'ambassadeur

Digitized by Google

d'Autriche, le prince de Kaunitz, l'envoi d'un portrait de Marie-Thérèse à la favorite, n'auraient pourtant pas fait ce miracle sans l'antipathie du roi très-chrétien à l'endroit des hérétiques (1). Un billet de l'impératrice était-il joint à l'envoi? Il ne paraît pas (2). Mais l'anecdote de Madame Campan est inventée à plaisir. Le portrait, parfaitement authentique, devint la propriété du marquis de Marigny après la mort de Madame de Pompadour. Il figure dans le catalogue des objets de curiosité qui ont appartenu au frère et à la sœur. C'était un grand portrait en miniature, de forme ovale, dans une bordure à guirlandes en vermeil, avec de magnifiques diamants du Brésil tout autour. De son côté la Pompadour envoya, le *Livre-Journal* l'atteste, des porcelaines et des boîtes précieuses à Vienne.

C'est en 1756, l'année de la promotion de Ma-

(1) Voy. plus bas, p. 223.

(2) Voy. Ch. de Weber, *Maria Antonia Walpurgis, Churfürstin zu Sachsen*, I, 144.

Digitized by Google

dame de Pompadour à la place de dame du palais, que commence cette guerre de Sept-Ans qui fit perdre à la France ses colonies de l'Inde et de l'Amérique, deux cent mille hommes, plusieurs centaines de millions. Ce qui est plus grave, c'est que le vieux prestige de nos armées s'évanouit pour la première fois sur vingt champs de bataille. La sottise, la frivolité, l'incapacité de tous les favoris auxquels la marquise avait livré le commandement, sont choses que nous imaginons assez bien aujourd'hui. Comme les personnes d'un jugement étroit et borné, très-ignorante d'ailleurs et étrangère à toute grande idée politique ou historique, elle s'entêtait d'autant plus que les événements lui donnaient tort. Rosbach même ne lui ouvrit pas les yeux. Pauvre Soubise ! lui en voulait-on de s'être fait battre ! La marquise le plaignait de tout son cœur. Elle haïssait presque autant que l'ennemi victorieux les Parisiens assez osés pour chansonner son maréchal.

Cette Parisienne ne comprenait plus Paris.

Digitized by Google

Elle détestait cordialement la grande ville, qui le lui rendait bien. Tous les matins, quelques nouveaux couplets injurieux pour la marquise couraient les rues et les salons. Le lieutenant de police était sur les dents; il ne parvenait guère à mettre la main sur les auteurs, qui étaient un peu tout le monde. D'ailleurs, Versailles s'en mêlait. On connaît les vers de la *Pucelle* où Voltaire, sans aucun fiel, se moque agréablement de l'heureuse grisette. Le roi savait par les secrets de la poste tout ce qui se disait contre « la Poissonnaille. »

Paris était infiniment plus agité qu'aujourd'hui. Presque tous les jours il y avait des troubles et des cris séditieux. La police et la force armée n'étaient point faites pour intimider beaucoup les mécontents. Madame de Pompadour pensa plus d'une fois être déchirée par la populace. Aussi bien tout ce peuple mourait de faim et ne rêvait que de famine. « Du pain ! du pain ! » criaient plusieurs milliers de femmes et d'enfants autour du carrosse du dauphin, sur le pont de la

Digitized by Google

Tournelle, un jour que ce prince était allé à Notre-Dame. Cette foule en haillons demandait que la favorite fût renvoyée. « Si nous la tenions, hurlaient quelques mégères, il n'en resterait bientôt rien pour en faire des reliques. » Louis XV, « Louis le Bien-Aimé, » n'osait plus traverser Paris. Indignée, la Pompadour s'écriait de cette voix aigre et insolente de parvenue qu'on croirait entendre, « qu'il fallait décimer et pendre tous ces ingrats! » La fureur du petit peuple devenait alors effrayante. On savait que cette coquette, qui rendait nos armées la risée du monde, vidait les caisses de l'Etat pour satisfaire ses goûts de « grisette, » qu'elle portait des robes garnies de dentelles d'Angleterre de vingt-deux mille livres, et allait jusqu'à donner mille écus de pension à son ébéniste pour lui avoir fait une belle chaise percée!

Nous avons beau être aujourd'hui assez loin de ces événements, les colères du peuple de Paris, la haine du marquis d'Argenson contre la favorite nous semblent trop justifiées. Il est hu-

Digitized by Google

miliant de songer que les destinées de la France ont été pendant quelques années la chose d'une caillette. C'était pousser un peu loin la fantaisie. Ce « cardinal de Fleury et demi » ne pouvait qu'être le plus détestable des ministres. Que ne se contentait-elle de sa charge de surintendante des plaisirs du roi! Au lieu de cela, elle s'adjugea le département des affaires étrangères! Vraiment, on croit rêver. Pauvre Cotillon IV! C'est ainsi que Frédéric le Grand la nommait en riant. Et en effet, quoi qu'on en ait, on se prend à sourire de la mine arrogante de cette petite personne. Fut-elle assez impertinente avec les parlements! Elle en était arrivée à dire « nous, » en parlant d'elle et de Louis XV.

Le dernier acte ou plutôt le mot de la fin, est encore ce qui nous semble le plus digne d'être applaudi dans la tragi-comédie que Madame de Pompadour joua pendant vingt années à Versailles. Elle avait quarante-deux ans, et elle allait mourir. Les battements précipités de son cœur la suffoquaient, les poumons ne respiraient

Digitized by Google

plus guère, et les côtes saillantes de sa poitrine amaigrie s'élevaient et s'abaissaient suivant un rhythme convulsif. La marquise était fort parée ; elle avait son rouge. Au dernier siècle, on se piquait d'une parfaite politesse jusqu'à la dernière heure, et l'on marquait du savoir-vivre même dans le passage de vie à trépas. L'intendant des postes Janelle se présenta encore pour *travailler* avec elle ; elle le reçut. Pour complaire au roi, elle avait fait venir à Versailles le curé de la Madeleine de la Ville-l'Evêque à Paris. Il allait se retirer ; Madame de Pompadour lui dit en souriant ces simples mots, que l'on croirait inspirés par une de ces figures antiques qu'elle entrevoyait vaguement à travers les pierres gravées de Guay : « Un moment, Monsieur le curé, nous nous en irons ensemble. »

Digitized by Google

LES

FILLES DE LOUIS XV

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FILLES DE LOUIS XV

Naguère encore ils étaient peu nombreux, ceux qui se souvenaient des filles de Louis XV. Mesdames Infante et Adélaïde exceptées, on ne savait plus que des noms. Les princesses reposaient dans une ombre discrète, sur de blanches couches virginales toutes pénétrées d'odeurs légères. On se rappelait vaguement l'étrange destinée de Victoire et d'Adélaïde, mortes à Trieste aux derniers jours du dix-huitième siècle, après avoir longtemps erré sur la terre, contemplé de loin la fin d'un monde, l'échafaud de Louis XVI et de Marie-Antoinette, les funérailles de la vieille France.

Digitized by Google

La mémoire d'Henriette et de Sophie avait laissé dans quelques âmes comme une traînée lumineuse, et c'est dans cette douce et pure lumière que volontiers on évoquait le chœur funèbre des six sœurs. Unies dans la vie, elles avaient été réunies dans la mort : elles dormaient avec leur père et leur frère dans les caveaux de Saint-Denis. On avait oublié le dur réveil, l'ouverture sinistre des cercueils, sorte de jugement dernier de la Révolution ; on se disait que ce n'était là peut-être qu'un mauvais rêve, puisque les cendres des princesses fugitives avaient été rapportées en France et rendues aux sépulcres des rois.

Elles semblaient donc dormir leur sommeil éternel, ces filles de la maison de France, et l'on aurait pu croire qu'on les laisserait en paix dans la poudre d'un autre âge du monde, avec les sceptres vermoulus et les lis en poussière de leurs grands ancêtres. Il n'en a point été ainsi : les tombes des princesses ont été violées une seconde fois, leurs blancs linceuls déchirés,

Digitized by Google

et, tandis que les uns cherchaient sur l'une d'elles les stigmates de la sainte, les autres croyaient retrouver la trace d'incestes et d'immondes luxures sur les pauvres corps d'Henriette, d'Adélaïde et de Victoire.

Ce déchaînement de passions contraires a suscité quelques livres qui ont mis au jour de nouveaux documents (1). De bons esprits se sont rencontrés, qui n'ont pas craint de répondre aux pamphlets de M. Michelet contre ces princesses, comme aux naïves apologies de la dernière des six sœurs, de Madame Louise, par M. le comte de Chambord (2), par les religieuses carmélites, par les pères de la compagnie de Jésus. Ce n'est pas que la vérité même ait la vertu de persuader les croyants dans un sens ou dans l'autre. On n'osera plus renouveler les singulières fantaisies de M. Michelet : les lourdes affirmations

(1) Voir surtout Honoré Bonhomme, *Louis XV et sa famille* (1873).

(2) *Lettre de Henri au saint-père*, Frohsdorf, 17 mars 1870. — Cf. une lettre du même à M. l'évêque d'Autun, 5 janvier 1856.

Digitized by Google

des gens de foi, les anecdotes de sacristie, l'éloquence des panégyristes chrétiens, ont désormais le champ libre. Tout ce monde-là est bien décidé à ne jamais se soucier de la réalité des faits : il ne connaît pas l'histoire. Heureusement l'histoire le connaît et l'étudie avec curiosité.

Nul doute que la catholicité n'apprenne bientôt que le ciel chrétien compte une sainte de plus. Si Louise-Marie de Bourbon, en religion mère Thérèse de Saint-Augustin, n'est pas encore entrée dans les célestes milices, ce sont les événements politiques qui en sont cause, la fameuse lettre d'octobre de M. le comte de Chambord et le septennat de M. le maréchal de Mac-Mahon. Peut-être est-il piquant de noter que l'*ange* de Madame Louise de France au monastère de Saint-Denis, c'est-à-dire la religieuse qui l'initia à la vie et aux mœurs des carmélites en 1770, fut la sœur Julie, dans le siècle Julienne de Mac-Mahon, une fille de cette noble famille d'Irlande dont l'un des descendants retarde aujourd'hui, sans le vouloir assurément, la béati-

Digitized by Google

fication et la canonisation de la fille de Louis XV.

Voilà en effet bien des mois que cette cause a été introduite à Rome par Pie IX. On conçoit que le chef de la maison à laquelle appartenait cette princesse ait pu voir dans Madame Louise « un gage certain du retour des divines miséricordes sur la France. » Nous n'avons point mission de dissiper ces touchantes illusions, mais, à coup sûr, il n'est plus permis à un historien de bonne foi de croire encore avec le dévot prince à la « profonde humilité » et à « l'esprit de mortification » de Madame Louise. C'est là une légende dorée qui a fait son temps. Le souvenir de la future bienheureuse n'est pas non plus précisément ce qu'on appelle « une douce mémoire : » à la cour, comme dans le cloître, loin de ne laisser que des exemples des plus éminentes vertus, elle a maintes fois donné le spectacle le moins édifiant.

Digitized by Google

I

Tout a été dit sur Louis XV. La publication de correspondances et de mémoires inédits ne manquera pas de modifier quelques traits de ce caractère indéfinissable : dans son ensemble, il restera tel qu'on le connaît aujourd'hui. Depuis dix ans, c'en est fait du Louis XV de la tradition, des romans, des historiens qui n'ont point connu ou voulu connaître la correspondance secrète, la politique occulte des vingt dernières années du règne. Le peuple n'a guère le sentiment des nuances : il se figure à son image les quelques rois bons ou mauvais dont il a gardé la mémoire. Il ne conçoit que des caractères simples et tout d'une pièce. On est Marc-Aurèle ou Néron : point de milieu. Les Claudes ont le pire destin, ils passent pour les auteurs de tous

Digitized by Google

les maux qu'ils n'ont pu conjurer, et on leur fait un crime de la bonté de leur cœur, de la clairvoyance de leur esprit désabusé, de l'impuissance finale où ils se laissent aller quand ils ont acquis l'expérience des hommes, reconnu l'inutilité de la lutte.

Le fils du duc de Bourgogne fut une de ces natures très-complexes dont on peut dire tout le bien et tout le mal possible, parce qu'elles réunissent en soi les extrémités du vice et de la vertu. Elles manifestent d'une façon éminente les défauts de leurs qualités, les qualités de leurs défauts. On est d'abord plus frappé des uns que des autres; un peu d'attention permet de démêler ce qui est nécessaire de ce qui ne l'est point dans ces manières d'être d'un Louis XV. Quand on a suivi le développement de ses passions et de ses pensées, soumis à l'analyse psychologique son humeur et ses penchants, décomposé ce qui paraissait simple dans sa constitution intellectuelle, classé ses notions en groupes définis, subordonné les unes aux autres ses diverses fa-

Digitized by Google

milles d'idées, noté la puissance des forces vives ou latentes de son âme et surpris le jeu des plus secrets ressorts, on se trouve devant un organisme merveilleux, d'une délicatesse infinie, mais dont tous les actes sont solidaires, s'influencent réciproquement, et sont liés entre eux comme les anneaux d'une chaîne, si bien que, l'un des anneaux venant à se briser, il n'y aurait plus que des tronçons, en d'autres termes des pensées et des actions incohérentes, une rupture d'équilibre de toutes les forces de l'âme, une destruction complète de l'organisme.

De là la vanité du blâme ou de l'éloge en histoire, du moins à l'ancienne manière. Le mérite et le démérite ne sont point supprimés dans les annales humaines : on pénètre seulement plus avant dans le monde mystérieux de la conscience. Grâce à ses méthodes particulières d'analyse et de synthèse, l'histoire fait revivre les êtres qu'elle a préalablement soumis à une sorte de dissection morale. Partie des infiniment petits, des documents ignorés ou obscurs, elle arrive à se donner

Digitized by Google

le spectacle de ces résurrections grandioses de peuples, de héros ou de rois qui s'agitent dans les profondeurs de notre mémoire, et mettent en une intime communion l'Européen du dix-neuvième siècle avec les plus proches comme avec les plus lointains ancêtres de notre espèce.

Ajoutez que l'hérédité, dont les lois commencent à se dégager d'innombrables observations, est pour l'historien une sorte de réactif : dans certaines circonstances favorables, par exemple dans la présente étude où les six filles de Louis XV, sans parler du dauphin, sont groupées autour du roi et de la reine, la nature des parents se manifeste dans les rapports qu'ils ont avec chacun de leurs enfants. Le caractère de Louis XV, si insaisissable en sa mobile unité, si fuyant en ses métamorphoses, se fixe, pour ainsi dire, à divers états dans chacune de ses filles. Elles reflètent toutes d'une manière plus ou moins accusée quelques traits à peine entrevus, souvent imperceptibles, du roi leur père.

En dix ans, Marie Leczinska avait donné dix

Digitized by Google

enfants à Louis XV : le dauphin et ses six sœurs survécurent seuls.

Les deux aînées, Elisabeth et Henriette, sœurs jumelles, ont dans les portraits de Nattier une ampleur de forme et une richesse de tempérament vraiment exubérantes. On les dirait déesses, mais d'un plus vieil olympe que celui d'Homère. Ce sont les sœurs des Titans, à peine sorties du chaos hésiodique et encore à l'état d'ébauche. Nulle harmonie dans les lignes, rien de la sérénité lumineuse et calme des déesses grecques : les traits sont gros, lourds et sensuels, comme ceux des enfants sujets aux convulsions. On est frappé de la bouffissure malsaine de ces chairs molles, aux larges pores, et qu'on croirait gonflées de sucs laiteux. On se rappelle ces déplaisantes maladies de la peau, ces cuisantes affections dartreuses qui, toute la vie, sans relâche, ont éprouvé les deux princesses, tué l'une d'elles. Nul rayon sur ces faces au teint plombé; aucun mauvais instinct; une tendresse calme et profonde, presque animale. Elisabeth connaîtra les

Digitized by Google

joies de la maternité, les fièvres de l'ambition, les passions de l'intrigue politique; un éclair de vie intense luira dans ses yeux, animera ses traits brunis par le soleil d'Espagne. Henriette, aimante et passive, brisée de langueur maladive, sans nerf, exsangue, lymphatique, cachera ses pâleurs sous une épaisse couche de rouge.

Le dauphin et Adélaïde sont tout autres. Avant même de les bien connaître, on devine, à les voir, qu'ils tiennent de leur mère, Louis XV en avait déjà fait la remarque : dans le dauphin, c'est le caractère polonais qui domine. Il avait cette humeur vive et changeante, cette indolente paresse, ces brillantes saillies, que l'on retrouve exagérées jusqu'au délire chez sa sœur Adélaïde, sorte de garçon manqué, aux allures masculines, à la voix de basse-taille, et qui n'eut qu'un printemps ou deux la grâce et le charme de la femme. Il est vrai qu'alors elle fut vraiment belle, d'une beauté éclatante et dangereuse, qui rappelait le type bourbonnien avec une rare élégance. Dans le tableau de Heinsius,

Digitized by Google

avec ses grands yeux noirs aux chauds et doux rayons, elle saisit et subjugue, sans violence aucune, par l'expression alanguie et suave de sa figure. Elle n'est point sinistre, comme on l'a dit, non plus qu'aux portraits de Nattier : on peut seulement trouver en toute sa personne quelque chose d'étrange, de légèrement égaré.

Cette dernière impression était certainement plus vive dans la réalité. Jamais femme ne présenta d'aussi brusques contrastes qu'Adélaïde, un tel manque d'équilibre dans les facultés, un si violent déchaînement de fantaisies bizarres. Tous les enfants de Marie Leczinska ont hérité, à divers degrés, des terreurs qui avaient hanté le berceau de la fille de Stanislas, et qui la suivirent à Versailles même, dans le palais de Louis XIV. La reine, on le sait, était souvent prise de peur subite, craignait les revenants, se relevait la nuit et courait dans sa chambre. Le roi, ses femmes, rien n'y faisait. Il fallait l'endormir comme un enfant qu'on berce aux récits de quelque histoire; sa main reposait dans la

Digitized by Google

main d'une de ses dames, afin de n'être pas seule quand un vague effroi la faisait se dresser sur son séant, l'oreille tendue, l'œil hagard.

Plus tard, après la naissance de ses dix enfants, des infirmités graves vinrent encore compliquer cet état maladif. Lorsqu'on en lit les détails dans Argenson, on n'est point surpris que le roi se dérobe : ce n'était pas seulement parce qu'elle ne lui donnait plus que des filles. Sans avoir jamais aimé Marie Leczinska, Louis XV montrait pour elle de l'affection et une sincère estime. Il y avait pourtant dans cette Polonaise un grain d'humour qui n'allait pas à son bon sens tout français ; il n'a sûrement pas goûté la fine ironie, l'humeur fantasque, nullement d'une sainte, que révèlent les portraits de la reine.

Il n'y a pas jusqu'à la bonne Victoire, gracieuse et fraîche enfant naïvement sensuelle, déjà d'un embonpoint fleuri, qui, en dépit d'une imagination infiniment moins désordonnée que celle d'Adélaïde, n'ait connu les terreurs paniques dont nous parlons. Dans la suite, on ne

Digitized by Google

manquera pas de dire qu'elle les avait gagnées à Fontevrault, dans les caveaux funèbres de l'abbaye, où parfois les religieuses l'envoyaient en pénitence ; mais la connaissance comparée, si j'ose dire, du caractère des six sœurs rend superflue cette explication particulière.

Chez Sophie, la plus vertueuse des princesses, la moins connue aussi, car elle vécut cachée comme une violette, la timidité a quelque chose de maladif et, dès qu'un orage éclate, la frayeur va jusqu'à l'épouvante. Madame Campan, qui la connaissait bien, a laissé d'elle un portrait fort curieux : « Je n'ai jamais vu personne avoir l'air si effarouché ; elle marchait d'une vitesse extrême, et, pour reconnaître sans les regarder les gens qui se rangeaient sur son passage, elle avait pris l'habitude de voir de côté, à la manière des lièvres. Cette princesse était d'une si grande timidité qu'il était possible de la voir tous les jours, pendant des années, sans l'entendre prononcer un seul mot... Il y avait pourtant des occasions où cette princesse, si sauvage, deve-

Digitized by Google

nait tout à coup affable, gracieuse, et montrait la bonté la plus communicative ; c'était lorsqu'il faisait de l'orage ; elle en avait peur, et tel était son effroi, qu'alors elle s'approchait des personnes les moins considérables, elle leur faisait mille questions obligeantes. Voyait-elle un éclair, elle leur serrait la main : pour un coup de tonnerre, elle les eût embrassées ; mais, le beau temps revenu, la princesse reprenait sa raideur, son silence, son air farouche, passait devant tout le monde sans faire attention à personne, jusqu'à ce qu'un nouvel orage vînt lui ramener sa peur et son affabilité. »

Quant à Louise, « Madame dernière, » aurait dit Louis XV le jour de sa naissance, celle-là même dont la catholicité attend la béatification, c'était un être débile, chétif, manifestement rachitique. Triste fleur d'hiver, elle avorta, ne s'épanouit jamais. Marie Leczinska était comme un sol épuisé ; elle n'enfantait plus que la mort ou la difformité. Rien n'est moins certain que l'accident arrivé à Fontevrault par lequel on

Digitized by Google

rend compte ordinairement de la déviation de l'épine dorsale que la princesse appelait sa bosse. Biographes et historiens font paraître ici une singulière crédulité. Il y a dans les mémoires du duc de Luynes un texte d'un précision terrible en sa naïve simplicité : « Madame Louise est fort petite, écrit-il (elle avait treize ans), mais elle a beaucoup de physionomie et paraît vive et fort gaie, mais la tête un peu grosse pour sa taille. » Ce sont là, avec l'état avéré de maigreur et de faiblesse générales, les caractères bien connus du rachitisme. Le développement précoce de l'intelligence, le volume considérable de la tête, ont, à cet âge et dans ces circonstances, une signification particulière.

Les portraits de Madame Louise témoignent du vice de sa constitution. En dépit de sa laideur, la tête est intelligente, l'œil vif, la mine éveillée. Nul vestige de bonhomie bourbonnienne. On devine un esprit sec et positif, étroit et borné, ambitieux et singulièrement retors. C'est une nature ingrate, mal venue, inquiète, qui, humi-

Digitized by Google

liée et froissée dans le milieu où se sont développées ses sœurs, se replie solitaire sur elle-même, jette à la dérobée des regards d'envie sur le cloître, médite des projets d'évasion. De son père elle tient sa dissimulation, de sa mère quelques saillies d'esprit baroques. Sans vulgaire méchanceté, elle ignore pourtant ce que c'est que la bonté. Le fond de son caractère est un composé de petites passions mesquines, de vanité blessée, d'ambition inassouvie. La dernière des filles de France à la cour, elle sera dans un monastère la première des carmélites de la chrétienté. Elle sait qu'elle ne peut être Adélaïde; elle peut encore moins se résigner à la vie molle, innocente et facile de sa sœur Victoire. Jour et nuit, sa tête travaille, s'ingénie, subtilise. On la verra devenir casuiste; elle fut toujours intrigante.

Lorsqu'en 1739 le roi déclara le mariage d'Elisabeth avec le troisième fils de Philippe V, roi d'Espagne, cette princesse avait douze ans, ainsi que sa sœur Henriette, le dauphin en avait dix,

Digitized by Google

Adélaïde était de trois ans moins âgée : c'étaient les seuls enfants de France qui fussent à Versailles. Victoire, Sophie et Louise étaient pour bien des années encore à l'abbaye de Fontevrault, où le cardinal Fleury, par raison d'économie, avait décidé qu'elles seraient élevées. Les cérémonies d'un très-grand caractère qui eurent lieu à Versailles, les fêtes magnifiques que Paris et la France donnèrent à la jeune infante, sont racontées dans les mémoires du temps. L'impression qu'on emporte de l'éblouissant spectacle de ces fiançailles n'est point des meilleures.

Le cardinal-ministre n'est pas seul à considérer d'un œil chagrin ce faste et ces dépenses si peu en rapport avec l'état des finances du royaume. Le peuple se réjouit par tradition : c'était et c'est encore son habitude lorsque les cloches sonnent à toute volée et que l'on doit tirer le feu d'artifice. Cependant, depuis les dernières années du règne de Louis XIV, un esprit nouveau ou plutôt un réveil du vieil esprit gaulois travaille le populaire : les têtes fermentent; on raisonne

Digitized by Google

dans les cafés, on lit dans les gazettes, on chansonne chacun et toute chose, dans la rue et dans les salons, sans épargner la cour et la religion; bref, à Paris, c'en est fait déjà du prestige de l'autorité sous toutes ses formes. Or sans ces « cordes d'imagination » dont parle Pascal, sans les préjugés séculaires, sans le respect inconscient et inné qui pendant mille ans avait assuré l'empire de la noblesse conquérante et de la dynastie capétienne sur notre pays, il était impossible que l'ancien ordre de choses subsistât. Une révolution politique et sociale était imminente : on en parlait à Versailles même, bientôt on en discourra tout haut à quelques pas du roi, dans l'entresol de Quesnay; le marquis d'Argenson a prononcé le mot, pressenti, annoncé la catastrophe : Louis XV enfin, qui avait une assez claire conscience que les choses ne dureraient guère après lui, Louis XV, dans une lettre au duc de Choiseul, parle de « la multitude républicaine : » il la voit déjà étendre la main sur son sceptre, s'il meurt

Digitized by Google

sans laisser un successeur qui soit un homme.

Certes en cette année 1739, qui s'ouvre pour la France dans les splendeurs d'un mariage quasi royal, on voyait déjà venir de sombres nuées sans trop songer à l'orage. Le roi n'était encore ni le bien-aimé, ni le bien-haï : ses peuples ne le connaissaient guère. Le roi chassait, s'occupait fort de ses chiens, avait de petites maisons où il faisait des excès de table et ne se mêlait de rien dans le gouvernement : voilà tout ce qu'on en savait. Le scandale commençait à peine dans la famille royale avec le règne des *quatre sœurs*. Depuis un an seulement, Louis XV avait pour toujours délaissé Marie Leczinska. On lui avait amené une bonne personne, vive, rieuse, enjouée, point du tout ambitieuse, quoique fort pauvre, une folle tête d'amoureuse qui l'adora bourgeoisement, lui donna tout ce qu'elle avait d'âme, de tendresse, de larmes aussi, et pensa mourir de douleur quand elle fut renvoyée. Cette douce créature, Madame de Mailly, était alors maîtresse en titre; l'adultère était

Digitized by Google

public. Plus scrupuleux, plus véritablement chrétien que le grand roi son aïeul, Louis XV refusa d'écouter les pères jésuites qui, forts de l'exemple de Louis XIV, s'efforçaient de le persuader qu'il pouvait et devait toujours s'approcher des sacrements : le roi déclara qu'il ne ferait pas ses pâques.

La petite infante quitta Louis XV au Plessis-Piquet. La sensibilité exaltée du dauphin et de ses sœurs se montra pour la première fois dans cet adieu. La tristesse du roi était profonde. Jamais cœur de père ne fut plus tendre. Je ne crois pas que l'espèce de froideur, de contrainte, de malaise qui régna plus tard entre le roi et le dauphin ait nui à l'affection que le père ressentait pour le fils. Une plus pénétrante analyse des deux caractères ferait voir qu'ils ne furent peut-être jamais plus unis que lorsqu'ils parurent le plus éloignés l'un de l'autre. Ces caractères doux et timides, caressants et irrésolus, ont d'étranges délicatesses, des pudeurs exagérées, de fausses hontes indéfinissables, qui res-

Digitized by Google

semblent à de la dissimulation, à de la lâcheté; ils rougiraient d'avouer qu'ils aiment, de se livrer, de tout dire; ils n'osent lever les yeux sur l'être qu'ils chérissent le plus au monde, ils fuient son regard, ils évitent de lui parler d'une manière trop directe, de lui donner tout haut le nom qu'ils se répètent au fond du cœur avec délices. Un temps viendra où le dauphin, chef du parti dévot à la cour, adversaire irréconciliable des maîtresses, austère et muet censeur des mœurs paternelles, n'abordera le roi que comme un courtisan, et, pendant vingt ans, lorsqu'il lui parlera, tournera ses phrases de manière à ne jamais dire ni « sire » ni « mon père. »

Le roi était bien plus libre avec ses filles : la première enfance passée, celles-ci se trouvèrent toujours à leur aise en sa société. Il était incapable de contrarier en rien ses enfants. Comme le remarque le comte Mercy-Argenteau dans une lettre à l'impératrice Marie-Thérèse, le roi était homme à supporter plutôt ce qui lui eût déplu dans ses enfants que de leur faire la moindre

Digitized by Google

représentation directe. Devait-il parler d'un sujet délicat, avait-il quelque chose à cœur, il ne pouvait vaincre sa timidité, prenait le parti d'écrire. Il en usa toujours ainsi, non-seulement avec ses enfants, mais avec ses ministres, avec ses maîtresses, même avec la du Barry.

L'aînée des filles de Louis XV, Elisabeth, la seule qui fut jamais mariée, était devenue Madame Infante : Henriette fut dès lors appelée Madame à la cour de France. Elle avait le cœur gros, pleurait encore à chaudes larmes au souvenir de l'absente, que déjà le dauphin et Adélaïde, toujours extrêmes, l'entraînaient éperdue dans le tourbillon des fêtes et des mascarades. Tout ce petit monde chantait, dansait, frétillait sous l'or et la soie, à la clarté des lustres, et ne songeait qu'au plaisir. Gouverneur et gouvernante des enfants de France partageaient avec le roi la commune allégresse. Ce n'étaient que bals masqués et costumés donnés par le dauphin et par ses sœurs. Marie Leczinska descendait à ces bals, qui ne finissaient qu'à deux

Digitized by Google

heures du matin, quelquefois au jour. Louis XV y dansait, intriguait sous le masque.

On a peine à concevoir comment d'aussi jeunes enfants (l'aînée avait treize ans) résistaient à la fatigue des veilles et à la contention d'esprit qu'exige en de telles fêtes la représentation. Ces petites personnes en effet étaient tenues d'être graves en public, de reconnaître les gens qu'elles recevaient, de ne danser qu'avec certaines personnes, de conserver toujours un maintien digne. En outre elles devaient assister aux cérémonies, aux promenades, aux spectacles de la cour. Après la musique et la comédie, le jeu de la reine commençait; on jouait jusqu'au souper; après le souper, on jouait encore très-tard.

Ce jeu de la reine était une chose terrible. Les plus intrépides étaient bientôt sur les dents. Délaissée, sans crédit, presque étrangère à la cour, où elle était pourtant forcée de paraître, la reine n'avait pas trouvé de meilleure contenance que de jouer; elle n'avait rien à dire, et elle était bien aise d'éviter au roi ou aux courti-

Digitized by Google

sans la peine de l'entretenir. D'ailleurs point de cour sans jeu. Tous les soirs, à la même heure, avec la régularité fatale d'un automate, Marie Leczinska prenait place à la fameuse table de cavagnole, où, à en croire Voltaire, l'ennui venait à pas comptés s'asseoir entre deux majestés. C'est trop d'une! Louis XV n'y paraissait guère. Il n'en était pas ainsi des filles de la reine : elles eussent été mal venues à prétexter quelque vapeur pour ne pas venir; aussi bien elles n'avaient pas l'âge de s'ennuyer. Elles y allaient de si bon cœur qu'elles perdaient plus de 4,000 louis en une seule année. Or la reine, en bonne mère, les faisait volontiers gagner.

On s'accorde à reconnaître qu'à cette époque de sa vie, vers dix-sept ans, Madame Henriette n'avait rien de déplaisant en toute sa personne. Elle n'était pas belle et souffrait quelquefois du même mal que l'infante : le printemps, la bonne chère, l'oubli volontaire des ordonnances de Bouillac, prescrivant un régime rafraîchissant,

Digitized by Google

faisaient éclater maints boutons, apparaître certaines gourmes fâcheuses sur la blanche peau de la princesse; mais sa figure était noble et pouvait même passer pour agréable lorsqu'elle avait du rouge. C'était une douce personne, simple et vraie, pleine d'attention et de politesse pour tout le monde. Bien que moins gaie qu'Adélaïde, elle riait beaucoup plus. Il faut se bien garder de voir en elle je ne sais quelle héroïne sentimentale de Walter Scott. Ce n'était pas une sylphide romantique qu'Henriette de France; les Bourbons ont le goût classique.

Le marquis d'Argenson recueille bien, dès avril 1737, le bruit d'une alliance de cette princesse avec le duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. Elle n'avait que dix ans à cette époque : le mal d'amour n'est point mortel à cet âge. En mai 1740, le mariage de « Madame seconde avec le duc de Chartres » semble très-certain à notre chroniqueur; malgré le cardinal Fleury, qui haïssait la famille d'Orléans, Louis XV regardait déjà le duc de Chartres comme son second fils. Cepen-

Digitized by Google

dant, quelques mois plus tard, le jeune homme chassait avec le roi dans je ne sais quelle forêt. Fort bien stylé par son père, il crut le moment favorable pour faire, de cheval à cheval, sa petite harangue à Louis XV : « Sire, j'avais une grande espérance. Votre Majesté ne l'avait pas ôtée à mon père... Je contribuais au bonheur de Madame Henriette, qui serait restée en France avec Sa Majesté. M'est-il permis encore d'espérer ? » Le roi se pencha vers le prince et lui serra tristement la main par deux fois; il refusait. Il paraît qu'en retournant vers son gouverneur le pauvre garçon « étouffait et crevait; » il n'en épousa pas moins, trois ans plus tard, la fille du prince de Conti. Quant à Henriette, les ennemis du cardinal ne manquèrent pas de répéter qu'elle adorait en secret le duc de Chartres, qu'on avait laissé les deux jeunes gens s'aimer d'enfance, qu'on faisait le malheur de leur vie. C'est ainsi, disait-on, que les romans commencent. Eh bien ! non, il n'y eut pas de roman, et, pour rêver tant de belles choses, il

Digitized by Google

fallait se méprendre étrangement sur la nature toute passive, presque végétative, de la princesse.

Certes il n'en eût pas été ainsi avec Adélaïde. Cette petite personne montrait déjà une vivacité, une ardeur d'imagination peu commune. Rien de la grâce fine et enjouée des enfants qui ont grandi, non sans précocité, dans une société toute mondaine. Elle a l'humeur altière, la repartie sèche et dure, l'esprit quelque peu égaré. Dans une lettre au grand Frédéric, Voltaire a raconté très-agréablement, mais non avec la précision et la sûreté d'informations du duc de Luynes, qu'un matin, avant le réveil de ses femmes, Adélaïde sortit de son appartement, et déjà était dans une galerie du palais lorsqu'elle fut arrêtée. Elle s'était habillée sans bruit, avait pris quatorze louis dans sa poche, et allait se mettre à la tête de l'armée : la princesse avait résolu de battre les Anglais, d'amener leur roi aux pieds de son père. Pour écuyer, elle avait jeté les yeux sur un garçonnet de douze à quinze ans qui gardait les ânes, sur lesquels mon-

Digitized by Google

taient parfois les princesses dans le parc de Lagny. La gouvernante, Madame de Tallard, très-vexée au fond, feignit de rire avec le roi de cette escapade.

L'opposition aux desseins d'Adélaïde, loin de la calmer, l'exalta. Elle rêva des Anglais nuit et jour, au cavagnole de la reine comme aux heures d'étude où elle lisait l'histoire sainte. Le personnage de Judith lui révéla les moyens d'accomplir sa mission : ce fut le premier fruit de son éducation chrétienne. Elle confia donc qu'elle avait trouvé le moyen de détruire les Anglais. Quel? « Je demanderai aux principaux de venir coucher avec moi; ils en seront sûrement fort honorés, et je les tuerai successivement. » Le duc de Luynes assure qu'elle n'entendait pas ce qu'elle disait (elle avait onze ans), et qu'on ne jugea pas à propos de le lui faire entendre davantage. Les croyants de la décadence qui l'entouraient allèrent jusqu'à taxer de bassesse et de cruauté un pareil sentiment. « Cela intéresserait ma conscience, » fit en se redressant l'enfant de France.

Digitized by Google

Le roi mena bientôt ses filles à l'Opéra. Elles y parurent pour la première fois le 7 janvier 1744 avec leur père; à côté d'elles, dans une autre loge, étaient Madame de Châteauroux et sa sœur. Le public fut choqué du contraste; on le comprendrait aujourd'hui, on le comprend moins à cette époque. Outre que Madame de Châteauroux n'était pas une créature de l'espèce de la Pompadour, pour ne pas descendre jusqu'à la du Barry, il est bien connu qu'alors les plus honnêtes gens, je ne dis pas seulement les gens du bel air, ne faisaient point difficulté de se montrer en public avec leurs maîtresses. Sur ce chapitre, Louis XV, qui savait son monde, ne prit jamais la peine de rien cacher à ses enfants. Marie Leczinska évitait de laisser paraître son déplaisir et ne souffrait point que le dauphin ou ses sœurs manquassent d'égards à la favorite. L'honnête marquis d'Argenson lui-même ne s'élève contre les maîtresses royales que parce qu'elles se mêlent de vouloir diriger l'Etat. Dès qu'il ne s'agit plus

Digitized by Google

du roi, il prêche une morale douce et facile qui, en quelques mots assez naïfs, en apprend plus long que bien des livres sur le dix-huitième siècle : « Que les particuliers se confient à une maîtresse qu'ils croient affectionnée à leur domesticité, je le veux, cela fait peu de scandale, et même c'est édification et honnêteté, suivant le radoucissement des mœurs présentes qui se rapprochent de plus en plus de la nature. »

Digitized by Google

II

Les années d'enfance d'Henriette, d'Adélaïde et du dauphin n'étaient plus qu'un riant souvenir. Avec l'âge, les goûts avaient changé ; plus de joie bruyante, plus de fêtes de nuit prolongées jusqu'à l'aube, plus de bals ni de mascarades dans leurs appartements. Ce n'est pas que la raison des princesses fût mûrie par la réflexion et par l'étude. Le dauphin, qui avait une instruction assez étendue, bien qu'irrémédiablement faussée par une étroite orthodoxie religieuse, ne pouvait faire qu'Henriette se prît d'une belle passion pour les livres, ni qu'Adélaïde demeurât un quart d'heure appliquée. Sans ses conseils et ses exhortations, les princesses auraient été d'une ignorance honteuse. Les autres sœurs, élevées à Fontevrault, ne seront guère plus avancées

Digitized by Google

quand elles reviendront à la cour. Ces filles de France étaient loin de posséder les éléments de l'instruction qu'on donne aujourd'hui aux plus pauvres enfants des écoles primaire. Plus d'une grande dame lettrée du seizième ou du dix-septième siècle aurait souri de compassion. En dehors des arts d'agrément, elles n'ont jamais rien su. Plus tard, elles firent des entreprises de grande lecture, se mirent à la tâche et vinrent à bout, dit-on, de lire des parties considérables de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, de l'*Histoire d'Allemagne* du père Barre, bref des montagnes d'in-quarto. Qu'importe ? C'étaient de purs caprices de filles désœuvrées, car elles n'entendaient sûrement point ces ouvrages. De là une médiocrité d'esprit, une débilité d'intelligence qui les livra aux pratiques mesquines d'une dévotion peu éclairée, aux intrigues du clergé ultramontain, aux entreprises et aux menées des jésuites.

L'ennui surtout pesa d'un poids immense sur ces existences mornes et stériles. Tous les matins, elles allaient voir le roi à son lever, lui baisaient

Digitized by Google

la main, puis l'embrassaient; elles se rendaient encore chez lui lorsqu'il revenait de la chasse ou de la chapelle les dimanches et fêtes. Dès 1746, Henriette et Adélaïde chassent le daim avec Louis XV, tous les cinq jours à peu près. Ce qu'on appelle leur éducation était terminé : la duchesse de Tallard avait remis Mesdames entre les mains du roi, à la grande joie des princesses, qui haïssaient leur gouvernante. Celle-ci les traitait avec indécence, les faisait attendre, si elle avait en tête quelque revanche au piquet, écrit Argenson, et laissa paraître à la fin une âme basse et cupide. Les jours où elles ne chassaient point, les princesses passaient chez elles leur journée, ne voyaient personne, cultivaient quelques fleurs, faisaient de la musique, venaient chez la reine pour le cavagnole, puis se couchaient de bonne heure.

Telle était l'uniformité et la monotonie de cette vie que, Mesdames étant allées chez leur père, le 22 juin 1746, à cinq heures après midi, c'est-à-dire à un moment de la journée où elles

Digitized by Google

n'avaient pas accoutumé d'y aller, ce fut un événement « extraordinaire » qui mit toute la cour en émoi. Le dénoûment d'une tragi-comédie approchait. On apprit tout à coup qu'une des dames attachées aux princesses, la charmante Madame d'Andlau, allait être envoyée à la Bastille, puis, qu'elle avait reçu l'ordre de partir pour Strasbourg. Or cette jeune femme toute gracieuse, élégante, spirituelle, était fort aimée d'Henriette et d'Adélaïde, qu'elle suivait toujours à la chasse; c'étaient elles pourtant qui étaient cause de sa disgrâce.

Deux mois auparavant, le mercredi saint, Adélaïde avait tenu entre ses mains, regardé, feuilleté et certainement parcouru, non sans un trouble bien naturel, certain livre qu'on ne lit plus guère, mais qu'on lisait beaucoup au dernier siècle, et dans le meilleur monde. Avec la légèreté d'esprit et de causerie de la société d'alors, quand les femmes les plus polies se vantaient d'être esprits forts, et que le relâchement des mœurs dans les couvents défrayait l'innocente gaieté des honnêtes

Digitized by Google

gens, un tel livre n'était qu'une amusante historiette de moinerie, un peu gauloise sans doute, mais tout à fait propre à chasser les vapeurs. Il s'agit du *Portier des Chartreux*, illustré, comme on sait, de piquantes gravures. Certes ce n'était pas un ouvrage à mettre entre les mains d'une vierge de quatorze ans, quelque précocité qu'elle eût laissée paraître dans son admiration pour Judith.

Mais Madame d'Andlau était-elle coupable, l'était-elle autant qu'il semblait? Curieuse et espiègle comme on la connaît, Adélaïde n'a-t-elle pas plutôt pris le livre par manière de badinage, et après mille baisers et folâtreries, dans la poche même de sa gentille dame de compagnie? Celle-ci peut ne s'en être point tout d'abord aperçue; eût-elle, en rougissant un peu, redemandé son livre, le dépit et la colère devaient rendre si jolie la mine de Madame d'Andlau que la maligne enfant se sera mise à rire en protestant qu'elle ne savait ce qu'elle avait pu faire du petit volume. Elle l'avait caché; l'intérêt

Digitized by Google

croissant de sa lecture l'empêchait de le rendre. C'est l'avis du duc de Luynes, qui mieux que personne était en état de savoir le fin des choses. « Ceux qui connaissent Madame d'Andlau, écrit-il, ont bien de la peine à se persuader qu'ayant tant d'esprit et d'usage du monde elle ait pu faire l'extrême imprudence de donner un pareil livre. »

Quoi qu'il en soit, du 6 avril au 22 juin environ, le livre put être lu et relu à loisir dans la jeune famille de Louis XV. Henriette l'eut après sa sœur, puis ce fut le tour du dauphin et de la dauphine : l'état de mariage avait fait du frère le chef de ce petit monde; ses sœurs voulurent peut-être avoir son sentiment. Le dauphin parla du livre à quelques personnes. Bref, on fut bientôt informé de tout, même à l'armée. Madame d'Andlau, effrayée, toute tremblante à l'idée de la colère du roi, supplia les princesses d'assoupir cette affaire. L'aînée, Madame Henriette, eut la simplicité de consulter sa dame d'honneur sur la conduite à tenir. La vieille maréchale de Du-

Digitized by Google

ras n'eut garde de laisser s'échapper l'occasion de perdre la fringante dame de compagnie; elle déclara qu'elle dirait tout au roi, si Henriette ne le faisait elle-même. De là la visite des princesses chez leur père dans l'après-midi du 22 juin.

La bruyante disgrâce de Madame d'Andlau, son exil, furent à tous égards d'une maladresse insigne. Sans un tel éclat, jamais nous n'aurions connu toute cette affaire; le public l'aurait ignorée, nul n'en aurait fait de chanson, tandis que pendant l'automne et l'hiver, à la cour comme à la ville, on fredonna certain couplet où il était fort question de cette dame et de son livre,

Qu'il faut suivre,
Pour bien vivre
En parfait chartreux
Religieux;
Œuvre utile
A la fille
De ces lieux! (1)

Enfin les apologistes de Mesdames de France,

(1) *Bibliothèque bibliophilo-facétieuse*, éditée par les frères Gébéodé (1856), III, 124.

Digitized by Google

des historiens naïfs et de peu de critique comme M. de Beauchesne, pour qui les princesses sont des vierges douloureuses, de saintes et pures victimes inclinées sur le monde, expiant dans les prières et dans les larmes les hontes du roi et les crimes du siècle, auraient sans doute eu moins de peine à nous persuader qu'elles n'ont soupiré que des psaumes ni regardé d'autres images que celles de leurs livres d'heures.

La mort de la première femme du dauphin (juillet 1746) rapprocha le frère et les sœurs. A Choisy, où était la cour, Adélaïde fut reprise d'un goût furieux pour le violon : dès l'âge de douze ans, elle en jouait vraiment fort bien; Henriette dessinait, peignait en miniature, jouait de la viole; elle n'avait pas de voix. Adélaïde au contraire avait cette « voix de basse étonnante, » presque aussi forte que celle de son frère, ce qui n'était pas peu dire. Celui-ci, grand musicien, très-habile sur le violon, l'orgue, le clavecin, s'amusait à contrefaire les basses-tailles de la chapelle du roi. Il fit tant qu'on répéta et

Digitized by Google

qu'on finit par croire dans le public qu'il chantait vêpres du matin au soir, en vrai bigot.

Dès novembre 1746, son mariage avec Marie-Josèphe de Saxe fut déclaré. Il riait et pleurait à la fois. Il avait d'abord paru peu affecté de la perte de la dauphine; maintenant il se sentait mordu au cœur par le souvenir de l'absente et sanglotait des jours entiers. Morte, il la chérissait cent fois plus qu'il ne l'avait aimée vivante. Tout entier à sa funèbre passion, il rendit d'abord assez malheureuse la pauvre dauphine. Cette excellente personne, bonne et compatissante, d'une douceur de cœur infinie, vraie mère de Louis XVI, s'attendrissait volontiers, pleurait de voir pleurer son époux, n'avait point de haine pour sa rivale d'outre-tombe. Loin d'être touché, le dauphin dissimulait à peine son aversion, la renvoyait brusquement, s'enfermait avec Adélaïde, la laissait de longues heures avec Henriette. Une étroite affection unit bientôt cette princesse avec la jeune femme. Dès le premier jour, elles s'aimèrent comme deux

Digitized by Google

sœurs. C'est grâce aux soins d'Henriette que le dauphin finit par accorder son amitié à la dauphine. Aussi Marie-Josèphe de Saxe témoigne-t-elle, dans une lettre écrite à sa mère (1), qu'elle devait à cette princesse le bonheur de sa vie.

Les commencements du mariage avaient paru un mauvais rêve à cette étrangère instruite et cultivée, d'un esprit judicieux et d'un goût exquis dans les choses de l'art. Non-seulement le dauphin et ses sœurs ne voyaient personne ; ils ne parlaient que de mort et de catafalque. Elle les regardait danser, à la lueur d'une bougie jaune, dans une antichambre toute noire. Quand ils ouvraient la bouche, elle les entendait murmurer avec délices : « Nous sommes morts ! » Au printemps de 1747, lorsqu'on tendit de noir le château pour la mort de la reine de Pologne, mère de Marie Leczinska, le dauphin envoya querir ses sœurs et sa femme, et

(1) *Maurice, comte de Saxe, et Marie-Josèphe de Saxe, lettres et documents inédits des archives de Dresde,* publiés par le comte Vitzthum d'Eckstaed ; Leipzig, 1857, in-8°.

Digitized by Google

tous quatre, sous le dais funèbre, les rideaux tirés, à la lumière vacillante des cierges, jouèrent à quadrille dans la même salle où, quelques mois auparavant, le corps de la défunte dauphine avait été exposé.

Victoire revint de Fontevrault l'année suivante. Selon le désir du roi, la maréchale de Duras mit du rouge à la jeune fille pendant le voyage, si bien qu'elle parut devant son père comme une petite déesse d'un Olympe couleur de rose où l'abbé de Bernis eût été Apollon, le duc de Richelieu l'agile Mercure, Soubise un Mars peu farouche, et la marquise de Pompadour une Cythérée d'opéra. Dès sa première visite au roi, elle l'entretint trois quarts d'heure durant. Adélaïde ne cacha pas son dépit, mais ce léger nuage se dissipa bientôt. On s'aperçut que Victoire n'avait pas le moindre génie politique. Le dauphin et ses sœurs déclarèrent qu'elle n'était qu'un enfant, et un enfant dont les manières n'étaient pas moins simples que l'intelligence. Les religieuses ne lui avaient guère appris à lire;

Digitized by Google

elles ne lui avaient pas davantage enseigné l'art de faire la révérence et de se bien tenir dans un palais; elle marchait même très-mal; elle n'avait pris d'abord tant de liberté avec le roi que parce qu'elle manquait de l'usage des cours.

Ce n'était qu'une jolie et très-piquante brune de quinze ans, aux beaux yeux doux et caressants, assez grande et bien faite, encore qu'un peu grasse, d'un esprit vrai et enjoué, sans finesse ni saillie, sans autre ambition que celle de plaire et de se tenir l'âme en joie. Il semble qu'elle ait deviné d'instinct l'heureuse sagesse de l'Ecclésiaste, et qu'elle ait incliné à croire que rien sous le soleil n'est meilleur à l'homme que de manger, boire et se réjouir. Dans quelques années, lorsqu'elle aura perdu les manières un peu brusques qu'elle apporte de Fontevrault, Madame Victoire sera jusqu'à sa mort la plus aimable, la plus gracieuse et charmante femme de France. C'est à peu près tout, il est vrai, ce qu'on pourrait dire d'elle. Ces natures molles et voluptueuses, sans mélancolie toutefois ni va-

Digitized by Google

gues tristesses, ont à peine une histoire. Les courtisans retrouvaient dans la figure de Victoire quelques traits de ressemblance avec celles du roi, du dauphin, de Madame Infante, d'Adélaïde elle-même. En tout cas, si la princesse tenait de son père un cœur tendre et pitoyable, elle n'eut pas l'occasion d'être ambitieuse comme l'infante, elle ne vécut pas ainsi qu'Adélaïde pour la seule domination, et ne connut jamais l'humeur sombre et fantasque de son frère.

Arrivée à Versailles en avril 1748, Victoire commença dès juillet à courre le cerf avec ses deux sœurs. Les trois princesses étaient souvent des voyages du roi, parfois de ses soupers, et assistaient aux spectacles des petits cabinets (1). Malgré tout, la vie redevenait monotone, lorsque

(1) Madame de Pompadour avait transformé une galerie du palais de Versailles, puis la cage du grand escalier de marbre, en un véritable théâtre; on jouait l'opéra et la comédie. Les acteurs étaient de grands seigneurs; les actrices n'étaient pas toutes de grandes dames; la favorite tenait les premiers rôles. Les spectateurs étaient spécialement désignés par le roi. La reine, le dauphin, et surtout Mesdames, assistaient quelquefois à ce spectacle, qui prit le nom de *Théâtre des petits cabinets*.

Digitized by Google

Madame Infante, l'absente tant aimée, la sœur jumelle d'Henriette, revint pour la première fois en France dans les derniers jours de l'année.

Partie de Madrid en novembre, elle avait trouvé à Bayonne les carrosses de la cour et des chevaux de poste ; elle revit son père à Villeroy, Henriette et le dauphin à Choisy, la reine à Versailles. « L'enfance » était toujours si grande chez le dauphin, la tendresse si vive et si exaltée dès qu'il triomphait de sa timidité native, qu'à la vue d'Elisabeth il ne se connut plus, se jeta à son cou, embrassa tout ce qu'il vit, même les caméristes. Depuis dix ans, la petite infante était devenue une grande et forte femme au teint bruni. Avec une couronne et un manteau de reine ou d'impératrice, sur un trône, au milieu d'une cour fastueuse comme avait été celle de Louis XIV, son air eût paru noble, majestueux même : dans l'état de dénûment où elle était, avec sa suite d'Espagnols faméliques, l'ampleur un peu exubérante de ses formes lui donnait l'air commun. « Madame Infante était fort mal

Digitized by Google

en habits et même en linge, » écrit le marquis d'Argenson. On renouvela sa garde-robe pour la première fois depuis son départ de France. Le roi s'empressa de lui faire une pension de 200,000 livres et la logea dans l'appartement de la comtesse de Toulouse, placé au-dessous du sien, avec lequel il communiquait par un escalier intérieur. Cet appartement, qui avait été autrefois celui de Madame de Montespan, pourrait fournir le sujet d'un long poëme héroï-comique. Après avoir été au dernier siècle l'objet de luttes furieuses de la part des princesses et des favorites, il devait encore inspirer à M. Michelet le plus singulier roman qu'on puisse imaginer; nous n'accorderons pas tant d'importance à un escalier.

La fille de Louis XV avait d'abord été fort bien accueillie en Espagne : tout Madrid célébra son air gracieux et sa bonne mine; mais bientôt l'âpre soleil de la péninsule, le xérès, les aliments d'une saveur âcre et brûlante, avaient fait reparaître, au bout de quelques mois de séjour, sur le corps et au visage de l'infante, ces pustules

Digitized by Google

et ces gourmes dont on n'avait jamais pu la guérir à Versailles. « On nous a envoyé une galeuse, » répétait la belle-mère, la fameuse Elisabeth Farnèse. Son dépit, sa mauvaise humeur contre le cardinal Fleury, qui semblait ne se point souvenir de toutes ses promesses, lui faisaient tenir ces discours. La politique plus encore que la nature fut donc cause de la précoce disgrâce de l'infante.

Au moins il ne paraît pas qu'elle ait déplu à son jeune époux, joli garçon de vingt ans, âme molle et vulgaire, qu'elle ne traita jamais qu'en enfant. Un coup d'œil lui suffit pour deviner la médiocrité et la suffisance de don Philippe; elle apprendra avec indifférence que ce jouvenceau a les vices d'un Italien; elle le saura lâche, et n'en éprouvera point d'indignation; elle le verrait s'avilir sans aucune pitié, s'il n'était le père de ses enfants. Don Philippe ne sera jamais son maître. Dès les derniers jours de 1741, lorsqu'il part pour l'Italie, elle met au monde une fille. Déjà pour son en-

Digitized by Google

fant elle rêve un archiduc, elle qui n'a encore ni royaume ni principauté ! Ce rêve se réalisera, la petite-fille de Louis XV épousera un frère de Marie-Antoinette.

Mais il faut que la France et l'Espagne aident l'infant à conquérir un trône. Pendant sept ans, de 1741 à 1748, cent mille hommes périrent, a écrit Lacretelle, pour que don Philippe régnât sur deux ou trois cent mille. Il n'eut ni la Lombardie ni le Milanais : le traité d'Aix-la-Chapelle lui concéda un maigre établissement en Italie, « un trou, » disait l'infante, — le duché de Parme, Plaisance et Guastalla. Don Philippe n'en avait pas moins acquis le droit de dormir sur ses lauriers : il possédait un Etat et des sujets. Il était, il est vrai, sans ressources ; il avait un palais, et point de meubles, un palais ducal sans portes ni fenêtres, d'où l'on avait tout emporté, même les escaliers ! C'est au milieu de ces ruines princières, dans cette indigence magnifique, que l'infant attendait l'infante, sans grand empressement toutefois. Depuis huit

Digitized by Google

ans qu'il ne l'avait revue, il était devenu maussade et très-dissolu. Dans les camps, ses goûts s'étaient pervertis et comme égarés : c'était toujours un gentil cavalier, un dameret élégant et accort, très-tendre en paroles avec une âme fort sèche, mais de mœurs équivoques et peu sûres.

Madame Infante de son côté ne montra pas plus d'empressement à revoir l'infant ; elle passa par Versailles avant d'aller à Parme. Les bruits fâcheux qui couraient de par le monde sur don Philippe ne la touchaient guère. Sa belle-mère, la reine Elisabeth Farnèse, et la marquise de Lède, sa camarera mayor, avaient fait son éducation : l'infante n'avait point de préjugés. Elle n'était qu'excellente mère et fille du roi de France. Assurer la fortune de ses enfants et servir les intérêts de sa maison, telle fut jusqu'au dernier jour la plus grande, l'unique passion de sa vie entière. Tout le reste lui était assez indifférent. Si l'on songe que l'ambition fut presque sa seule religion, qu'elle n'eut d'autre dieu que son père, et que même la mort lui eût été

Digitized by Google

douce, si en s'immolant elle avait pu procurer quelque bien aux siens, on ne s'étonnera point qu'à l'occasion elle n'ait pas été arrêtée par de vulgaires scrupules.

Elle n'était point femme à joindre au mari le ragoût d'un galant : elle eut pourtant plus d'une aventure et ne passa jamais pour prude. Bien qu'elle ne fût pas belle, il est notoire qu'elle tourna la tête à deux ambassadeurs au commencement et à la fin de sa carrière politique, sans parler de l'abbé de Bernis. On peut croire que Madame Infante eut du goût pour les diplomates. Le premier, M. de Vauréal, évêque de Rennes, fut ambassadeur de France à Madrid pendant les sept ou huit ans d'absence de don Philippe. Disgracié, il reçut l'ordre de se rendre à son évêché sans venir à Versailles. « Il passe pour constant, écrit Argenson en mars 1749, que ce prélat a voulu conter fleurette à Madame. » Si l'on en croyait une chanson du temps, le roi d'Espagne aurait même fait expier bien plus cruellement encore à l'évêque de Rennes son re-

Digitized by Google

nom de galant; mais cette disgrâce arriva fort tard, à une époque où l'infante avait quitté Madrid et pouvait se passer des bons offices de l'ambassadeur de France. Le dernier amoureux, l'abbé de Bernis toujours excepté, est un marquis de Crussol, envoyé de France à Parme, qui perdit à ce point la tête qu'on le barricada dans sa chambre; son cousin, le duc d'Aiguillon, fut mandé en toute hâte pour le venir chercher et le faire renfermer en France. Que l'infante ait attiré dans ses filets ces pauvres oisillons pour les plumer ensuite, ce n'est pas impossible, et c'était même un peu son droit; elle en tira tout ce qu'elle put. La nature l'avait faite femme : elle usa, abusa peut-être de l'intrigue. La fin justifiait assez les moyens. D'ailleurs toutes ces galanteries ne tiraient pas à conséquence; on n'en saurait douter, l'infante n'eut jamais le loisir d'être amoureuse.

Pendant son séjour à la cour de France, « la pauvre duchesse » étonna le vulgaire des courtisans par sa constante application aux affaires,

Digitized by Google

par son éloignement pour les concerts, les bals, les spectacles et autres amusements. Le marquis d'Argenson, qui manque assurément de finesse, mais non de clairvoyance et de judiciaire, avoue qu'il n'a point vu de princesse ayant plus d'envie de jouer un rôle politique. Elle ne devait guère rester à Versailles, elle le savait; elle eut donc l'art de ménager tous les partis et de s'en faire bien venir. Toute de cœur avec le dauphin et ses sœurs, elle sut ne s'aliéner point la Pompadour. Enfermée dans son cabinet, elle mandait les ministres et travaillait une grande partie de la journée. Le soir, elle jouait gros jeu : c'était alors une source ordinaire de revenus, de ruine aussi. Une fois, à Marly, elle gagna plus de 2,000 louis; « voilà, dit-on, de quoi meubler sa maison en Italie. »

En octobre, il fallut se séparer. Le moment de l'adieu fut horrible, rappela les scènes des convulsionnaires. Jamais peut-être on ne s'est aimé avec la violence que les sœurs et le frère montrèrent à la dernière heure. Henriette s'était

Digitized by Google

évanouie plusieurs fois la veille. Cette personne de mœurs si douces, d'apparence si calme, avait d'affreux accès de désespoir. Quelques années avant, à la nouvelle de la maladie du roi, alors à Metz, on la vit se rouler par terre, pousser des hurlements. Cette fois on eût dit qu'elle avait un vague pressentiment de sa mort prochaine, et que jamais plus elle ne reverrait sa sœur jumelle. Quand le dauphin donna la main à l'infante pour monter en voiture, ses larmes l'étouffaient; il éclata en sanglots, jeta des cris. Louis XV, concentré dans sa joie comme dans sa douleur, souffrait plus que tous. Il avait mis en ses enfants toute son affection (car il serait naïf de croire qu'il ait véritablement aimé ses maîtresses), et il en fut chéri comme jamais père ne l'a été. Ses filles n'avaient guère d'autre conscience que la sienne; elles ne lui cachaient rien, lui avouaient tout, même leurs incommodités : la reine n'apprenait ces choses que par le roi. Il la laissait donc partir, cette infante chérie, mais enrichie, comblée de présents : huit carrosses, vingt

Digitized by Google

chaises de poste, neuf fourgons renfermant un mobilier complet, suivaient la duchesse de Parme.

A cette époque, Louis XV se plaisait fort dans la société de ses enfants. Ce n'était plus Madame de Pompadour, c'étaient ses filles qu'il emmenait à l'Ermitage; elles étaient des voyages de Choisy et de la Muette, suivaient les chasses, soupaient en tête-à-tête avec leur père. La favorite, déjà usée, séchait de dépit. Elle craignait pour « sa place, » elle sentait que, le jour où la vie de famille suffirait au roi, elle serait perdue, chassée, rendue à son mari, M. Lenormant d'Etiolles. Mesdames aînées désiraient beaucoup d'avoir l'appartement au-dessous de celui du roi, afin de profiter des visites de leur père; la marquise le savait, elle remua ciel et terre pour l'emporter sur les princesses.

Celles-ci cherchaient des consolations dans la dévotion, surtout dans une existence facile et quelque peu sensuelle. Réunis en conciliabule chez la reine, le frère et les sœurs soutenaient la résistance du clergé contre l'impôt du vingtième,

Digitized by Google

encourageaient le refus des sacrements aux catholiques qui n'acceptaient pas la bulle *Unigenitus*, et faisaient casser par la cour les arrêts du parlement. Adélaïde stimulait le saint zèle d'Henriette, fort entourée par les jésuites. Après avoir si bien mérité du ciel, les princesses s'enfermaient, tiraient de leurs armoires des jambons, des mortadelles, des daubes, des vins d'Espagne, et mangeaient à toute heure. Elles commandaient aussi de petits soupers dans leurs cabinets, se mettaient à table à minuit, se crevaient de vin et de viande, comme parle Argenson. Le dauphin, plus ultramontain que jamais, devenait lourd de corps et d'esprit : il était alors d'une grosseur et d'une épaisseur monstrueuses.

Les deux dernières filles de Louis XV, Sophie et Louise, revinrent de Fontevrault vers la fin de 1750. Sophie était alors une grande fille de seize ans, maigre, sérieuse, timide, fort mal habillée, avec les manières embarrassées d'une pensionnaire qui arrive de la province. Le bas du visage manquait d'agrément; la bouche était

Digitized by Google

plate, le menton un peu long. Elle ressemblait pourtant à son père, surtout de profil. Un grand fonds de bonté, d'affectueuse tendresse, luisait doucement dans ses beaux yeux au regard vague et furtif. Malgré tout, à cette époque, Sophie passait pour jolie. On n'en pouvait pas dire autant de Louise, petite et contrefaite, bossue avec une grosse tête, la peau très-laide. Bien qu'elle n'eût que treize ans, elle raisonnait, discourait, prenait toujours la parole.

L'établissement des princesses à la cour avait déjà causé des dépenses considérables : elles allaient être encore augmentées. Le marquis d'Argenson estime à deux millions par an cette augmentation. Le duc de Luynes savait aussi que chacune des princesses dépensait un million par an. De pareils témoignages veulent être considérés sérieusement avant que d'être contredits. Tous les éléments de cette étude se trouvent dans les cartons et registres des archives de la couronne, conservés aux Archives nationales (1).

(1) Cotes O[1] 3746-3784 (surtout les cartons 3765-3784).

Digitized by Google

Après avoir examiné avec soin les états des maisons de Mesdames, relevé les chiffres des sommes payées aux officiers, aux chapelains, aux dames, à la bouche, aux écuries, etc., on sera moins enclin à taxer d'exagération un témoin aussi vrai, aussi bien informé que le duc de Luynes.

Les cinq princesses passèrent ensemble l'année de 1751. Dès le commencement de février de l'année suivante, Henriette tomba malade, ou du moins n'eut plus la force de cacher le mal qui depuis longtemps la minait. Il paraît que l'infante lui avait laissé quelque onguent pour faire passer les dartres auxquelles étaient sujettes les deux sœurs jumelles : la drogue aurait pénétré dans le sang, empoisonné la princesse. Ce qui est certain, c'est que les plus célèbres médecins, Dumoulin, Falconnet, Senac, Quesnay, la déclarèrent atteinte d'une fièvre putride. Saignées redoublées, émétique, rien n'y fit; Henriette n'avait aucune illusion sur son état; elle demanda son confesseur, le père Perusseau. Le jeudi 10 février au matin, l'agonie commença. Le roi

Digitized by Google

regardait mourir sa fille bien-aimée; le jésuite continuait ses exhortations et ses prières de la dernière heure. Soudain une idée lui traversa l'esprit comme un éclair : il s'écria que la suppression de l'*Encyclopédie* serait sans doute un moyen d'obtenir la grâce divine. La princesse râlait misérablement. Louis XV, qui pensait d'ailleurs comme le père sur le Léviathan philosophique, accorda tout. Vers midi, Henriette expira. La cour partit pour Trianon, sur l'ordre de la dauphine, qui avait demandé au roi où il voulait aller. « On n'a qu'à me mener où l'on voudra, » avait-il répondu.

Cependant au palais de Versailles on songeait à transporter à Paris le cadavre de la princesse. Il se trouva qu'on était au jeudi gras, et, bien que Madame ne fût ni roi, ni héritier présomptif, ordre fut donné d'arrêter tous les spectacles de Paris, même ceux de la foire, et de fermer le bal de l'Opéra. A une heure après minuit, elle fut mise sur un matelas, dans des draps, et des gardes du corps la descendirent dans un grand

Digitized by Google

carrosse. On la plaça au fond sur son séant; un suspensoir passant sous ses aisselles la tenait en équilibre, l'empêchait de ballotter. Elle était en manteau de lit, coiffée en négligé et avec du rouge. Deux femmes de chambre, assises sur le devant du carrosse, lui faisaient face; ses dames l'accompagnaient dans un carrosse de suite. On arriva aux Tuileries. Le mardi gras, elle fut exposée sur un lit de parade dans un petit appartement du rez-de-chaussée, tout tendu de blanc ainsi que la chapelle ardente, le vestibule et le devant de la porte qui s'ouvrait sur le Carrousel. Point de masques dans les rues ce jour-là, on fit cesser les violons chez les traiteurs et dans les cabarets (1).

De retour à Versailles avec toute la cour le lendemain de la mort d'Henriette, Louis XV avait voulu être seul; il avait chassé deux fois, mais sans parler, sans rien voir ni regarder. Le mercredi des cendres, le dauphin et les princes

(1) V. Barbier (V, 158 et suiv.), à qui nous empruntons tous ces détails si précis.

Digitized by Google

du sang, puis Victoire, Sophie et Louise avec les princesses du sang, vinrent jeter de l'eau bénite. Seule Adélaïde ne parut pas; on avait craint, non sans raison, l'effet de ce spectacle sur son esprit, alors entièrement exalté par la douleur. Le jeudi, à sept heures du soir, un nombreux cortége précédé de gens à cheval, entouré de pages et de valets qui tenaient des flambeaux, porta le cœur d'Henriette à l'abbaye du Val-de-Grâce. Le corps fut descendu le samedi dans les caveaux de Saint-Denis. Le convoi partit des Tuileries, passa par les rues Saint-Honoré et de la Ferronnerie, par la rue et le faubourg Saint-Denis, au milieu d'une grande affluence de peuple et de carrosses sur tout le parcours. Treize mille flambeaux avaient été distribués aux personnes de la suite. On pense bien que tous les pages, valets et gardes n'avaient pas l'âme en peine sous leur livrée de deuil. Point de grande cérémonie funèbre au dernier siècle, surtout dans les dernières années, où la valetaille n'ait affiché une impudeur, un

Digitized by Google

cynisme révoltant, signe manifeste d'une profonde démoralisation. Des mousquetaires se comportèrent d'une façon indécente, jetèrent au milieu de la foule des torches allumées et brûlèrent quelques perruques; il y eut plusieurs scènes tumultueuses. Cette princesse de vingt-quatre ans eut plus de courtisans à l'abbaye de Saint-Denis qu'au palais de Versailles. Beaucoup affectèrent devant le roi une douleur qu'ils étaient loin d'éprouver. Il y eut foule autour du catafalque; à la vérité, celui-ci était d'une extrême galanterie, en blanc, couleur de rose et céladon.

Louis XV reporta toute son affection sur Adélaïde : elle eut le fameux appartement de la comtesse de Toulouse, avec l'escalier dérobé; plus tard elle habita dans l'appartement même du roi. « Il paraît ne vouloir plus faire sa société que de sa famille, en patriarche et en bonhomme, » écrit Argenson. La cour était en deuil; la mélancolie habituelle du monarque était devenue affreuse. Il avait beaucoup de goût pour la dauphine, aimait cette longue

Digitized by Google

figure maigre où l'on ne distinguait que deux grands yeux d'une infinie douceur. Il causait avec ses enfants et se décidait par eux sur bien des choses. Naturellement c'était surtout l'aînée, Madame Adélaïde, qu'il consultait. Certes mieux eût valu pour le roi de France se diriger d'après le vol ou le chant des oiseaux. Il connaissait au moins, lui, la géographie, s'il ignorait l'état actuel du monde et l'esprit du siècle; mais elles, ces pauvres filles de France, simples échos de l'archevêché, que savaient-elles? Plus impérieuse que jamais, violente, emportée, fière de sa faveur naissante, et comme étourdie par la chaleur de son sang de vierge qui lui montait au cerveau, Adélaïde ne dira bientôt plus au roi : « Vous plaît-il que cela soit, Sire? » elle dira : « Nous ferons ceci ou cela! »

Tous les matins, avant d'aller à la chasse, Louis XV descendait chez elle avec son café, qu'il faisait lui-même. Adélaïde tirait un cordon de sonnette pour avertir Victoire; Victoire à son tour sonnait Sophie, et Sophie sonnait

Digitized by Google

Louise. En quelques instants, les quatre sœurs étaient dans les bras ou sur les genoux de leur père. Louise, la pauvre infirme, dont l'appartement était le plus reculé, traversait en courant un grand nombre de chambres, arrivait, tout essoufflée, la dernière. Peut-être le roi donnait-il déjà à ses filles les singuliers petits noms d'amitié que l'on sait. Il ne déplaisait pas à la bonne et grasse Victoire de s'entendre appeler *Coche*. Adélaïde, qui dans une lettre se nomme elle-même *Madame Torchon*, avait été baptisée *Loque*, Sophie *Graille*, Louise *Chiffe*. Tous les soirs à six heures, au retour de la chasse, *au débotté du roi*, nouvelle visite des princesses à leur père, mais cette fois avec une sorte d'étiquette.

« Les princesses, dit Madame Campan, passaient un énorme panier qui soutenait une jupe chamarrée d'or ou de broderies : elles attachaient autour de leur taille une longue queue, et cachaient le négligé du reste de leur habillement par un grand mantelet de taffetas noir qui les enveloppait jusque sous le menton. Les cheva-

Digitized by Google

liers d'honneur, les dames, les pages, les écuyers, les huissiers portant de gros flambeaux, les accompagnaient chez le roi. En un instant, tout le palais, habituellement solitaire, se trouvait en mouvement : le roi baisait chaque princesse au front. » Telle était la vie ordinaire des filles de France dans ce grand palais de Louis XIV, qui déjà devenait désert et d'où la vie se retirait. Dès le 8 mars, la reine avait repris son éternel cavagnole. En juillet, Sophie commença de suivre les chasses à cheval. Peu à peu le souvenir de la morte tant aimée fuyait, s'évanouissait comme une blanche nuée dans l'azur d'un ciel de printemps.

A Parme, la « pauvre duchesse » ne pouvait oublier si vite. Avec Henriette, avec sa sœur jumelle, elle sentit qu'une partie d'elle-même avait cessé d'exister. Elle écrivit à son père la lettre la plus touchante, dit qu'elle voulait mourir en France, reposer près de sa sœur, dans le même caveau de l'abbaye. Elle revenait; en septembre, elle revit tout ce qu'elle aimait sur

Digitized by Google

la terre. La situation d'Elisabeth n'était guère meilleure que lorsqu'elle était arrivée de Madrid quelques années avant. C'était toujours cette « fille mal mariée, » humiliée, indigente, qui tirait au roi de grosses sommes d'argent, sollicitait de nouveaux secours ou un établissement meilleur. Don Philippe, magnifique et misérable comme l'Espagnol classique, ne savait pas mieux gouverner que combattre. Ce grand enfant, mou et vicieux, mangeait en quatre mois les revenus de son petit Etat.

L'infante vécut à la cour de France pendant un an comme à son ordinaire, c'est-à-dire sans montrer aucun goût pour les spectacles, la musique ou le jeu. « Elle s'ennuie de tout, comme on est dans le reste de la famille, écrit Argenson. Elle ne tire de plaisirs que de son cœur, aimant son père et sa famille, et ceux qui l'approchent. Le roi est à peu près comme elle, mais les impressions sur le cœur et sur l'esprit passent plus vite chez lui. » A cette époque, pendant le séjour même de sa fille, le caractère de

Digitized by Google

Louis XV baisse beaucoup, la volupté l'envahit, détend tous les ressorts de son âme et le livre sans force aux habitudes de froide et cynique débauche. La Pompadour, qui plus que jamais tenait à « sa place, » faisait déjà consulter les théologiens en Sorbonne, affectait une dévotion hypocrite, intriguait pour devenir dame du palais de la reine, et entre temps s'initiait à sa nouvelle charge de surintendante des plaisirs du roi. Après la Murphy viendra Mademoiselle de Romans, puis le petit sérail du Parc-aux-Cerfs.

Ce serait pourtant ne pas connaître Louis XV que d'imaginer, avec le vulgaire, qu'il ait cherché ou trouvé quelque plaisir en une telle vie. Puisqu'on l'y poussait, il suivait la pente de sa nature, il s'abandonnait à ces joies mornes et désespérées dont l'arrière-goût donne des nausées. Le matin, le roi travaillait avec une certaine allégresse, il lisait les dépêches, écrivait aux agents de sa politique secrète, prenait connaissance des secrets de la poste, déjeunait chez Adélaïde, causait avec ses filles. Bientôt sa tête

Digitized by Google

s'alourdissait, il avait de noires vapeurs (comme on disait alors), il était triste, mélancolique et paresseux, quelque chose en lui défaillait ; il se sentait faible, mol à la tentation, se laissait aller sans illusion aux énervantes délices d'une sorte d'évanouissement voluptueux.

C'est pendant le court passage au ministère de l'abbé de Bernis, l'année même de l'attentat de Damiens, que la duchesse de Parme revint une troisième et dernière fois à Versailles. La guerre de Sept ans avec l'alliance autrichienne, si funeste à la France, commençait. On sait aujourd'hui que cette guerre fut proprement l'œuvre de Louis XV. Les intrigues de la Pompadour et l'adroite politique du prince de Kaunitz, conseiller de l'impératrice Marie-Thérèse, n'ont pas été sans influence sur un monarque aussi naturellement irrésolu, mais, après le marquis d'Argenson et le duc de Choiseul, sans parler de Duclos, on peut affirmer que cette guerre fut proprement une guerre de religion, une *croisade* contre les hérétiques, et que le roi

Digitized by Google

de France ne souhaita tant d'écraser le roi de Prusse que pour anéantir le protestantisme en Europe. C'est pour ce bel exploit que la France s'abaissa à n'être plus qu'un « corps de réserve aux ordres de l'Autriche, » comme l'a dit le comte de Broglie, et qu'elle perdit, avec sa vieille réputation militaire, ses colonies de l'Inde et de l'Amérique, deux cent mille hommes, plusieurs centaines de millions. L'entreprise était insensée. En France et hors de France, l'opinion publique éclairée, l'esprit du siècle, qui n'était plus un vain mot, condamnait la politique du roi très-chrétien. Cette politique ultramontaine est la même qui inspira les coups d'autorité du roi contre les parlements. L'édit rendu plus tard contre les jésuites ne tire pas à conséquence : Louis XV céda devant l'ouragan qu'il voyait venir. De cœur, il était et il fut toujours avec les jésuites (1). C'est une fatalité historique de la maison de France d'être demeurée la servante

(1) Theiner. *Histoire du pontificat de Clément XIV*, t. I, p. 32.

Digitized by Google

des évêques de Rome sans vouloir tenir compte des changements survenus dans l'Occident depuis le seizième siècle, et d'avoir sacrifié le meilleur sang des Français à cette cause perdue, bien digne d'un autre âge, de la domination de l'Eglise catholique romaine dans le monde civilisé.

L'infante arriva le 2 septembre 1757 à Choisy. Elle était en bonne santé, mais encore engraissée. Elle écrivait le 22 août à don Philippe : « Je me porte à merveille, et ris à mon ordinaire de ce qui ferait pleurer les autres. » Sa tête était plus que jamais pleine de projets. Après avoir rêvé Milan, les Pays-Bas, la Pologne, les Deux-Siciles, elle n'était toujours que duchesse de Parme; avec la guerre, sa malechance allait finir. Certains articles secrets du traité d'alliance entre la France et l'Autriche, dans lesquels l'infant n'avait pas été oublié, semblaient gros d'avenir. Puis elle songeait à l'établissement de sa fille aînée. Il fallait être à Versailles pour profiter des événements, faire ses affaires soi-même, voir les ministres tous les jours, se

Digitized by Google

défier des défaillances du roi, et dicter à don Philippe ce qu'il devait dire ou écrire. Ces négociations, dont les documents existent aux archives des affaires étrangères, nous entraîneraient trop loin. Pour cette dernière période de la vie de Madame Infante, je veux dire pour ces deux années de séjour à la cour, où elle mourut le 6 décembre 1759, on citera seulement quelques fragments empruntés aux lettres encore inédites (1) qu'elle écrivit alors à don Philippe.

Ce qui dans ces lettres d'Elisabeth a trait à ses sœurs et au reste de sa famille a paru surtout digne d'intérêt pour ce travail. Voici comment l'infante raconte un accident arrivé à la princesse Sophie : « Fontainebleau, 19 septembre 1757... A propos, que diras-tu de l'adresse d'imagination de Sophie ? *Elle commencerait à marcher d'hier, si elle n'avait pas peur.* Lamartinière dit qu'il vaut mieux qu'elle ne marche pas, l'intérieur de la plaie n'étant pas encore fermé. Je ne sais si M. de Saint-Vital t'a bien expliqué cette histoire.

(1) Bibliothèque nationale, fonds français, nouv. acq. n° 1979

Digitized by Google

Elle voulait, étant debout, couper un morceau de pain de chocolat, et mit le pied sur une chaise pour l'appuyer sur son genou; le couteau glissa malheureusement, et coupa tous ses jupons et sa cuisse très-près de la veine-cave. On dit qu'il aurait fallu lui couper la cuisse, si cette veine eût été atteinte, cela fait frémir. La plaie est plus longue que le couteau n'était large, ce qui prouve la force de l'incision. Cependant, avec deux jours de diète pour tout remède, elle en a été quitte. » L'infante entre sur la santé de ses sœurs en des détails intimes où l'on ne peut toujours la suivre.

Elle venait en quelque sorte pour assister à la naissance de ce fils du dauphin dont la légèreté devait être un jour si funeste à Marie-Antoinette, et qui, roi des Français, s'appela Charles X. « Je suis arrivée un peu avant six heures chez Pepa (la dauphine *Josèphe* de Saxe); ses douleurs étaient très-légères; aux trois quarts, elle a été de son pied dans sa chambre, à la quarante-cinquième minute, elle s'est couchée sans

Digitized by Google

aide sur son lit de travail. A sept heures, le comte d'Artois était arrivé. Elle n'a crié qu'à la dernière douleur. Il est petit, mais bien fait pour vivre, et paraît fort, du moins à sa voix (9 octobre 1757). » On voit l'infante dans le petit appartement du château de Versailles où elle étouffe en été et se pâme en hiver. Les voyages de la cour étaient, on le sait, continuels. « Nous allons ce matin à Bellevue, où le roi s'est purgé; nous y retournerons sans doute tantôt, car ce matin c'est avec la reine. Voilà neuf heures qui sonnent, et je suis déjà coiffée et en grand habit. » Les dévotions lui prennent un temps précieux qu'elle préférerait employer à ses correspondances, mais il ne lui est pas même permis de manquer au salut « sans une espèce de scandale, ou sans donner matière à bien des raisonnements à éviter. » Du reste, elle déteste le maigre, mange « à crever » comme ses sœurs, et, dans une missive à don Philippe, ajoute en forme de *post-scriptum :* « Dis à M. Rüe que son maraschin est excellent pour le goût, mais qu'il

Digitized by Google

n'est pas assez fort. » Elle aime toujours peu le spectacle, elle oublie la comédie, manque une représentation de l'*Orphelin de la Chine* où l'on avait fait jouer pour elle Mademoiselle Clairon. Puis il y a le jeu de la reine, l'inévitable cavagnole, où la bonne dauphine elle-même envoyait maintenant à sa place une de ses dames. « J'allais t'écrire tantôt, mande l'infante à don Philippe, quand on est venu savoir de la part de la reine si je venais jouer; elle n'avait personne. J'ai donc été obligée de m'habiller et d'y aller. Je comptais que cette belle action me porterait bonheur, mais je me suis trompée, j'ai perdu. »

Quant aux chasses, elle n'avait garde d'y manquer : non qu'elle y trouvât quelque contentement, mais elle savait qu'il n'y avait pas de meilleur moment pour faire sa cour au roi. « J'allai vendredi à la chasse, j'y pensai périr d'ennui, d'autant qu'il faisait un chaud affreux, et que nous fûmes toujours dans les plus vilains endroits de la forêt, où nous pensâmes verser,

Digitized by Google

et où les rochers augmentaient encore la chaleur du soleil. Nous les plantâmes là bien vite, et au retour nous vîmes les plus beaux endroits du monde, où j'aurais bien voulu que tu pusses te trouver transporté par enchantement ! quel plaisir j'en aurais ressenti ! Le roi prit trois cerfs ce jour-là. » A Versailles, l'infante paraissait vivre de la vie commune : en réalité, elle demeurait étrangère à ce qui l'entourait. Une idée fixe dominait ses jours, hantait son sommeil, la suivait à sa table couverte de dépêches, galopait avec elle sur son cheval pendant les heures de buissons creux des chasses royales. Elle rêvait un « établissement honnête » pour don Philippe et pour ses enfants. Elle se croyait, non sans apparence, quelque aptitude aux choses de la politique. Les circonstances l'ont fort mal servie; elle n'en a pas moins montré jusqu'à la fin une rare activité d'esprit, un sens droit, une raison pratique fondée sur un certain nombre de notions exactes et justes. « L'abbé m'a dit, avoue-t-elle en parlant de

Digitized by Google

Bernis, que je serais un bon ministre des affaires étrangères. »

Les temps étaient mauvais. L'alliance autrichienne ne nous portait pas bonheur. L'infante mande à don Philippe la nouvelle du désastre de Rosbach : « Je me suis éveillée à sept heures pour t'écrire, mon cher; tu sauras, avant de recevoir ma lettre, la bataille de M. Soubise, et la honte dont nos soldats s'y sont comportés; cela fait une mauvaise nouvelle, et qui fait tenir de bien mauvais propos ici, parce qu'on y joint de la personnalité surtout; c'est pourtant le premier échec fâcheux de cette guerre que nous ayons eu. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que depuis la première nouvelle nous n'en avons point eu de cette armée.... Le roi est admirable; il a été fâché comme il devait l'être, mais nulle altération de crainte n'a paru dans son air; pour toutes les femmes de la cour, [elles] seraient à faire rire, si on le pouvait (Versailles, 15 novembre 1757). » Après Soubise, Richelieu : « Notre retraite est affreuse,

Digitized by Google

nos affaires sont dans le plus mauvais état; la honte est entière. M. de Richelieu, en six mois, a perdu une des plus belles armées et déshonoré toute la nation; il crie justification sur les voleries; il prétend prouver son équité. Je trouve bien humiliant d'en être là. Pourquoi a-t-il donc laissé voler? Tout cela ne répare rien. Aussi cela n'occupe que les caillettes de la cour et de la ville; le peuple le déteste. Il faut se soumettre, tâcher de tirer le meilleur parti pour le présent et pour l'avenir, quoique reculé; ce serait au moins pour nos enfants. »

Ses enfants! elle n'a pas une pensée qui ne soit à eux. Elle ne s'occupe pas seulement de chercher une gouvernante française pour sa fille cadette, elle trouve un précepteur pour son fils. C'est à l'abbé de Condillac qu'elle confie l'éducation du prince de Parme. Naturellement ce n'est pas parce qu'il avait publié l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* ou le *Traité des sensations*, mais quoiqu'il eût écrit te « livre un peu métaphysique, » que l'abbé fut

Digitized by Google

agréé. La chose fit scandale. « Nous n'aurons, je crois, mande-t-elle en mars 1758, nous n'aurons rien à nous reprocher sur ce choix ni en ce monde ni en l'autre; mais il faut que je te prévienne que les jésuites ont été abasourdis de perdre encore chez nous. Ils n'ont pu d'abord se plaindre, le choix étant loué aussi généralement, mais enfin ils commencent tout bas à parler de ce livre. Notre fils doit être bon catholique et non pas docteur de l'Eglise; toutes les controverses lui seraient inutiles à étudier. » Il faut savoir que l'infante, bonne catholique sans doute, ne fut point ultramontaine comme on l'était dans sa famille. Elle ne se gêne pas à l'occasion pour dire son fait à la « prêtraille. »

Elle songeait toujours au mariage de sa fille Isabelle avec un archiduc; il était temps qu'elle parût à Versailles. « Notre mariage va mal, écrit l'infante le 19 septembre 1757; il y a de plus anciens engagements; Stainville les rompra, s'il est possible, mais la fidélité de notre alliée me fait trembler là-dessus. » Cette alliée est

Digitized by Google

l'impératrice Marie-Thérèse; Madame Elisabeth met tout son espoir en Choiseul. Les négociations furent longues et laborieuses. Enfin, le 30 avril 1759, elle s'écrie : « Juge de ma joie de la tienne, mon cher, car je ne saurais te la mieux exprimer. C'est un grand bonheur pour nous que l'établissement de notre fille, et surtout celui-là... L'impératrice est charmante. » Le mariage est arrêté; Marie-Thérèse exige encore le secret. Ce n'est que le 13 août 1759 qu'il est question des lettres de l'empereur et de l'impératrice demandant officiellement à Louis XV sa petite-fille pour l'archiduc Joseph. L'époque n'était pas encore fixée ; l'infante va en écrire à sa fille. « M. de Stahrenberg au sortir de chez le roi étant venu chez moi, et ayant dit lui-même publiquement cette affaire, il serait de mauvaise grâce de le cacher à notre fille, outre que l'on paraît désirer qu'elle apprenne l'allemand. »

Puis elle s'occupe de la parure de la fiancée, des perles et des diamants que son enfant portera le jour de son mariage. L'écrin n'était pas

Digitized by Google

des plus brillants; mais Madame Elisabeth était de trop bonne maison pour cacher sa pauvreté.

Elle ne veut pas qu'à cette occasion don Philippe, toujours magnifique, fasse montre d'une opulence qui n'en imposerait à personne. « Quant à ma fille, on n'ignore pas notre situation. La France donne trop à l'impératrice pour qu'elle puisse exiger des chiffons. Qu'elle soit honnêtement; voilà, je crois, ce qu'il faut, et le comte de Choiseul saurait bien empêcher qu'ils y trouvent à redire... Il faut penser à nous, non aux Autrichiens, à qui reviendrait tout le faste et la fumée. Elle (l'impératrice) a dit elle-même au comte de Choiseul qu'il n'y avait que les petits princes qui dussent s'occuper des ostentations; elle ne pourra donc pas blâmer que, nous conduisant suivant elle et notre naissance, nous ne nous ruinions pas en pompons. »

Cette lettre est du 5 novembre 1759. L'activité, la puissance de travail de l'infante ne fai-

Digitized by Google

blissait pas. Mal servie par le roi et par les ministres, déçue dans tous ses projets d'échange du duché de Parme contre la Toscane ou quelque établissement en Flandre, en Lorraine, etc., elle songeait maintenant à la Corse. « Notre état ici est affreux ! » s'écrie-t-elle. Elle ne manquait ni de courage ni de volonté, mais elle sentait que sous elle quelque chose se dérobait, qu'elle avait beau lutter et se débattre, qu'après tant d'efforts elle retomberait brisée au fond du « gouffre, » comme elle appelait son duché. Peut-être eut-elle à cette époque, dans une heure de désespoir, quelque pressentiment de sa fin. C'est certainement alors qu'elle rédigea et écrivit de sa main quelques pages touchantes qu'on lit dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, sorte d'enseignements de la duchesse de Parme à son fils Ferdinand. Voici les premiers mots de ce document :

« La vie est incertaine, mon fils, et mon caractère trop sincère pour me vanter ou affecter même une parfaite indifférence sur la durée de

Digitized by Google

la mienne; mais je sens que l'envie de vous voir, de vous laisser digne du nom que vous portez dans ce monde, tel que je vous désire enfin, est un des liens qui m'attachent le plus à cette vie, et une des raisons peut-être qui abrégera le plus la mienne par les tourments continuels que ce désir et la crainte de n'y pas parvenir me causent. L'aveu de mes sentiments me sera une grande consolation à pouvoir vous laisser, si je meurs avant que vous ne soyez en état de le lire; si je vis, ils me serviront de plan pour vous former, et dans l'un et l'autre cas ils vous seront toujours une preuve de ma tendresse, de l'occupation où j'ai été de votre bien dans un âge où bien des gens ne le connaissent pas encore. »

Vers la fin de novembre, l'infante, toujours éprouvée par le mal qui avait tué sa sœur Henriette, tomba tout à fait malade; une fièvre terrible avec transport au cerveau se déclara; les pustules de la petite vérole apparurent; elle expira le 6 décembre. De même que pour

Digitized by Google

Louis XV la putréfaction commença avant la mort; on se hâta d'ensevelir le cadavre; les capucins qui l'emportèrent n'en pouvaient soutenir l'infection.

Digitized by Google

III

La mort, le cloître, l'exil, disperseront bientôt dans le temps ou dans l'éternité les restes de la famille royale. Senac, médecin du roi, ayant ordonné les eaux de Plombières à Mesdames Adélaïde et Victoire, dont la santé était alors très-altérée par les excès de table que l'on sait, les princesses partirent avec une suite nombreuse pour les Etats de leur grand-père Stanislas Leczinski. Les relations du voyage de Mesdames en Lorraine ne manquent pas; on y voit qu'il ressemble fort à tous les voyages officiels de princes et princesses de France. Pendant les quatre mois que dura leur absence, de la fin de juin à la fin d'octobre 1761, les princesses Sophie et Louise vinrent à Paris pour la première fois, entendirent la messe à Notre-Dame, visitèrent

Digitized by Google

Sainte-Geneviève, se promenèrent sur les boulevards; bref elles reçurent des Parisiens tous les honneurs qu'on avait rendus naguère à Victoire.

Réunies, les quatre sœurs recommencèrent à vivre de la vie un peu monotone que nous connaissons : elles s'ennuyaient seulement un peu plus qu'autrefois. Pourtant à cette époque elles avaient un maître de musique qui ne répandait point autour de lui la mélancolie, je veux parler de Beaumarchais. Le jeune horloger, devenu contrôleur (sans contrôle aucun) de la maison du roi, possédait, entre bien d'autres talents, une prestigieuse habileté de harpiste. On a dit avec quelle furie Adélaïde jouait du violon; Victoire était aussi une grande musicienne : outre le clavecin et le violon, elle avait appris la musette, la guitare et la basse de viole. Depuis le cor jusqu'à la guimbarde, on jouait de tous les instruments de musique dans la famille de Louis XV; on ne savait pas encore jouer de la harpe; on prit des leçons de Beaumarchais. Un concert de famille fut organisé, auquel as-

Digitized by Google

sistèrent chaque semaine le roi, la reine, le dauphin et un petit nombre de personnes. Voici un billet de la princesse Sophie qui a trait à l'un de ces concerts (1) :

Ce 5 juillet 1762.

Je vous remercie, Madame, des petits écus que vous m'avez envoyés pour M. de La Luzerne, Depuis ce temps j'ai très bien dormi. L'accompagnement du *De Profundis* sur la harpe sera sûrement très beau, un peu triste; il ne faudrait pas le jouer le soir. Je vous prie, Madame, d'être persuadée de mon amitié, et que votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir.

SOPHIE.

Beaumarchais, qui affectait auprès des princesses l'air dégagé et les belles manières d'un homme de qualité, fut pris au piége qu'il avait tendu lui-même. On le traita en homme de qualité, il fut chargé de satisfaire toutes les fantaisies musicales de Mesdames. Presque chaque jour les dames des princesses lui firent l'hon-

(1) Le texte de ce billet, jusqu'ici inexactement publié, m'a été gracieusement communiqué par M. Rathery.

Digitized by Google

neur de lui écrire pour le prier d'acheter une musette, un tambourin, une harpe, que sais-je? D'argent, il n'était point question. Quand le malheureux Beaumarchais, déjà ruiné au point de n'*avoir plus le sol* par les voyages de Paris à Versailles, osait présenter son mémoire, on ne manquait jamais de le renvoyer aux calendes grecques, avec les autres fournisseurs de la maison de France.

Mais aussi qu'était allé faire dans ce vieux monde le jeune Figaro? Ce qu'il fit toute sa vie : il intriguait, s'il ne plaidait. Grâce au crédit de Mesdames, il obtint, non la charge de grand-maître des eaux et forêts, mais celle de lieutenant général de chasse aux bailliage et capitainerie de la Varenne du Louvre. Ce n'était guère; il pesta contre les préjugés des nobles qui souriaient en s'enquérant de son fief, et se promit bien de tirer plus tard un meilleur parti de la connaissance de Mesdames. Il fit tant et si bien qu'au cours d'un de ses innombrables procès il se présenta au public, dans un mémoire, comme

Digitized by Google

le protégé des filles de France : il publia une lettre qu'il s'était fait écrire par la dame d'honneur de Victoire. C'est alors qu'il s'attira cette déclaration, signée Adélaïde, Victoire et Sophie : « Nous déclarons ne prendre aucun intérêt à M. Caron de Beaumarchais et à son affaire, et ne lui avoir pas permis d'insérer dans un mémoire imprimé et publié des assurances de notre protection. »

Figaro avait menti, c'était son moindre défaut. Il est même probable qu'il ne fut que médiocrement humilié. Certes c'étaient de très-petits et très-médiocres esprits que ceux de Mesdames : la hauteur et la délicatesse de leur caractère étaient cependant quelque chose de trop raffiné pour Beaumarchais. Il ne comprit pas, ne fut ni moins fat, ni moins impertinent. On savait qu'il avait été chassé de Versailles; M. de Saint-Florentin lui avait envoyé l'ordre de n'y plus reparaître. De bonnes âmes s'étonnaient de sa disgrâce, demandaient les raisons et les causes, — à quoi Beaumarchais, avec une désinvolture

Digitized by Google

admirable, répondait en pirouettant : « Jeune comme je suis, point mal de figure et partagé de nombre de petits talents qui sont les délices des femmes, il n'est pas étonnant qu'on ait craint que tout cela ne montât au bonnet de Madame Adélaïde (1). »

Ne dirait-on pas que Figaro en sait long sur le chapitre de la princesse? Il ne pouvait paraître, il est vrai, en savoir moins que le public, lequel jasait beaucoup sur le compte des princesses, d'Adélaïde surtout. Les propos défavorables à Mesdames avaient fait le tour de l'Europe. Etonnée de les voir persister à Vienne, Marie-Thérèse en écrivit un jour au comte de Mercy pour savoir le vrai. Le comte ne cacha pas à sa souveraine qu'une tendresse plus que fraternelle aurait existé, disait-on, entre le feu dauphin et Adélaïde, et qu'ensuite cette princesse aurait eu du goût pour l'évêque de Senlis, premier aumônier de Louis XV. Madame Victoire

(1) Cf. Collé, *Journal* (janvier 1767), t. III, p. 123, édition de M. H. Bonhomme.

Digitized by Google

passait pour avoir eu un enfant de son père (1). D'autre part, dans une publication étrange, ne visant évidemment qu'au scandale, qui parut en 1790, à l'imprimerie royale, sous le titre de *Livre rouge, ou liste des pensions secrètes sur le trésor public*, avec les noms et qualités des pensionnaires, l'état de leurs services, des observations sur les motifs qui leur ont mérité leur traitement, Beaumarchais est noté comme ayant reçu 60,000 livres « en considération de la discrétion sur les couches de Madame Adélaïde. »

La discrétion de Figaro ! Quel gouvernement assez abandonné des hommes et des dieux a jamais pu s'y fier? Déshonoré, flétri par les tribunaux, réduit au rôle d'agent de police secrète en Angleterre et en Allemagne, Beaumarchais n'avait jamais été moins capable de supprimer un pamphlet : il était infiniment plus capable de l'écrire. Il n'en imposa qu'à Paris. A Vienne, on

(1) *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, publiée par MM. d'Arneth et Geffroy, t. II, p. 178 et 186.

Digitized by Google

ne daigna même pas sourire de ses tours pendables. Il ne paraît pas, à dire le vrai, que Beaumarchais en ait su plus qu'on en sait aujourd'hui sur Adélaïde, si bien qu'en bonne critique il faut encore s'en tenir, après un siècle, aux paroles du comte de Mercy-Argenteau : « Parmi une nation aussi légère, il ne m'a pas manqué de moyens d'approfondir de pareils faits, et je puis dire que mes recherches ne m'ont pas procuré d'indices qui donnassent la moindre lueur de probabilité à ces affreux propos. »

On doit pourtant prendre garde, en pareille matière, de trop affirmer. C'est bien assez de croire pour soi : il serait téméraire de prétendre amener les autres à notre sentiment. On lit dans les *Souvenirs* de la marquise de Caylus que M. de Lussay, un peu trop entêté de son opinion sur la vertu de Madame de Maintenon, s'attira cette repartie de Madame sa femme : « Comment faites-vous, Monsieur, pour être si sûr de ces choses-là? » N'oublions pas qu'un assez grand nombre de mémoires du dernier siècle, des plus

Digitized by Google

curieux sans doute, ne sont pas et ne seront peut-être jamais publiés. Pour tout remettre en question, il suffirait d'une lettre inédite. Qui sait? Puis, quoi qu'on en dise, on ne découvre jamais tout. Dans l'état de nos connaissances, accuser d'inceste les filles de Louis XV, c'est les calomnier. Cela ne veut pas dire que la tendresse du père ne se soit pas quelquefois égarée. Rappelons-nous que vers 1749 le roi avait pris l'habitude de faire revenir Mesdames le soir dans les cabinets pour une espèce de retour de chasse. Sans songer nullement au duc d'Orléans ni à sa fille, la duchesse de Berry, il est permis d'imaginer que la tenue des convives parut quelquefois libre aux valets; mais on s'aimait d'un cœur si vrai dans ce petit monde, avec tant de joie et de jeunesse, qu'on ne pensait seulement pas à mal!

Ces charmantes familiarités entre les pères et les filles ont beau n'être plus dans les mœurs, elles sont dans la nature. Qu'on aille au fond des choses, on reconnaîtra ici en dernière analyse un cas particulier de la grande loi d'affinité qui

Digitized by Google

rapproche, attire les sexes différents. Si la sœur ne voit pas sans déplaisir l'affection de son frère pour une autre femme, si la mère pardonne rarement à l'épouse de lui avoir ravi le cœur de son fils, comment le père ne serait-il pas jaloux de sa fille? A en croire Madame du Hausset, qui rapporte une conversation de la Pompadour, « il n'y avait point de supplice auquel le roi n'eût condamné un homme qui aurait séduit une de ses filles. » Adélaïde, on l'a dit, eut un éclair de beauté : à cette époque, paraît-il, un seigneur osa lever les yeux sur elle. La colère du roi fut terrible; le seigneur reçut l'ordre de s'éloigner de la cour pour quelque temps. Le récit de Madame du Hausset est sans doute identique avec celui que fait Argenson (mars 1752) : il s'agit du jeune garde du roi, « très-beau et bien fait, » auquel Adélaïde avait envoyé une tabatière avec ce billet : « Ceci vous sera précieux; on vous avertira bientôt de quelle main il vient. » Le jeune garde était une âme simple et candide : c'était en vain qu'il avait respiré l'air de la cour

Digitized by Google

la plus polie. Il courut porter la tabatière au duc d'Ayen, son capitaine. Instruit de l'aventure, le roi envoya son garde au bout du royaume, avec pension de 4,000 livres; la princesse avait alors vingt ans, et l'on était au printemps.

Déjà en 1748, quand Adélaïde eut la petite vérole « à quatre ailes, » les assiduités du prince de Conti, qui s'était enfermé avec elle, donnèrent lieu à des propos que le duc de Luynes déclare « absolument faux. » Quelles qu'aient été les intentions du prince, il paraît n'avoir pas été bien traité : il passa dans le parti de la Pompadour. Pour épuiser la chronique fort peu scandaleuse, on en conviendra, de Madame Adélaïde, il resterait à parler des amoureux bizarres qui l'adorèrent pour avoir vu son portrait et n'hésitèrent pas à demander sa main. Les excentricités de la princesse devaient provoquer de véritables cas de folie. L'un de ces amoureux fut un marchand de dentelles qui, retiré du commerce, avait, comme Beaumarchais, acheté une charge à la cour; il pria Louis XV de lui accorder une

Digitized by Google

audience; seul avec sa majesté, il lui avoua qu'il chérissait sa fille et la lui demanda en mariage. On ne dit pas, mais il est probable qu'il eut le sort de ce chanoine de Luzarches, près de Chantilly, qui, introduit devant Adélaïde, se jeta tout à coup à ses genoux, lui confessa que, ne pouvant résister à sa passion, il avait résolu de la lui déclarer, mais que ses vues étaient d'un galant homme et qu'il avait dessein de l'épouser (1). Il prétendait descendre des rois de Jérusalem. Dans le contrat, qu'il avait eu le soin de dresser d'avance, et qu'il déroula non sans fierté aux yeux d'Adélaïde, il prenait le titre de « très-haut, très-puissant seigneur, monseigneur Alexandre César, néophyte de Lusignan, etc. » Il semble bien que ce bon prêtre, qui se nommait François-Nicolas Perrier, avait la judiciaire brouillée : on le fit transporter « dans une honnête maison de fous, » à Charenton.

(1) *Correspondance secrète sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la cour et la ville*, publiée par M. de Lescure, t. I, p. 80.

Digitized by Google

A part ces aventures romanesques ou burlesques, la vie d'Adélaïde semble avoir été aussi unie, aussi pure que celle d'Henriette, de Victoire ou de Sophie. Je ne parle pas de Madame Louise : sa laideur et sa difformité n'ont jamais permis à personne de soupçonner sa vertu. Il se trouva cependant à Versailles un pauvre huissier, fils de suicidé, fou lui-même, pour murmurer un jour à l'oreille de cette princesse « qu'elle était bien jolie, » et lui passer la main sous le menton en la reconduisant dans son appartement. Outrée, la petite bossue courut à toutes jambes se réfugier auprès du roi et dénonça l'audacieux. L'huissier fut mis en prison (1).

Malgré l'innocence de leurs mœurs, les princesses étaient très-libres en paroles. Le dauphin et ses sœurs ne nommaient jamais entre eux la Pompadour que d'un vieux mot gaulois qui ne s'écrit plus. On a telle lettre d'Adélaïde dans laquelle les gaillardises de langage, je n'ose

(1) Argenson, t. VI, p. 444.

Digitized by Google

dire le libertinage de l'imagination, sont d'une piquante fantaisie :

Ce 12 août 1760.

« Des affaires de la dernière importance, ma chère Bisi (1), m'ont empêchée de pouvoir vous écrire jusqu'à ce moment. Il s'agit d'un malheureux procès contre M. le marquis de Guadouchon, ancien militaire, qui fut blessé à la bataille de Malplaquet d'un boulet de canon qui, passant entre la selle de son cheval et son derrière, lui emporta ce que vous vous imaginerez aisément et que la pudeur d'une fille bien élevée empêche de dire, puis le jeta sur les oreilles de son cheval, lequel cheval, trouvant cette aigrette trop incommode, d'un coup de tête fit tomber le pauvre M. Guadouchon sur le ventre par terre en syncope. Cependant depuis il s'est marié et a eu, je ne sais comment, vingt-trois enfants : dix mâles, huit femelles et cinq..., etc. C'étaient mes cousins germains. Ayant fort mécontenté leur père par leur mauvaise conduite, il les a déshérités et a fait un testament en ma faveur, par lequel il m'a laissé tout son bien montant à 300,000 livres de rente. Tous ces enfants m'ont fait un procès pour avoir leur bien, mais ils ont perdu à force de peines et de soins de la part de M. de Kalikco, mon beau-frère. Ce sont les cinq petits derniers qui étaient les plus aigres, autant que je puis m'en ressouvenir. Ils

(1) La comtesse de Civrac, dame d'atour d'Adélaïde. — L'original de cette lettre est en la possession de M. Honoré Bonhomme.

Digitized by Google

s'appelaient des noms de terre : Herma, Herfroy, Herdi, Herte et le cinquième Hermaherfroyherdiherte.

Mais voilà assez vous parler de mes affaires ; je pourrais à la longue vous ennuyer. Il ne me reste plus qu'à vous prier de vouloir bien recevoir mes excuses et m'accorder le pardon que je mérite par d'aussi bonnes raisons.

Adieu, mon cœur. Ma paresse ne m'empêche pas de vous aimer de tout mon cœur. En vérité, si vous ne le croyez pas, vous ne me rendez pas de justice. Je vous embrasse de tout mon cœur.

MARIE-ADÉLAÏDE.

On connaît le goût des vieilles filles pour les expressions d'une certaine crudité qui brûlent les lèvres, font rougir ; elles leur trouvent une saveur et comme un avant-goût du fruit défendu. Bien que ce franc parler fût moins choquant alors qu'aujourd'hui, surtout chez des princesses, le comte de Mercy-Argenteau ne laisse pas d'en écrire à Marie-Thérèse : « Mesdames se permettent souvent des propos pour le moins indiscrets, quelquefois même trop gais. » La jeune dauphine, Marie-Antoinette, alors à la cour de France, s'y livrait, les répétait : on voit d'ici la

Digitized by Google

naïve impudeur de cette petite Autrichienne, d'ailleurs si chaste.

C'est à cette époque, en 1770, que Madame Louise entra au monastère des carmélites de Saint-Denis. Un matin d'avril, elle monta en carrosse avec une dame d'honneur et un écuyer, et dit : « A Saint-Denis. » Elle portait une robe de soie unie sous un grand mantelet noir, et était coiffée d'un bonnet haut orné d'une fontange rose. A Saint-Denis, elle dit : « Aux Carmélites. » La grille du cloître s'ouvrit ; la princesse disparut. Bientôt elle manda au tour la princesse de Ghistel et M. d'Haranguier de Quincerot pour leur montrer le consentement et l'ordre du roi. Cette aventure avait été conduite avec tant d'habileté et de mystère que personne ni à la cour ni à la ville n'en avait rien su. Le roi, l'archevêque de Paris, le confesseur de Madame Louise et le supérieur des Carmélites de Saint-Denis étaient seuls dans le secret.

Dès février, Louis XV avait fait connaître son sentiment à la princesse, mais il n'avait rien

Digitized by Google

confié à ses autres filles. On imagine quelle fut la colère d'Adélaïde, doublement trahie! Quant à Victoire, Madame Campan lui ayant demandé si elle ne ferait pas quelque jour comme Madame Louise, la princesse l'assura qu'elle aimait trop pour cela les commodités de la vie. « Voici un fauteuil qui me perd, » fit-elle en montrant la moelleuse bergère dans laquelle elle était étendue. Adélaïde, Victoire et Sophie écrivirent le même jour à Louise. Victoire, la plus affectée sous son apparent égoïsme sensuel et raffiné, adressa aussi une lettre à la mère prieure et une autre à la maîtresse des novices : elle les pria, avec une sollicitude vraiment maternelle, de lui donner très-souvent des nouvelles de Louise, d'entrer dans les plus petits détails sur sa santé, de ne lui rien céler, car sa sœur « est très-faible, d'une complexion très-délicate, elle a une mauvaise poitrine et crache souvent le sang. » Madame Louise n'était guère attendrie : elle n'avait que des nerfs et de l'intelligence; — point ou peu de cœur. Fière d'avoir échappé à la domina-

Digitized by Google

tion d'Adélaïde, elle triomphait, goûtait déjà le fruit de ses témérités.

Nul doute que la vocation de Madame Louise n'ait été l'œuvre du clergé ultramontain. Ce n'est pas que sa nature répugnât à l'état religieux; elle ne pouvait jouer aucun rôle dans le monde, il était naturel qu'elle désirât d'en sortir. La dernière des filles du roi à la cour, elle pressentait qu'au cloître elle gouvernerait la religion en France. C'était là sa destinée. Elle le comprit de bonne heure et elle n'était point femme à manquer sa vie. On veut trouver des signes de cette vocation dans son enfance, on nous parle de l'édification qu'elle donnait déjà à Fontevrault, de l'existence quasi monastique qu'elle menait à Versailles, du cilice qu'elle portait sous la soie et l'or, etc. : ce sont là de pieuses historiettes renouvelées de toutes les vies de saintes princesses. Ni l'abbé Proyart, ni la carmélite d'Autun (1), ni le père E. Re-

(1) *Vie de la révérende mère Thérèse de Saint-Augustin*, par une religieuse de sa communauté. 3e édit., 1867, 2 vol.

Digitized by Google

gnault(1), n'ont écrit l'histoire de Madame Louise : ils ont composé une vie de sainte, une légende dorée à l'usage des croyants.

C'est là un genre tout à fait inférieur : la simplicité de ces auteurs dépasse de beaucoup la crédulité des anciens hagiographes. Mais qu'est devenue l'illusion d'amour, l'éclair de poésie qui répandaient un charme si étrange sur les antiques légendes chrétiennes ? La grâce naïve des premiers siècles de foi, l'austère et rude génie des saints visionnaires, la sincérité absolue de la jeunesse et de l'amour, sont choses évanouies et qui ne refleuriront jamais dans notre littérature sacrée. A lire ce fatras indigeste, ces lourdes compilations d'une fadeur écœurante, on croirait voir et entendre un déplaisant personnage à la tête chenue, à la mine pouponne et vieillotte, à la voix chevrotante, qui, pour raconter

(1) *La vénérable Louise-Marie de France*, Lyon, 1873. — Cf. *Madame Louise de France, fille de Louis XV*, par Madame la comtesse Drohojowska, 1868; — *The life of Madame Louise de France, daughter of Louis XV*, by the author of *Tales of Kirkbeck*, Rivingstons, 1869.

Digitized by Google

une histoire, affecterait de prendre le tour d'imagination de l'enfance et babillerait en zézayant.

Ce n'est pas dans ces auteurs de vies de saints qu'on apprendrait à connaître Madame Louise. Il est juste sans doute que l'Eglise catholique montre sa reconnaissance à la maison de Bourbon en canonisant presque tous les membres de cette famille : après Madame Louise de France, Louis XVI et ses sœurs Clotilde et Elisabeth ; après « l'ange du Carmel, s'écrie le père Regnault, l'ange des Tuileries et du Temple ! » Il n'y a pas jusqu'à Mesdames Adélaïde et Victoire qui n'aient été des « saintes, » au moins pour Chateaubriand. On dira que l'illustre auteur de l'*Itinéraire* n'est pas un père de l'Eglise. A la bonne heure ; il est pourtant la preuve qu'un bon catholique ne saurait admettre qu'une fille de la maison de France meure sur la terre étrangère sans avoir mérité la palme des martyrs.

Combien de temps encore des écrivains comme M. de Beauchesne nous donneront-ils pour des livres d'histoire des contes moraux et édifiants ?

Digitized by Google

Je ne sais, mais l'art enfantin des hagiographes modernes n'enlèvera certes pas un trait au portrait de Madame Louise, à ce portrait que nous avons tracé d'après les mémoires du temps. A Fontevrault, c'était une enfant rachitique, moqueuse, volontaire, orgueilleuse; à la cour, elle fit connaître que dans son corps débile et chétif il y avait un esprit de peu de portée sans doute, mais mobile et subtil comme la flamme; elle suivait les chasses avec les autres princesses; plus qu'aucune, elle prenait plaisir à manier un cheval, s'adonnait avec fougue aux exercices violents. Bien que la table de Mesdames fût renommée dans tout le royaume, jamais Madame Louise ne trouvait la chère assez délicate. Voilà en réalité comment à la cour elle se préparait à la discipline et aux macérations du cloître.

Madame Louise était trop de sa famille, elle avait trop du caractère d'Adélaïde et de feu son frère le dauphin pour ne pas chérir les extrêmes. Elle vécut sans nul doute de la dure vie des carmélites; elle s'ingénia à se nourrir de

Digitized by Google

choses qui lui répugnaient, coucha sur une paillasse, ne voulut dans sa cellule qu'une chaise, un banc servant de table, un bénitier, une croix et quelques images de papier collées au mur. Qu'importe? Le roi, les princes, Mesdames de France, les ministres, les ambassadeurs, les évêques, les archevêques, tous ceux que l'affection ou le respect amène déjà en foule au couvent de Saint-Denis, y viendront bientôt faire leur cour à la sœur Thérèse de Saint-Augustin et prendre le mot d'ordre de la politique du jour. Dès le jeudi de Pâques 19 avril, les quatre sœurs se retrouvèrent ensemble : Adélaïde, Victoire et Sophie voulurent servir les religieuses au réfectoire. « Madame Adélaïde ayant manqué à un point du service, dit une relation inédite que j'ai sous les yeux, Madame Louise lui fit baiser la terre, selon nos usages en pareils manquements, et le tout se passa avec la satisfaction possible de part et d'autre. » Le dauphin, qui allait épouser dans quelques jours Marie-Antoinette, les comtes de Provence et d'Artois, les

Digitized by Google

princesses Clotilde et Elisabeth vinrent visiter leur tante : tout ce monde était gai et fort bruyant. Louis XV parut le 4 mai.

Le 11 du mois, Sa Majesté nous honora encore de sa visite, écrivait le 22 mai 1770 une religieuse carmélite de Saint-Denis à une autre de la rue Saint-Jacques, dans une lettre inédite que nous publions (1). Il arriva à deux heures moins un quart. Le roi était accompagné de Monseigneur le dauphin et des trois dames de France, avec une seule dame d'honneur, car ce jour-là comme les autres le roi ne permit à personne d'entrer. Dès que Sa Majesté fut entrée dans le dedans, il demanda la communauté, à laquelle il parla avec un air de bonté dont nous fûmes enchantées. Je crois que nous aurions eu le temps de l'entendre plus longtemps, si les dames n'avaient averti de l'heure du dîner.

Toute l'auguste famille sortit pour se mettre à table dans l'appartement de M. notre supérieur, à qui Madame Victoire avait demandé la veille un dîner aux carmélites pour la famille royale : le dîner avait été préparé par vingt-cinq cuisiniers de M. Bertin, ministre, et la magnificence du repas surprit le roi. Ce fut M. l'abbé Bertin et deux de ses neveux qui servirent à table. Il y avait onze couverts pour le roi, Monseigneur le Dauphin, Mesdames et les dames d'honneur ; dans une autre cham-

(1) Bibliothèque nationale, manuscrit français, n° 14447. Copies.

Digitized by Google

bre à côté étaient les seigneurs; dans une autre les écuyers, et une quatrième table dans le jardin, qui était au dehors, pour les gardes du corps.

Le roi entra dans toutes les chambres; il y rencontra notre confesseur, il lui demanda ce qu'il était; ayant appris qu'il était confesseur, il lui dit : « Qu'est-ce qu'on vous dit en confession ? » Le confesseur lui répondit que c'était lettre close. Monseigneur le gouverneur de Monseigneur le dauphin dit : « Les péchés des carmélites seraient les vertus de la cour. » Le roi eut fini de dîner le premier, et il vint frapper seul à notre porte. Monseigneur le dauphin et Mesdames suivirent de près, et toute l'auguste famille entra, passant dans le cloître. Il lut les tombes des sœurs; il entra dans le réfectoire, ensuite dans la cuisine, où il fut surpris de ne point voir de feu ni d'apparence de souper. On répondit à Sa Majesté qu'on le commencerait à cinq heures pour le servir à six heures. On le conduisit au chapitre, où, voyant par une fenêtre l'abbaye de Saint-Denis, il dit : « Voilà mon dernier gîte. » Il partit pour Compiègne en nous promettant de revenir le mardi et de nous amener Madame la dauphine, qu'il allait chercher.

En effet, Sa Majesté arriva le 15 à six heures du soir; il demanda qu'on fît venir les religieuses, que je leur fisse voir Madame la dauphine. C'est, ma révérende mère, une princesse accomplie pour la figure, la taille et les façons, et, ce qui est infiniment plus précieux, on la dit d'une piété éminente. Sa physionomie a tout à la fois un air de grandeur, de modestie et de douceur. Le roi, Mesdames, et surtout Monseigneur le dauphin, en pa-

Digitized by Google

raissent enchantés. Ils se disaient à l'envi : « Elle est incomparable. » La visite ne fut que d'une demi-heure. La cour partit pour Versailles.

Madame Adélaïde est venue vendredi soir voir son illustre sœur : elle lui dit que dimanche en sortant d'ici pour aller à Compiègne elles avaient rencontré à Gonesse le très-saint sacrement que l'on portait à un malade, que non-seulement le roi et toute la cour étaient sortis de carrosse, mais que Sa Majesté avait accompagné le très-saint sacrement, et qu'il serait entré chez le malade, à qui on avait porté Notre-Seigneur, si on ne l'eût empêché...

La cérémonie de la vêture de Madame Louise au monastère de Saint-Denis fut une des plus magnifiques du siècle. Avant de se prosterner dans la poudre, vêtue de la bure du Carmel, la princesse apparut au milieu de sa maison dans des splendeurs d'apothéose, couverte de perles et de diamants, dont les feux l'entouraient d'une sorte de nuée lumineuse, vraiment fille de roi dans sa robe de cour lamée d'argent et parsemée de fleurs d'or. Ce fut la jeune dauphine qui lui remit le scapulaire, le manteau et le voile religieux, tout mouillés de ses larmes. On recon-

Digitized by Google

naît ici la sensibilité un peu nerveuse de cette « gentille Antoinette, » qui vit sans doute les cieux s'ouvrir et l'esprit-saint descendre sur sa tante la carmélite. L'illusion ne dura guère : la fille de Marie-Thérèse caractérisera bientôt cette même tante d'un de ces mots terribles et frappés au bon coin qui, en regard des montagnes de papier des apologistes, ont la durée et l'inflexible sévérité d'une médaille de bronze antique.

Quant à Madame Louise, on ne peut s'étonner qu'elle ait si vite oublié l'affectueux souvenir qu'elle devait garder à celle qui l'avait assistée en ce jour; elle eût immolé le genre humain à la religion (entendez aux jésuites), en cela de tous points semblable à l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, ce « bon gros garçon borné, entêté comme tous les sots, » écrivait l'abbé Baudeau en sa *Chronique secrète*. Malheur à qui lui semblait tiède pour la sainte cause! Si ses sœurs, sa chair et son sang, avaient mal pensé, elle les eût poursuivies comme une furie.

Digitized by Google

Par ce qu'elle aurait fait contre ses sœurs, qu'on juge de ce qu'elle a osé entreprendre contre Marie-Antoinette, lorsqu'elle a cru que la reine encourageait l'impiété en France! Après Madame Adélaïde, le comte de Provence et le duc d'Orléans, nul n'a plus contribué que Madame Louise à perdre Marie-Antoinette. Ce n'est pas de la malveillance, c'est de la haine qu'elle voua dans son cœur à l'Autrichienne.

On sait combien Madame Adélaïde était contraire au mariage du dauphin avec une archiduchesse d'Autriche. Hostile à Choiseul et à son parti, pénétrée d'une façon plus ou moins inconsciente des principes traditionnels de la politique française, entêtée des préjugés séculaires et très-patriote à sa manière, jamais elle n'approuva l'alliance de la maison de France avec la maison d'Autriche. Certes, quand on lit certaines lettres de Marie-Thérèse, quand on se rend à l'évidence sur la conduite politique de Marie-Antoinette à l'égard de la France, on constate que les rapprochements entre ces deux puissantes maisons n'ont

Digitized by Google

guère amené cette union de vues et d'intérêts rêvée par Louis XV, poursuivie par ses ministres. C'est surtout parce qu'elle n'était guère capable de réfléchir qu'Adélaïde eut cette intuition très-juste.

Elle n'en fit pas moins bon visage d'abord à la petite Antoinette. Marie-Thérèse avait remis à sa fille des lettres pour Mesdames : alors elle célébrait leurs vertus, vantait leurs talents, exhortait son enfant à mériter leur amitié. Deux mois après, en juillet 1770, le comte de Mercy-Argenteau, d'ailleurs endoctriné par le duc de Choiseul, ne manque pas de signaler les inconvénients, les périls même, d'une intimité trop étroite de la dauphine avec ses tantes. Il reconnaît que ces princesses sont respectables, qu'aucune société ne convient mieux à l'archiduchesse, mais il redoute leur exemple et leurs conseils : déjà elles la rendent timide, l'éloignent du roi. L'envahissante influence d'Adélaïde est surtout notée avec défaveur. « Le refus de porter un corps de baleines, la répugnance à tenir le

Digitized by Google

cercle et le jeu..., un peu plus de timidité contractée vis-à-vis du roi, tout cela et bien d'autres circonstances sont l'effet des conseils de Madame Adélaïde (19 septembre 1770). » Sophie, subjuguée par sa sœur aînée, est enveloppée dans le même blâme ; on leur oppose Madame Victoire, « la meilleure des trois sœurs. »

Cette bonne princesse en effet traita la nouvelle dauphine comme feu sa sœur Henriette avait traité Marie-Josèphe de Saxe ; elle la guida en toute franchise, la conseilla sans arrière-pensée, lui fit peut-être entendre d'une façon discrète qu'une conduite unie et simple, un éloignement décidé pour les cabales de la cour, une apparente approbation de ce qu'on réprouve intérieurement, assureraient son repos et lui vaudraient l'affection du roi. Malheureusement l'âge et le caractère différaient trop : la jeune dauphine ne profita guère de ces fines maximes de sagesse pratique. Tant de modération l'étonnait, surtout en présence de la du Barri, « la plus sotte et impertinente créature qui soit imaginable. »

Digitized by Google

Elle goûtait infiniment plus les maximes hautaines et absolues d'Adélaïde. Celle-ci, désireuse de conserver l'empire qu'elle avait pris sur sa nièce, montrait une grâce charmante à lui procurer les amusements de la jeunesse. Ainsi, malgré les instantes prières de sa mère et en dépit des assurances un peu hypocrites qu'elle lui donnait, la dauphine brûlait du désir de suivre à cheval les chasses royales. Adélaïde se chargea d'obtenir la permission du roi ; un complot hardi fut formé. « Il avait été décidé qu'un des premiers écuyers de la petite écurie, et le seul admis dans la confidence, tiendrait un cheval prêt dans un endroit marqué de la forêt, qu'on y enverrait aussi les ânes, mais que Madame la dauphine, arrivant au rendez-vous, monterait sur le cheval, et que les autres montures seraient renvoyées (16 novembre 1770). »

L'intimité de la dauphine avec Mesdames avait de plus graves inconvénients. C'est peu de noter la faiblesse d'esprit, la légèreté de paroles des princesses : elles manquaient de tact et de clair-

Digitized by Google

voyance à un point qu'on ne saurait imaginer. « M. le dauphin lui avait promis d'aller coucher dans son appartement le surlendemain, c'est-à-dire le 20 septembre, écrit Mercy en parlant de la dauphine. Madame l'archiduchesse, fort aise de cette promesse, n'avait rien eu de plus pressé que d'en aller faire confidence à Mesdames Adélaïde et Sophie et à la comtesse de Narbonne. Celles-ci, de leur côté, le confièrent à tant de monde que cela devint la nouvelle du jour. Madame Adélaïde voulut de plus joindre à cette indiscrétion celle de faire des exhortations à M. le dauphin, et il en fut si effarouché qu'il manqua tout uniment de parole à Madame la dauphine. Il avait renouvelé une semblable promesse pour le 10 de ce mois; elle fut confiée à Mesdames ainsi que la première, et M. le dauphin ne l'a pas tenue plus exactement (20 octobre 1770). » Faire certaines confidences à Mesdames n'était pas, on le voit, sans danger. Comme leurs bonnes intentions ne sont pas douteuses, on reste confondu de tant de naïveté.

Digitized by Google

Sans les périls très-réels où courait la dauphine, Mercy n'aurait pas toujours été « sur la brèche, » Marie-Thérèse n'aurait pas écrit à la fin une de ces grandes lettres qui frappaient comme la foudre l'entendement, sinon le cœur, de sa fille. « ... Ce qui m'a fait de la peine, dit l'impératrice, et m'a convaincue de votre peu de volonté de vous en corriger, c'est le silence entier sur le chapitre de vos tantes, ce qui était pourtant le point essentiel de ma lettre et qui est cause de tous vos faux pas. Dans le reste, c'est sur ce point, ma chère fille, que vous me devez suivre et me mettre au fait. Est-ce que mes conseils, ma tendresse, méritent moins de retour que la leur? J'avoue, cette réflexion me perce le cœur. Comparez, quel rôle, quelle approbation ont-elles eue dans le monde? Et, cela me coûte à le dire, quel est-ce que j'ai joué? Vous devez donc me croire de préférence quand je vous préviens ou conseille le contraire de ce qu'elles font. Je ne me compare nullement avec ces princesses respectables, que j'estime sur leur intérieur et

Digitized by Google

qualités solides, mais je dois répéter toujours qu'elles ne sont fait ni estimer du public ni aimer dans leur particulier. A force de bonté et coutume de se laisser gouverner par quelques-uns, elles se sont rendues odieuses, désagréables et ennuyées pour elles-mêmes, et l'objet des cabales et tracasseries. Je vous vois prendre le même train, et je dois me taire! (31 octobre 1771.) » La dauphine ouvrit enfin les yeux sur les défauts de ses tantes. Dès le commencement de 1772, elle secoue le joug de Madame Adélaïde, timidement d'abord : elle la craint.

Au lieu de passer toutes ses soirées chez Mesdames, elle va chez le comte et la comtesse de Provence. Elle daigne adresser une parole à la favorite : les tantes se bornent à un peu de bouderie. Lors de l'inauguration du pont de Neuilly (octobre 1772), à laquelle la dauphine devait assister avec Louis XV et la comtesse du Barry, elle déclara à ses tantes, qui désapprouvaient ce projet « qu'elle jugeait convenable d'aller partout où il s'agissait de se trouver auprès du

Digitized by Google

roi. » On en vint, paraît-il, à des propos piquants de part et d'autre : tout Versailles le sut bientôt. Quand Mercy entra chez l'archiduchesse, il la trouva très-irritée. « Si maman me voyait dans ce moment-ci, s'écriait-elle, elle saurait que je ne suis pas du parti de mes tantes. » Enfin le 16 décembre de la même année Mercy écrivait à l'impératrice : « La tutelle de Mesdames a cessé. » Plus d'intimité ni de confiance, du moins avec Adélaïde et Sophie, car Victoire continuait à bien traiter la dauphine. Il s'en fallait de beaucoup que la faveur d'Adélaïde fût alors ce qu'elle avait été. Un baron de Montmorency, son chevalier d'honneur, lui déplaisait; elle supplia le roi de l'en délivrer : soutenu par la favorite, le baron garda son titre. Quand on forma la maison du comte d'Artois, Adélaïde, qui avait surveillé l'éducation de son neveu, comptait disposer des places à donner : la du Barry renversa tous ses projets. L'altière princesse avait alors de magnifiques colères; elle s'efforçait d'associer à sa cause toute la famille

Digitized by Google

royale, voulait que la dauphine portât ses doléances au pied du trône; mais celle-ci se dérobait toujours. La tante insistait-elle, montrait-elle de l'humeur au point de s'oublier, l'archiduchesse lui répondait avec un grand sang-froid, d'un ton ferme et sec.

Telle était la situation assez effacée de Mesdames à la cour de France, lorsque la mort de leur père et l'avénement de leur neveu, le roi Louis XVI, leur rendirent pour un moment tout l'éclat de leur ancienne faveur. On sait le touchant dévouement des princesses, — vrai miracle d'amour! — qui toutes trois s'enfermèrent avec leur père dès que la petite vérole fut déclarée: le doux ressouvenir des belles années de leur jeunesse, l'inaltérable fidélité d'une affection unique, se réveillèrent dans l'âme de ces pauvres délaissées, qui se remirent à aimer comme on n'aime plus, comme on ne doit peut-être pas aimer. Seules pendant la nuit dans cette chambre empestée, pressées sous les rideaux du lit royal où gisait ce corps tout cou-

Digitized by Google

vert de pustules, suffoquées par l'air chaud et mal odorant, atteintes déjà du mal terrible, elles songeaient sans doute, ces tristes filles de France, à ceux qu'elles avaient aimés et qui les avaient quittées pour toujours, à leurs sœurs Henriette et Elisabeth, à leur frère, à leur mère. Nul doute qu'alors elles ne fussent résignées à ne sortir de cette chambre où elles veillaient que pour aller avec leur père dans les caveaux de Saint-Denis. Oh! ces affections exclusives, silencieuses et tenaces, ces amours infinies, doucement implacables, plus fortes que la mort même, qui les scrutera sans tremblement?

Il ne fallait pas moins que ce spectacle tragique pour arracher les princesses à leurs mesquines intrigues de tous les jours. Quelques mois auparavant, le chancelier et l'archevêque de Paris, de concert avec Madame Louise, avaient formé le projet de transférer à Versailles le couvent des carmélites de Saint-Denis pour s'emparer de la direction spirituelle du roi à la moindre velléité de repentance; il paraît même que la

Digitized by Google

carmélite, poussée par le duc d'Aiguillon, devait demander au pape de dissoudre le mariage de la du Barry : Louis XV aurait fait de cette fille une Maintenon. Enfin, si l'abbé Maudoux confessa le roi, c'est que la religieuse de Saint-Denis ne put parvenir à l'éloigner. Encore malades de la petite vérole, Mesdames allèrent à Choisy avec la cour. Adélaïde, surexcitée par la fièvre, parle en souveraine, nomme les ministres, l'emporte sur la reine, confond le parti de Choiseul et fait rappeler Maurepas, saint homme dont le Recueil de petits vers est plus célèbre que la ferveur religieuse, mais qui pourtant communiait très-régulièrement chez les carmélites de Saint-Denis.

Cependant Marie-Antoinette avait juré qu'elle serait reine et que la domination de ses tantes finirait. Quand elles reparurent, « très-maltraitées de la petite vérole et encore fort rouges, » la fille de Marie-Thérèse les accueillit avec une grâce un peu sèche, leur laissa voir que le temps de leur règne était passé : c'est du moins ce que

Digitized by Google

Mercy-Argenteau mande à l'impératrice (2 juillet 1774). Quelques jours plus tard, il note que Mesdames « se tiennent dans un état de tranquillité qui ne leur est pas trop naturel; » il constate qu'Adélaïde perd son empire sur le roi; il dément, mais il rapporte le bruit alors très-répandu de la retraite des princesses en Lorraine. Madame Adélaïde devait avoir le titre de gouvernante de cette province. « Un beau présent à lui faire, écrit l'abbé Baudeau en juillet 1774, serait de lui donner par-dessus le marché la carmélite, afin que nous restions tranquilles. » Le comte de Mercy semble avoir été trompé par les apparences : rien n'était moins sûr que cette « tranquillité » des tantes. C'est à cette époque, entre autres griefs, qu'au mépris de toutes ces traditions de l'étiquette qui étaient une seconde religion pour Adélaïde avait lieu l'innovation des soupers où les hommes étaient admis à la table de la reine : comment Mesdames seraient-elles demeurées impassibles? Louis XVI avait très-longtemps hésité; il voulait en écrire à Ma-

Digitized by Google

dame Victoire, c'est-à-dire à Madame Adélaïde; on prévint l'arrivée des tantes, et on les invita pour le troisième souper de ce genre qui eut lieu le 2 novembre. Elles se vengèrent comme femmes se vengent.

C'était un plaisir pour la reine d'aller en cabriolet au Petit-Trianon (qu'elle avait baptisé le Nouveau-Vienne) et de conduire elle-même : on dit au roi que ces courses faisaient scandale ; il ne le cacha pas à Marie-Antoinette, insinuant que les usages de France n'étaient pas ceux de la cour de Vienne. La reine sentit que « les vieilles tantes » lui avaient encore joué ce tour-là; elle pleura, de colère sans doute. Ses conversations, ses jeux, ses promenades, sa toilette, ses gestes, ses paroles, tout était épié, dénoncé à Mesdames et à Maupeou : à Bellevue comme à Brunoy, au Palais-Royal comme à Versailles même, on lisait de petits vers sur l'Autrichienne, on fredonnait des couplets satiriques, on se passait d'odieuses caricatures, d'ignobles libelles. Mercy pouvait-il ignorer

Digitized by Google

alors qu'on tirait « à boulets rouges » sur la fille de sa souveraine? Ne savait-il pas qu'avant d'être galamment tournées par les beaux esprits, tels que le comte de Provence, le marquis de Louvois ou M. de Champcenetz, les satires contre la reine avaient été élaborées dans les pieux conciliabules du chancelier et de Mesdames? Quoique sans portefeuille, Adélaïde était toujours une espèce de ministre : elle faisait maintenir aux affaires ses créatures, Maupeou et Terray, elle présidait les comités qui se tenaient chez la carmélite de Saint-Denis et chez l'archevêque de Paris : c'est de là que partaient les calomnies les plus envenimées, les plus sûres d'atteindre la reine, d'empoisonner sa vie, de salir sa mémoire(1).

Ce n'était pas toujours assez au gré de sœur Thérèse de Saint-Augustin : elle se jetait alors sur sa plume, et, parlant à la fois le langage

(1) L'abbé Baudeau, *Chronique secrète de Paris sous le règne de Louis XVI*, dans la *Revue rétrospective*, t. III, p. 281-285.

Digitized by Google

d'une fille de France et d'une fille de l'Eglise, elle écrivait à l'Autrichienne quelqu'une de ces lettres fanatiques et impérieuses dont parlent les contemporains. Ne s'agissait-il point de « sauver la religion, » toujours menacée par le parti de Choiseul, cet antechrist ? Naturellement les tantes n'en faisaient pas moins bon visage à leur nièce : elles l'invitaient à dîner en leur château de Bellevue, elles allaient avec la cour à Fontainebleau ; Madame Victoire sollicitait des places d'ambassade, Madame Adélaïde demandait des évêchés et des abbayes pour ses bons amis, Madame Sophie osait réclamer un régiment pour quelque petit écuyer de sa maison, mais la plus infatigable solliciteuse et quémandeuse était Madame Louise. « Voici encore une lettre de ma tante Louise, s'écriait souvent Marie-Antoinette : c'est bien la petite carmélite la plus intrigante qui existe dans le royaume (1). »

Si l'on songe que la sœur Thérèse de Saint-Augustin, à bout de calomnies contre sa nièce,

(1) Madame Campan, t. III, p. 89.

Digitized by Google

ne fut pas moins ardente qu'Adélaïde pour la faire renvoyer dans sa famille, que Maurepas dut se décider à dénoncer au roi l'odieuse comédie, et que la reine n'ignorait rien de tous ces beaux projets, on avouera qu'elle n'a pas caractérisé en termes trop vifs la carmélite, et que, pour un apôtre de l'antechrist, elle pratiquait assez bien la plus chrétienne de toutes les vertus, la charité.

Des quatre dernières filles de Louis XV, Sophie mourut la première au commencement de mars 1782. Dans une lettre écrite le lendemain, Madame de Bombelles, dame d'Elisabeth, racontait que la princesse avait une hydropisie de poitrine. « Elle est morte étouffée, de la même mort à peu près que l'impératrice. » On possède son testament : elle y demande que son corps ne soit pas ouvert, sinon aux pieds, que des prêtres et des filles de charité le gardent vingt-quatre heures, qu'il soit ensuite porté à Saint-Denis, sans pompes ni cérémonies, pour être réuni à ceux de ses père et mère comme une

Digitized by Google

marque de son respectueux attachement à leur personne. En 1776, elle avait acquis avec Adélaïde l'un des plus beaux domaines de Champagne, la terre de Louvois, que Louis XVI érigea pour ses tantes en duché-pairie : tous les documents relatifs à cette affaire, qui fut un événement considérable dans la vie de Mesdames, sont conservés aux Archives, ainsi que deux petits cahiers sur lesquels la princesse a de sa main écrit les comptes de sa maison : ce n'est pas ici le lieu d'insister. Quelques mots d'une lettre posthume, adressée par Sophie à Louis XVI, ajoutent un dernier trait, comme une douce lueur d'outre-tombe à cette physionomie étrange, un peu vague et fuyante, mais bonne et tendre : « Ne soyez pas effrayé, mon cher neveu, de toutes ces demandes; pensez que vous gagnerez encore beaucoup à ma mort; pensez aussi, je vous prie, à l'amitié dont je me suis toujours flattée que vous aviez pour moi, mais plus encore à celle que j'avais pour vous, qui était bien tendre, je vous assure. »

Digitized by Google

Madame Louise ne survécut guère à sa sœur : non que cette mort l'ait affectée plus qu'il convenait à une telle chrétienne; elle tracassait plus que jamais la cour au nom du ciel, suivant le mot de la petite maréchale de Mirepoix; elle dénonçait à l'autorité séculière les attentats de l'incrédulité, les outrages à la religion, la licence de la presse. De la petite cellule du monastère de Saint-Denis s'en allaient à chaque heure des courriers qui portaient sur presque tous les points du royaume des exhortations et des avertissements aux princes de l'Eglise. L'infatigable prieure les conjurait nuit et jour d'arrêter les progrès de l'impiété philosophique et du débordement des mœurs. Ayant peut-être eu vent que l'évêque de Clermont mollissait au sujet de la stricte observance du maigre pendant le carême (je dis peut-être, car elle avait à peine besoin d'un texte pour faire un sermon) : « Ah! mon père, s'écrie-t-elle, soutenez l'Eglise et l'esprit de l'Eglise; ne vous laissez point entraîner à une fausse compassion. L'abstinence du carême

Digitized by Google

une fois lâchée ne sera plus rétablie : il en a été ainsi de l'usage des œufs... Il en sera de la suppression du maigre à Clermont comme de celle des fêtes à Paris. M. de Beaumont s'est laissé gagner il y a trois ans, et nous en a ôté quatorze, sous la promesse que la police tiendrait la main à l'observation des autres. Tous les abus ont recommencé avant la première année expirée, et hier, fête des Rois, les boutiques de Paris étaient ouvertes, et l'on criait tout dans les rues. »

Elle ne veillait pas d'un œil moins jaloux sur la conduite du clergé régulier. Les religieux carmes de Charenton étaient déchus de leur première ferveur; elle obtint un bref du pape et fit refleurir dans ce couvent la règle primitive. Quand l'empereur Joseph II, frère de Marie-Antoinette, supprima dans ses Etats cent et quelques monastères, Madame Louise fit venir en France les religieuses sécularisées des Pays-Bas et reçut à Saint-Denis toute la communauté des carmélites de Bruxelles. « Si mon

Digitized by Google

cher neveu impérial me lisait, écrit-elle à la prieure de Bruxelles, il aurait peut-être envie de me faire tordre le cou; mais mon neveu de France me défendrait, puisqu'il veut bien vous ouvrir un asile dans son royaume. » En effet, le comte de Vergennes, ministre d'Etat, avait été mis par Louis XVI aux ordres de sa tante.

A cette époque, elle trace d'elle-même un portrait qui, pour n'être pas flatté, n'en est pas moins exact : « Votre servante est fort petite, grosse tête, grand front, sourcils noirs, yeux bleus-gris-brun, nez long et crochu, menton fourchu, grosse comme une boule et bossue. On dit cependant que, depuis qu'elle est revêtue de l'élégant habit du Carmel, sa bosse ne paraît que peu. »

Mais, entre tant de passions qui la consumaient, la plus ardente était peut-être celle des reliques. Elle avait une sorte d'amour maladif pour les corps saints : sans trêve ni merci, elle en réclamait au pape, aux cardinaux, aux ambassadeurs, à tout le monde. Pour sainte Thé-

Digitized by Google

rèse, il fallut bien se contenter d'un « fragment considérable de chair, » mais quant au commun des saints, c'étaient des corps entiers qu'on lui adressait de tous côtés : le monastère de Saint-Denis en était à la lettre encombré. M. de Mac-Mahon, parent de Julienne de Mac-Mahon, qui, on l'a dit, avait été l'*ange* de la princesse, lui fit la gracieuseté d'envoyer de Rome un corps de sainte qu'il mit dans une « caisse à son adresse. » Bien que l'abbé de Landen n'eût rien négligé pour faire « emballer » la sainte (je me sers des expressions de la carmélite), on l'annonçait toujours et elle ne paraissait jamais : grande inquiétude à Saint-Denis; enfin sainte Justine arriva après six semaines de séjour « à la douane, » encore « le ballot » manqua-t-il d'être ouvert par les douaniers, fort curieux de savoir ce qu'il renfermait.

Ce serait à ce goût pour les reliques qu'il conviendrait d'attribuer la cause de la mort tragique, du *martyre* de la carmélite. Le mot était déjà dans l'abbé Proyart, mais on pouvait le prendre

Digitized by Google

pour une métaphore. Suivant l'opinion des contemporains, c'était l'édit royal de novembre 1787, rendant l'état civil aux protestants, qui avait avancé les jours de Madame Louise : la pureté de la foi lui semblait mise en péril par le rappel des hérétiques en France. Que des réprouvés méritassent d'être traités comme des hommes, voilà ce qu'il lui répugnait d'admettre. Après avoir consacré sa vie à la défense de l'Eglise romaine, au triomphe de la plus pure orthodoxie ultramontaine, elle se sentit frappée deux fois à mort par cet édit doublement sacrilége, puisque c'était un fils de saint Louis qui l'avait signé. Elle se rappelait certaine maxime tirée des *Enseignements* du saint roi à son fils, qu'en sa jeunesse elle avait transcrite pour l'avoir toujours présente : « Chassez-en (de votre Etat) les hérétiques (1). » Que les temps étaient changés ! La sœur Thérèse de Saint-Augustin ayant adressé

(1) *Méditations eucharistiques*, par Madame Louise de France, dédiées à Madame Adélaïde (Paris, 1789), p. 257. Ce précepte des *Enseignements* est authentique.

Digitized by Google

à son royal neveu une véhémente épître de huit pages contre les protestants, Louis XVI avait fait à sa tante une réponse « très-dure : » c'est la douleur qu'elle en avait ressentie qui l'aurait tuée. Toutefois ses dernières paroles, rapportées par le roi lui-même, auraient moins été d'une sainte que d'une écuyère. Dans les rêves délirants de l'agonie, elle se revit sans doute avec ses sœurs au milieu des chevaux, des piqueurs et des chiens, chassant le cerf dans la forêt de Fontainebleau, et elle s'écria : « Au paradis, vite, vite, au grand galop ! »

Telle était la version du dix-huitième siècle.

Aujourd'hui on n'hésite plus, on affirme tout net que Madame Louise a été empoisonnée par les ennemis de la religion (1). Elle sortait du parloir lorsqu'on lui remit un paquet portant ces mots : « Saintes reliques. » Elle déchira une première enveloppe et lut sur une autre : « Reliques du Père éternel. » Elle rompit le sceau et aper-

(1) *Vie de la révérende mère Thérèse de Saint-Augustin*, t. II, p. 303 et suiv.

Digitized by Google

çut un gros paquet de cheveux couverts de poudre. Aussitôt elle se sentit fort mal d'avoir respiré cette poudre, et jeta les « reliques » au feu. Tout critique non prévenu ne verrait sans doute dans cet événement qu'une plaisanterie de mauvais goût : les carmélites y ont découvert un empoisonnement, et voilà comment Madame Louise de France, en religion sœur Thérèse de Saint-Augustin, mourut martyre de la foi ! Inutile d'ajouter que les guérisons de maladies incurables et autres grâces surnaturelles dues à sa médiation ont été et sont plus que jamais nombreuses dans les monastères de l'ordre du Carmel. Quelle martyre ne fait des miracles ?

Adélaïde et Victoire restaient seules des filles de Louis XV. Eloignées de la nouvelle cour, sans pouvoir sur l'esprit timide et irrésolu du roi, pénétrées jusqu'au fond de l'âme par le regard froid et acéré de Marie-Antoinette, elles se consolaient de leur disgrâce en menant une grande existence à l'Hermitage, à Choisy, à Bellevue. La foule considérable de prélats, de

Digitized by Google

dames, d'écuyers, de femmes de chambre, de valets, d'huissiers, d'officiers de toute sorte attachés à leurs maisons, formaient une autre cour de France où duchesses, marquises et comtesses possédaient les plus nombreux, les plus authentiques quartiers de noblesse.

Adélaïde avait vu lui échapper l'éducation des enfants de France; elle n'avait même pu réussir à faire donner un régiment de cavalerie à ce comte Louis de Narbonne qui passait pour son fils; elle assistait avec stupeur à la fin d'un monde, ne sortait de ses noires rêveries que pour remplir Versailles des éclats prophétiques de sa colère. On la laissait errer et vaticiner dans le palais de ses pères, où elle était devenue comme une étrangère. Elle eut en 1787 plusieurs longues conférences avec Louis XVI : il en sortait pensif et très-sérieux. Un jour, la reine entra tout à coup : « Vous n'êtes pas de trop, Madame, dit Adélaïde, il est question de sauver l'honneur du roi, le vôtre, et la nation du danger qui les menace. »

Digitized by Google

La bonne princesse Victoire avait des mœurs infiniment plus douces : elle se promenait dans les allées anglaises du parc de Bellevue, elle causait avec ses dames, caressait ses chiens, et s'assoupissait légèrement pendant qu'on lui faisait la lecture. Elle avait aussi une bergerie, une laiterie, une ferme, une basse-cour, et elle prenait un plaisir extrême à regarder traire les vaches ou à écouter le bêlement des agneaux : aussi bien c'était la mode alors. Pourtant, si elle ne le disait elle-même, on n'imaginerait jamais en quelles aventures romanesques la poétique du temps jetait une personne d'aussi grand sens.

... Vous savez que j'ai passé toute la nuit du jeudi au vendredi dans le jardin, écrit-elle à la comtesse de Chastellux le 7 août 1787. Oh ! que le soleil était beau à son lever, et quel beau temps ! Je me suis couchée cependant à huit heures du matin, après avoir déjeuné avec une soupe à l'oignon excellente et une tasse de café à la crème. Je n'ai ressenti aucune incommodité de cette jeunesse. Oh ! comme tu m'aurais grognée ! Madame de Mesmes y a été d'une humeur charmante ; je me suis réellement amusée du beau temps, de la belle lune, de

Digitized by Google

l'aurore et du beau soleil, ensuite de mes vaches, moutons et volailles, et du mouvement de tous les ouvriers qui commençaient leur ouvrage gaiement...

VICTOIRE.

La Révolution fut le coup de tonnerre, précurseur de l'orage, qui, comme dans les idylles, dispersa moutons, bergers et bergères jusqu'aux grottes prochaines, mêla le fracas de la foudre aux grêles sonneries des vaches effarées, et d'une pastorale de Florian fit une tragédie de Marie-Joseph Chénier. Les journées d'octobre décidèrent Mesdames à quitter la France; elles ne pouvaient qu'aller à Rome. Dans les conversations de la vicomtesse de Bernis, nièce du cardinal, elles avaient appris à connaître un peu l'Italie et surtout la ville sainte; on leur avait vanté la douceur du climat, l'aménité des caractères, l'agrément de la société. Comme au bon temps, l'ancien abbé de Bernis faisait toujours sa cour aux princesses : de Rome il leur adressait des *agnus*, des reliques, de superbes chapelets de jaspe sanguin montés en or; elles savaient avec

Digitized by Google

quelle magnificence, digne de l'ancienne cour, elles seraient accueillies par le dernier favori de Madame Infante.

Le récit des troubles très-graves que le bruit du départ de Mesdames causa en France, leur fuite furtive de Bellevue dans la nuit du 19 février 1791, et les hideuses scènes de désordre qui suivirent, l'agitation des sections de Paris, la lettre du roi à l'Assemblée touchant le voyage de ses tantes, le soulèvement des populations sur leur passage, leur arrestation à Moret, puis à Arnay-le-Duc, le décret de l'Assemblée qui leur permit d'aller, comme à toute « citoyenne, » où bon leur semblait, étendraient outre mesure les limites de cette étude purement psychologique. Tous ces faits appartiennent bien plus à l'histoire de la Révolution française qu'à celle des filles de Louis XV ; ils sont trop généraux, partant trop vagues, et n'apporteraient aucune lumière sur le caractère des princesses. Il faut en dire autant de deux derniers écrits, qui nous fourniraient quelques renseignements, d'ailleurs dénués de

Digitized by Google

toute critique (1), sur le séjour de Mesdames à Rome, et sur leur nouvelle fuite devant l'envahissement de l'Italie entière par les armées et les idées de la Révolution, à Albano, à Caserte, dans le royaume de Naples, à Manfredonia, dans tout le sud de la péninsule; elles s'embarquèrent à Brindisi sur une frégate russe qui les conduisit à Corfou, puis à Trieste (19 mai 1799).

Les princesses avaient beaucoup souffert pendant cette lamentable odyssée, Victoire surtout: elle périssait du même mal que Sophie, éprouvait de continuelles nausées, sentait venir l'angoisse suprême. Dix-huit jours après être arrivée à Trieste, elle s'éteignit doucement, ainsi qu'elle avait vécu, sans colère ni rancœur. Au milieu de sa petite cour d'évêques, de prêtres, de dames et de vieux gentilshommes qui l'avaient suivie jusqu'au fond de l'Adriatique, Adélaïde demeu-

(1) *Mémoires historiques de Mesdames Adélaïde et Victoire de France*, nouvelle édition, par M*** T***; Paris, an IX (1803), 2 vol. — *Relation du voyage de Mesdames tantes du roi, de Caserte à Trieste*, par le comte de Chastellux; Paris, 1816.

Digitized by Google

rait seule debout comme une statue voilée sur un sépulcre. Dure et hautaine dans le palais de Louis XIV, possédée du sombre esprit des voyants au château de Bellevue, l'exil, l'anxiété douloureuse, le désespoir, la haine, l'avaient rendue farouche. Elle passa huit mois encore sur la terre après Victoire, puis elle disparut; on ne sait rien de sa mort qu'une date : 18 février 1800.

Digitized by Google

MADAME RÉCAMIER

Digitized by Google

Digitized by Google

MADAME RÉCAMIER

Encore quelques années, et il y aura un siècle que la *vulgarité* — le mot et la chose — est née d'une société en décomposition, a envahi les nouvelles mœurs, et presque mis en oubli, avec nos traditions littéraires, le souvenir du goût et de la politesse de ces Français d'autrefois qui avaient fait une France qu'aucun de nous n'a vue. Que peuvent nous dire, à nous autres nouveaux venus, certains noms comme ceux de Madame Récamier, de Mathieu et d'Adrien de Montmorency, voire de Camille Jordan, qu'il nous a pourtant été donné d'entendre prononcer quelquefois chez nos grand'mères? Ceux d'entre

Digitized by Google

ces « anciens » qui ont beaucoup écrit, comme Ballanche, sont assurément plus présents à notre mémoire, bien qu'on ne les lise guère. Je ne parle point des très-grands esprits, des génies, comme Madame de Staël et Chateaubriand. Le nombre de ceux qui savent par cœur de belles pages de *Corinne* et de *René* diminue chaque jour, mais quelques-uns survivent encore à qui l'on peut parler de ces œuvres sans paraître érudit.

Il en est des jouissances supérieures de l'intelligence comme de la politesse et des élégances de la société : on peut bien en rêver et même en discourir, mais non pas les sentir et les apprécier de tous points sans une lente et rare préparation, sans un certain tour d'esprit et des habitudes héréditaires, bref, sans une culture délicate et raffinée qui n'est plus depuis longtemps dans nos mœurs, et à laquelle ni éducation, ni instruction ne suppléent. Un éminent écrivain de notre temps a dit que finalement la médiocrité prévaudra. Médiocrité et vulgarité

Digitized by Google

vont assez bien de compagnie. A esprit médiocre, idées vulgaires.

L'idéal de la beauté, tel qu'il brille dans les œuvres de l'art et de la littérature des siècles de Périclès et d'Auguste, a été trouvé trop relevé pour ce temps et décidément sacrifié aux « connaissances utiles. » Depuis le dix-huitième siècle, on faisait en France d'assez médiocres humanités : on n'en fera plus du tout. Il y avait encore une élite d'esprits, nourris et surnourris de la moelle des lions, capables à l'occasion de grandes choses, et qui, comme Chateaubriand, pouvaient sans trop d'effort accomplir quelques-uns des travaux d'Hercule. Le Celte de l'Armorique savait de reste qu'il n'était qu'un barbare : il avait seulement participé, dans une certaine mesure, de la haute culture antique de la Grèce et de Rome, du génie d'Homère et de Sophocle, de l'exquise sensibilité de Virgile et des fines élégances d'Horace. Il possédait les traditions du goût et du savoir humains. Toute éducation qui ne plonge point par ses racines

Digitized by Google

dans le sol sacré de l'Attique n'a vraiment rien d'humain.

Songer au passé console du présent. Reste à savoir si notre rêverie aura la puissance d'évoquer de la douce et subtile lumière des champs Elysées les ombres heureuses de ceux qui n'étaient déjà plus aux jours de notre enfance, et s'il nous sera loisible de les voir apparaître tels qu'ils étaient, non tels qu'ils nous semblent avoir été.

Digitized by Google

I

Ces réserves faites, ce juste tribut d'admiration et de regret payé au passé, à la vieille société française d'où sont issues par voie de dégénérescence les mœurs contemporaines, il convient de reconnaître que, si nous ne sommes pas initiés, comme l'était Sainte-Beuve, au monde et à la politesse du dix-huitième siècle, nous sommes beaucoup plus libres que l'illustre critique pour en parler sans gêne ni réticence aucune. Ce maître incomparable avait parfois d'étranges complaisances à l'endroit des gens de son monde. Si la postérité prend argent comptant certaines pages de lui sur Ballanche, par exemple, elle sera bien cruellement trompée! Les deux articles qu'il publia sur Madame Récamier, en 1849, quelques mois après sa mort, et en

Digitized by Google

1859, sont des chefs-d'œuvre, le premier surtout, mais ce sont deux panégyriques. J'imagine qu'il aurait pu les lire à l'Abbaye-aux-Bois, dans le salon de la belle Juliette, devant M. de Chateaubriand, au milieu des Noailles, de Ballanche, de Jean-Jacques Ampère, d'Alexis de Tocqueville, de Charles Lenormant et d'Ozanam. Un sourire charmant de la Notre-Dame de ce grave sanctuaire, un mouvement de tête presque imperceptible de René, un murmure de louange discrète et délicate dans l'assistance auraient accueilli ces pages exquises, d'une grâce suprême jusqu'en son afféterie, toutes de nuances légères, effacées, vaporeuses, d'un éclat fin et doux sur un fond gris, monotone, assoupissant à la longue, mais délicieusement énervant.

La personne et la vie de Madame Récamier appartiennent pourtant à l'histoire de la France, à celle de l'Europe, et non pas seulement au petit cercle d'initiés de l'Abbaye-aux-Bois. Sainte-Beuve, qui pendant tant d'années a fouillé en tous sens, avec une curiosité implacable, l'œuvre

Digitized by Google

et l'homme dans Chateaubriand, n'a parlé de la dernière amie du grand poëte qu'en parfait galant homme, qui, jusque dans la mort, entoure d'égards et d'attentions délicates la femme qui a daigné le distinguer un jour et l'a marqué peut-être d'un petit signe au cœur. Lamartine, qui parut à l'Abbaye-aux-Bois, qui assista à la lecture du *Moïse* de Chateaubriand, a écrit presque un volume sur Madame Récamier sans avoir pris la peine, selon son habitude, de regarder et de voir. On connaît sa manière toute subjective de traiter l'histoire. Chez Lamartine c'est peine perdue de chercher autre chose que Lamartine.

Faut-il trouver bon que, en pareille occurrence, une personne d'un goût sûr et fin, d'un esprit vif et délié, d'un jugement net et ferme, ait pris sur elle de nous faire connaître la femme illustre dont nous parlons, en tirant de ses papiers et en publiant plusieurs volumes de *Souvenirs* et de *Correspondances*, liés ensemble par un récit biographique arrangé avec beaucoup d'art? Oui et non. Cette personne, Sainte-Beuve

Digitized by Google

l'a nommée, et il n'est guère permis d'ignorer que l'auteur de *Madame Récamier, les Amis de sa jeunesse et sa Correspondance intime* (1), comme celui des *Souvenirs de Madame Récamier*, parus il y a douze ans, est la nièce et la fille adoptive de la fameuse Juliette, Madame Amélie Lenormant. Ces trois volumes de *Souvenirs* sont en réalité un magnifique monument élevé par la piété filiale. Sainte-Beuve avait prononcé le panégyrique; Madame Lenormant a fait construire le mausolée. Epitaphe et tombeau, tout est l'œuvre des amis et des parents de la morte tant aimée.

Dans ce nouveau volume, Madame Lenormant n'a vraisemblablement pas encore publié tous les documents relatifs à Madame Récamier et à ses amis qui sont en sa possession. Parfois elle a choisi « au hasard, » dit-elle, dans des paquets de lettres. En somme, nous ne connaissons que ce qu'elle a bien voulu nous communiquer, que ce qui présente, selon elle, le plus d'intérêt aux lecteurs, et paraît le plus digne d'honorer la mé-

(1) Un vol. in-8°. Paris, 1872.

Digitized by Google

moire de celle qui a été son bon ange sur la terre. Tout en exprimant notre reconnaissance bien sincère et bien vive à l'auteur, nous ne pouvons lui dissimuler que le rôle d'éditeur moderne ne s'accommode plus d'un tel éclectisme. Nous n'aimons pas qu'on se donne la peine de choisir pour nous. Nous voudrions tout lire et tout connaître. Mais peut-être sommes-nous indiscrets ou du moins un peu trop curieux? Ce que Madame Récamier avait rédigé elle-même de ses souvenirs a été détruit par son ordre. Quelques pages pourtant paraissent avoir échappé à la destruction : c'est là, avec un certain nombre de billets et de lettres fort courtes, tout ce qui a été livré au public comme émanant directement de cette femme célèbre.

L'espèce d'aversion, « d'horreur » même qu'éprouvait Madame Récamier pour l'action d'écrire est chose connue. Tous ses correspondants les plus chers, les plus aimés, semble-t-il, forment un touchant concert de plaintes sur la négligence de la belle Juliette à leur répondre. « Tu

Digitized by Google

sais que moi, je n'écris pas, » dit-elle à sa nièce. Soit; mais faut-il attribuer cette singularité à une réserve excessive et à de virginales pudeurs? Ceux-là ne le croiront guère, je le crains, qui auront lu seulement dix lignes de Madame Récamier. Dans tout ce que j'ai vu, il m'est impossible de découvrir autre chose que cette élégante correction qu'une femme du monde acquiert si facilement dans le commerce de la bonne société. Elle parle avec *sensibilité* et agrément ; elle n'écrit pas. La phrase n'est point faite. Qu'on lise, par exemple, un billet de Madame Récamier et une lettre de Madame de Staël, on verra de suite en quoi causer la plume à la main diffère d'écrire. L'une écrit avec autant de facilité et de plaisir que l'autre éprouve de peine et d'embarras à faire entrer dans quelques phrases banales des pensées et des sentiments qu'elle aurait certes beaucoup mieux exprimés de vive voix.

D'ailleurs, on n'en saurait douter, quand une femme comme Madame Récamier n'écrit pas, c'est qu'elle a la conscience de ne pas savoir

Digitized by Google

écrire. Les occasions ne lui ont point manqué. Elle eut l'habileté grande d'échapper à tous les piéges de ce genre que ses meilleurs amis, le bon Ballanche entre autres, lui ont maintes fois innocemment tendus. Rien de plus calculé que la feinte négligence, la charmante paresse qu'elle mettait à écrire. Ses billets étaient rares et, sans doute, laborieusement travaillés. Elle n'arrivait pas pour cela à avoir du style, mais elle finissait par trouver l'expression à point, le tour net et juste, si bien que ses amis croyaient l'entendre causer. Chateaubriand n'a jamais rien retenu de ces petits billets, d'une écriture fine et serrée, que, de temps en temps, elle adressait au grand écrivain en réponse à ses volumes de lettres.

Cette personne d'un commerce si agréable, dont on vantait l'esprit après la beauté, qui vécut et mourut dans la société des hommes les plus illustres de son temps, avait parfois des défaillances de goût et d'étranges vulgarités d'expression. La jeune reine des salons du Directoire et du Consulat avait survécu dans la Béatrice de Canova.

Digitized by Google

Je veux citer ici quelques exemples. En 1828, à propos d'un voyage de Chateaubriand, elle écrit à sa nièce, qui n'était mariée que depuis deux ans :

Que tous ces départs sont tristes ! Que la vie est difficile ! Quand donc serons-nous tous réunis? Adieu, ma pauvre chère Amélie ; reviens le plus tôt que tu pourras te reposer sur mon cœur *en attendant mieux*, et tâche de calmer ta pauvre imagination et de soigner ta santé. Il faut que M. Lenormant, à son retour, te trouve fraîche *comme la reine des fleurs*.

Voici une page d'un goût plus douteux encore. J'imagine que la belle Juliette, qui était d'une humeur gaie en ses jeunes années, rieuse, même folâtre, a dû sentir ici quelque rougeur monter à son front de vierge. Elle écrit de Turin, le 26 mars 1813, à un jeune ami de son âge, à Camille Jordan, qu'elle avait connu dès 1797 dans la maison de son mari :

L'influence de l'Italie commence à se faire sentir ici, non par le climat, mais par les mœurs. Les femmes ont des sigisbés pour société et des abbés pour intendants.— Le prince Borghèse, qu'on n'appelle ici que *le Prince*, a,

Digitized by Google

dit-on, la petite cour la plus solennelle de l'Europe. Les anecdotes, les toilettes et les amours de cette petite cour me paraissent occuper tous les esprits et faire le fond de toutes les conversations. *Notre ami* le comte Alfieri a un prodigieux succès comme maître des cérémonies..... Je ne crois pas qu'il y ait de pays où l'on tienne plus à la représentation : les maisons sont des palais, et l'on y conserve l'ancien luxe d'avoir un grand nombre de domestiques ; mais quand on arrive sans être attendu, on est tout surpris, après avoir traversé des antichambres, des salons, des galeries, de trouver la maîtresse de la maison dans un cabinet écarté, éclairé par une seule chandelle. — En tout, il me paraît d'usage ici de se donner le superflu aux dépens du nécessaire.— *Le Prince* mène la vie la plus retirée, excepté les heures de représentation. Il passe tout son temps renfermé seul au fond de son palais. Cette retraite dure depuis deux ans. On a remarqué que, depuis cette époque, les jalousies des dernières pièces de son appartement étaient constamment restées fermées. Un seul valet de chambre pénètre dans le dernier appartement, qui est tous les jours garni de fleurs nouvelles, et...

Le reste de la lettre manque.

Nous savons que pour les purs tout est pur, et nous ne songeons pas plus à mal en citant ces lignes que l'auteur des *Souvenirs* qui a cru devoir les reproduire. Il est vrai qu'on les con-

Digitized by Google

naissait déjà. En général, le ton des lettres que l'on nous communique est plus sérieux, moins abandonné, et, si j'ose dire, moins évaporé. Je le regrette un peu, car enfin la belle Juliette n'a pas toujours été la dame de beauté qui trôna tant d'années, à l'Abbaye-aux-Bois, entourée de sa cour de pieux et mystiques chevaliers, comme une châtelaine détachée d'un chapitre du *Génie du Christianisme*. Avant de faire des saints, comme Mathieu de Montmorency, combien d'âmes en peine elle a précipitées dans le second cercle de l'*Enfer* de Dante!

O anime affannate,
Venite a noi parlar, s'altri nol niega.

Lorsqu'elle était dans tout l'éclat de sa beauté, en 1801, Madame de Staël lui écrivait : « Mais vous, qui êtes l'héroïne de tous les sentiments, vous êtes exposée aux grands événements dont on fait les tragédies et les romans. » C'est bien cela. Mais, de ces tragédies et de ces romans, pas un mot dans notre livre. « Les amis de la

Digitized by Google

jeunesse » de Madame Récamier sont ici d'une sagesse et d'une raison vraiment supérieures à leur âge. Jean-Jacques Ampère, qui n'est point certes un ami des jeunes années de la belle Juliette, nous donnera heureusement quelque idée de ce qu'étaient au fond toutes ces « amitiés. » Madame Récamier, dont j'ai déjà fait remarquer le grand sens et la prudence consommée, n'a vraisemblablement rien laissé subsister qui fût de nature, je ne dis pas à la compromettre, — elle n'a jamais eu de faiblesse — mais à nuire à quelqu'un de ses innombrables adorateurs. On comprend, sans qu'il soit besoin d'insister, que la piété filiale ne pouvait adopter un système différent dans la publication de ces *Souvenirs et correspondances.*

Avant d'aller plus loin, on sera sans doute bien aise de connaître comment celle qui, bien que mariée, ne fut jamais ni épouse ni mère, se sentit un jour tout émue devant une frêle et délicate enfant de six ans, l'aima comme sa fille, l'emporta ravie dans ses splendeurs d'apothéose,

Digitized by Google

et l'entraîna avec elle sur les nuées dans son char de déesse. Cette petite fille devait être l'auteur de ces *Souvenirs*. Il y a tout à gagner à l'entendre elle-même. Ecoutons-la :

J'assiste encore par le souvenir à mon entrée chez ma tante : elle était vêtue de blanc, coiffée en cheveux et étendue sur un canapé placé en face de la cheminée du salon, au-dessous de son portrait de Gérard ; le général Junot, debout, causait avec elle. Mon oncle ouvrit la porte, et me poussant vers Madame Récamier, lui dit : « Voici la petite. »

Quelques jours après mon arrivée, ma tante me demanda si je savais lire ; je lui dis que oui. En effet, depuis plus d'un an, j'allais à l'école de Belley, chez une vieille religieuse qui enseignait à lire aux petites filles de la ville, et je passais pour savoir lire. Ma tante me mit donc un livre dans la main et me dit : « Hé bien, lis-moi cela. » Je pris le livre, et sans hésiter je me mis à réciter une épître dédicatoire à M. le dauphin, seule chose imprimée que j'eusse eue sous les yeux, et que j'avais retenue à force de l'entendre répéter à mes petites compagnes. Ma tante rit de bon cœur de mon épître dédicatoire, et il fut constaté qu'il fallait m'apprendre à lire.

On sait que, en 1811, une visite à Madame de Staël, à Coppet, avait servi de prétexte à la

Digitized by Google

police impériale pour exiler Madame Récamier à quarante lieues de Paris :

Pendant les trois ans que dura l'exil de Madame Récamier, continue sa nièce, à Châlons, à Lyon, à Rome, à Naples, elle ne se sépara jamais de l'enfant dont elle avait fait sa fille adoptive. Je n'eus jamais d'autre chambre que la sienne. Mon éducation se poursuivait dans la voiture de poste qui emportait la belle exilée, comme dans les villes où nous nous arrêtions, et quand nous revînmes à Paris, en 1814, je parlais l'italien comme ma propre langue ; ma tante se plaisait à m'enseigner la musique, qu'elle aimait passionnément, et je ne croyais plus lire en récitant l'épître dédicatoire à M. le Dauphin.

Au milieu de l'empressement extrême et du tourbillon de succès qui accueillit Madame Récamier à son retour dans la société parisienne, ses habitudes avec celle qu'elle appelait *son enfant* ne furent en aucune façon modifiées. Ma petite table de travail était placée dans l'embrasure de l'une des fenêtres d'un premier salon, où je prenais sous ses yeux toutes mes leçons ; que de fois est-il arrivé que, me voyant embarrassée pour trouver une date, ou cherchant vainement un mot dans un dictionnaire, quelqu'un des plus intimes amis de ma tante s'approchait de moi et me venait en aide ! Ceci me rappelle une petite anecdote toute à l'avantage du tact littéraire de Madame de Genlis, et où Lemontey joue un rôle aimable ; il était de ceux qui s'intéressaient le plus à mes études et s'informaient de mes progrès ; il dînait à la

Digitized by Google

maison tous les samedis. Cette année-là (1817), Madame de Genlis, fort sujette aux engouements, avait pris une sorte de passion, assurément très-motivée, pour Madame Récamier, et, voulant lui être agréable, lui avait proposé de me donner chaque semaine le sujet d'une composition qu'elle corrigerait. Un certain samedi, en venant dîner, M. Lemontey me trouva au désespoir et dans l'impossibilité de me tirer d'une phrase commencée; j'en étais tout en larmes. Il s'informa de la cause de mon chagrin, prit mon cahier et me dicta une phrase qui me tira d'affaire et me remit en train. La semaine suivante, quand revint la composition corrigée, nous trouvâmes en marge de la phrase dictée par Lemontey ces mots : « Cette phrase manque de jeunesse. »

Nous connaissons un peu maintenant l'auteur du livre, nous comprenons sa piété filiale, et nous pouvons nous faire une idée assez juste du but véritable, tout apologétique, qu'il s'est proposé en publiant ces sortes de Mémoires, ainsi que la méthode qu'il a dû suivre d'instinct dans le *choix* de quelques pages de « Souvenirs, » et d'un certain nombre de billets écrits par son illustre tante. Dans ce volume, comme dans les deux premiers, les lettres des grands personnages, des hommes et des femmes célè-

Digitized by Google

bres du temps forment proprement la substance du livre. Nous ne nous en plaignons pas : l'esprit subtil et fin de l'éditeur n'a pu tout voir et tout prévoir. Les traits de la vraie Madame Récamier sont épars dans cette correspondance. Nous voudrions recomposer avec eux la vivante physionomie de celle qu'on n'évoque jamais à nos yeux que comme une lumineuse apparition d'ange ou de fée, qui plane entre ciel et terre, et laisse à peine traîner ici-bas un pan de ses longs voiles blancs.

Lorsqu'elle mourut à la Bibliothèque, en 1849, Madame Récamier avait déjà sa légende. Sa respectable nièce prit de bonne heure l'habitude d'entourer d'une sorte de nimbe d'or le front pur et charmant de la belle Juliette. Elle a écrit son évangile bien plus que sa biographie. Tous les croyants ont de ces illusions touchantes qui garantissent et assurent leur foi. Involontairement, ils ne manquent jamais de dissimuler les arrière-scènes de la vie, certains détails vulgaires qui dépareraient le miracle, ébranleraient la

Digitized by Google

religion. Or, il a certainement existé une religion, avec des sectes, des hérésies et des foules d'adorateurs, dont Madame Récamier était la Grande-Déesse : Madame Lenormant est la dernière prêtresse de ce culte.

Digitized by Google

II

Si l'auréole de grâce et de pureté qui illumine le front de la Notre-Dame de l'Abbaye-aux-Bois devait perdre un peu de son doux éclat, ce n'est point tant la critique que le fanatisme des dévots qu'il conviendrait d'en accuser. Les panégyristes de Madame Récamier, voilà ses pires ennemis. Rien n'indispose un homme de sens comme la prétention qu'ont certaines petites églises de nous imposer leurs saints. Dans le domaine des choses morales, il n'est rien qui ne perde à être vu de près. Il faut être bien enthousiaste ou bien osé pour provoquer les investigations des esprits réfléchis sur un point d'histoire que l'on commence par revendiquer comme un miracle. Il n'y a pas jusqu'à la naïveté des croyants, si touchante de loin et dans le pre-

Digitized by Google

mier moment de ferveur, qui, à l'analyse, ne laisse en quelque sorte déposer un résidu de fraudes pieuses, de ruses peu innocentes et de pratiques équivoques. A l'origine de toute religion on découvre par milliers des petits faits de cette nature. Qu'un culte reste local ou devienne plus ou moins général, il est toujours né d'une illusion, dans laquelle ce qu'il y a d'involontaire et de volontaire se mêle en des proportions difficiles à déterminer, mais coexiste sûrement.

Non content de rappeler, avec tous les contemporains, que Madame Récamier a été la plus belle personne de son temps, on veut qu'elle ait vécu jusqu'à soixante-douze ans sans connaître la vieillesse. A cet âge elle meurt du choléra, en mai 1849. Quand l'agonisante a exhalé son dernier souffle, ses traits prennent dans la mort une « surprenante beauté, » une expression angélique, une pureté de lignes marmoréenne. Comme il n'en va pas ainsi d'ordinaire, on voit naturellement ici une « exception que l'on ne peut s'empêcher d'interpréter comme une dernière

Digitized by Google

faveur du ciel. » Encore un miracle. Ainsi qu'il arrive presque toujours, c'est un témoin même de l'événement qui dépose. Il ne l'a évidemment pas trouvé assez merveilleux en soi, car il « l'interprète » dans le sens d'une intervention divine.

Mais le miracle des miracles, après la beauté surnaturelle de Madame Récamier, c'est sa pureté immaculée. Ce n'était pas assez de faire de cette femme célèbre une personne de mœurs douces et pures, irréprochable quoi qu'on pût dire, en dépit des apparences et de sa réputation de coquetterie. Il fallait la montrer supérieure aux passions humaines, et, entre toutes, à celle qu'elle a passé sa vie à inspirer. Que les mortels aiment les dieux, on le comprend, et c'est d'ailleurs leur devoir. Mais il n'est point dans la nature des dieux d'aimer les mortels. Madame Récamier était trop pure pour aimer! Voilà ce que ne craignent pas d'écrire ceux-là mêmes qui l'ont connue, qui ont vécu dans sa société, qui ont pu entendre et recueillir, pen-

Digitized by Google

dant un demi-siècle, tout ce qui a été dit et répété par les contemporains. *O sancta simplicitas!* Car je veux croire qu'il n'y a qu'une grande naïveté et beaucoup d'ignorance chez les biographes.

Assurément, nous n'étions point de ce temps-là, nous l'avons dit en commençant, mais trop peu d'années nous en séparent pour y placer un âge mythologique. Nous estimons qu'alors les choses devaient se passer d'une manière à peu près identique à ce que nous voyons. Le cas de Madame Récamier, pour être aujourd'hui plus rare qu'autrefois, n'est pas, il s'en faut, inouï. Qu'on ne nous force pas d'expliquer ce qui est vraiment trop simple. Aussi bien nous n'écrivons point dans le *Journal d'anatomie et de physiologie normale et pathologique* de M. le professeur Ch. Robin. Mais quelle intéressante étude de médecine rétrospective il y aurait à faire ici! Que d'observations curieuses pour un savant investigateur du système nerveux, pour un physiologiste habitué aux pénétrantes analyses de la

Digitized by Google

plus fine psychologie, comme M. le docteur Jules Luys!

Je ne dirai rien de la mère de Madame Récamier, Madame Bernard, qui paraît avoir été fort jolie, très-élégante et très-mondaine, qui fut en relation avec M. de Calonne et la cour, et mourut jeune encore d'une lente et douloureuse maladie, de nature évidemment nerveuse, qui la retenait étendue sur une chaise longue. Sous la Terreur, en 1793, Juliette Bernard qui, de son vrai nom, s'appelait Julie comme sa mère, épousa, à quinze ans, le banquier Jacques Récamier, qui en avait quarante-deux. Ce mariage fut l'œuvre de Madame Bernard. Elle avait eu sans doute ses raisons pour choisir un pareil gendre. M. Jacques Récamier était un garçon assez vulgaire, bien élevé et sachant son monde, mais d'humeur gaie et de mœurs légères, serviable au dernier point, affectueux comme un Lyonnais, au demeurant un beau fils dont le cœur valait infiniment mieux que la judiciaire. Il est impossible de douter qu'il ait été autre chose

Digitized by Google

qu'un père, ou mieux, un camarade plus âgé pour la belle Juliette. Il la laissa toujours parfaitement libre de ses actions; jamais, je crois, il n'eut le mauvais goût de faire même une allusion à ce qu'ils étaient l'un pour l'autre aux yeux du monde.

Il y a plus : dès 1799, à l'époque où Lucien Bonaparte, le frère du premier consul, faisait toutes les folies d'un Roméo d'opéra-comique pour posséder le cœur de Juliette, et lui écrivait des épîtres sentimentales et déclamatoires qui sont bien la chose du monde la plus ridicule, Madame Récamier, pour se moquer, j'imagine, car elle aimait à plaisanter, montra à son mari les lettres de Lucien, et proposa de lui interdire la maison. Que répondit M. Récamier? Il loua avec une politesse parfaite la vertu de sa jeune femme, il la remercia de la confiance qu'elle lui témoignait, « mais il lui représenta que fermer sa porte au frère du général Bonaparte, rompre ouvertement avec un homme si haut placé, ce serait gravement compromettre et peut-être rui-

Digitized by Google

ner sa maison de banque : *il conclut qu'il fallait ne point le désespérer et ne lui rien accorder.* »

On serait tenté de croire que cette judicieuse maxime servit de règle de conduite à Madame Récamier pour le reste de sa vie. Au fond, il n'en est rien. Quand des revers de fortune eurent amené la ruine de la maison de banque, lorsque tout eut été vendu, hôtel, château, chevaux, argenterie, et que le monde élégant et brillant, qui chaque soir dansait ou causait dans les salons de la rue du Mont-Blanc, se fut dispersé, Madame Récamier rencontra à Coppet, chez Madame de Staël, le prince Auguste de Prusse, neveu du grand Frédéric. Ce jeune héros de vingt-quatre ans, fait prisonnier par les Français au combat de Saalfeld (1806), s'éprit d'une vive et tendre passion pour la belle Française. Lui-même était, dit-on, remarquablement beau, chevaleresque, loyal et candide comme un guerrier des *Nibelungen*. Une promesse de mariage, avec « serments, » fut certainement échangée entre Madame Récamier et le prince de Prusse. Elle

Digitized by Google

écrivit à son mari pour lui demander de rompre leur union. Qu'une lettre toute paternelle du bon et digne homme ait fait évanouir comme par enchantement la résolution d'une femme vraiment éprise, belle et jeune (elle avait vingt-neuf ans), qui se savait libre et se voyait sur le point d'épouser un prince de maison royale, voilà ce que personne n'admettra, je crois, sans de très-fortes preuves. Les raisons qu'on ne dit pas sont tout autres.

La vie de Madame Récamier se compose d'une multitude de faits analogues. Sans doute, à tous ceux qui l'ont sincèrement aimée, elle n'a pas juré, comme au prince de Prusse, de les épouser, mais elle eut l'art étrange de les asservir à son joug en paraissant promettre à tous ce qu'elle n'accorda jamais à aucun. Rien de plus curieux à observer que les divers états par lesquels passent tous ces attachements. En principe ils sont tous réductibles à un seul et même sentiment, à une seule et même passion, à l'amour. Qu'il s'en rende compte ou non, qu'il décore son

Digitized by Google

penchant du nom d'amitié, d'estime ou d'admiration, il n'y a jamais autre chose au fond de l'attrait invincible et tout-puissant qui attire l'homme vers la femme. A cet égard, il en est à l'Abbaye-aux-Bois comme dans le reste du monde. Mais, au lieu d'aboutir naturellement, ce sentiment, ici visiblement contrarié, subit une sorte d'arrêt de développement, dégénère en amitié platonique et finit en direction de conscience.

Prenez, par exemple, entre tous les amis de Madame Récamier, les deux hommes qui se ressemblent le moins, Mathieu de Montmorency et Camille Jordan. Ils ont commencé par le madrigal et fini par le prêche. Ne pouvant être amants, ils devinrent confesseurs. Si elle ne devait être à eux, du moins ne serait-elle à personne. Mathieu exhorte son « aimable amie » à se convertir au Seigneur; Camille invite Juliette à renouveler son cœur et à ne rêver plus que d'idéal. Le chrétien se sert de son dieu, et le philosophe de son infini, comme d'un eunuque noir pour garder sa sultane et l'empêcher de suivre

Digitized by Google

sa fantaisie. « Au nom de Dieu, au nom de l'amitié, s'écrie l'un, renoncez à ce qui est indigne de vous, à ce qui, quoi que vous fassiez, ne vous rendrait pas heureuse. » — « C'était mon ancien vœu que votre perfectionnement, dit l'autre; je vous sais tant de gré de retrancher tous les jours à la coquetterie pour ajouter aux sérieuses, aux religieuses affections! » Malheureusement pour ces bons apôtres, la conversion de leur belle pénitente n'était jamais de bien longue durée : elle retombait dans son péché d'habitude, redescendait à « ces jeux de l'enfance, » comme les appelle Camille Jordan, qui toujours la précipitaient du ciel sur la terre.

Alors Mathieu de Montmorency taillait sa meilleure plume, et, sans pitié pour l'incorrigible pécheresse, il lui écrivait, au nom de son « divin maître » : « Je vous préviens que je serai sévère pour ces misérables distractions qui vraiment ne méritent pas le nom de consolations, qui sont des espèces de jeux où l'on ne conçoit pas bien le sérieux ni d'un côté ni de l'autre. » Ce très-

Digitized by Google

saint personnage n'avait garde de rien négliger pour préserver son « aimable amie » des piéges du démon. Il poussait la charité chrétienne jusqu'à consacrer plusieurs heures chaque jour à Madame Récamier : il lui écrivait de grandes lettres ou venait causer dans son salon. Il trouva même moyen d'habiter sous le même toit que Juliette : il loua, de moitié avec elle, en 1818 et 1819, le petit ermitage que Chateaubriand avait bâti dans la solitude de la Vallée-aux-Loups. Chacun de rire sous cape de ce « petit ménage. » La duchesse de Broglie le déclarait « le plus gracieux du monde. » « Mais, ajoutait-elle avec une ravissante malice, quand on écrira la biographie de Mathieu dans la Vie des saints, convenez que ce tête-à-tête avec la plus belle et la plus admirée femme de son temps sera un drôle de chapitre ! »

La faculté dominante de Madame Récamier était décidément le besoin de plaire, passion impérieuse, toujours inassouvie, dont elle ne guérit jamais. L'admiration naïve des petits savoyards

Digitized by Google

qui se retournaient dans la rue la rendait presque aussi heureuse que les tendres hommages d'un grand seigneur ou l'amour d'un homme de génie. Née charmeuse, elle voyait sans étonnement, mais avec une indicible joie, toutes les créatures s'incliner sur son passage et l'adorer. Dans une lettre à Madame de Staël (1807), Camille Jordan, parlant d'un coup de tête de la belle étourdie, la montre courant seule sur les grandes routes, sans domestique; il cherche à calmer son inquiétude en songeant « combien à l'aspect de ce doux visage tout se tourne en obligeance, et s'émeut pour la servir. » Son pouvoir s'étendait même sur certaines femmes. Elle fut ardemment aimée de Madame de Staël. Lady Webb prit pour elle une véritable passion.

Quant à la reine Hortense, qui n'a entendu parler de toutes les charmantes folies qu'elle fit commettre à Madame Récamier? des rendez-vous que les deux amies se donnaient, à Rome, la nuit, dans les ruines du Colisée, au temple de Vesta, aux Thermes de Titus, au tombeau de

Digitized by Google

Cécilia Métella? du bal masqué qui eut lieu chez Torlonia, et où toutes deux, se faisant un jeu d'être prises l'une pour l'autre, entrèrent vêtues de même, d'un domino de satin blanc garni de dentelles, l'une avec une guirlande, l'autre avec un bouquet de roses, si bien que la reine Hortense, au bras de l'ambassadeur de Louis XVIII, reçut ce soir-là les saluts de tous les diplomates des puissances étrangères, tandis que Madame Récamier, sous la garde de l'ex-roi de Westphalie, se voyait entourée de tous les Bonaparte alors à Rome?

On ne saurait trop le répéter, Madame Récamier était rieuse, folâtre, toute pétrie de malice et de grâce enjouée. Sainte-Beuve parle de ce « rire enfant » qu'elle conserva presque jusqu'à la fin, et de « ce geste jeune qui lui faisait porter son mouchoir à la bouche comme pour ne pas éclater. » Elle commettait parfois de vraies espiégleries de pensionnaire. A l'occasion, elle saisissait quelque malentendu piquant pour jouer aux gens des tours de sa façon. C'est ainsi que,

Digitized by Google

voyageant de Rome à Naples, elle se servit pendant toute la route des chevaux préparés aux relais pour Fouché. Elle racontait souvent cette anecdote et s'en amusait fort dans l'intimité. Timide et un peu fière dans le monde, ennemie de toute familiarité, elle prenait sous le masque une grande liberté et possédait alors un aplomb imperturbable. Elle aimait la danse avec fureur; toujours la première au bal, elle partait la dernière. Elle dansait la gavotte avec une grâce et une légèreté de nymphe. Sa nièce raconte que, pendant le triste hiver de 1812 à 1813, la belle exilée exécuta un jour devant elle la fameuse *danse du châle :* « Une longue écharpe à la main, elle exécuta toutes les attitudes dans lesquelles un tissu léger devenait tour à tour une ceinture, un voile, une draperie. » Qu'on essaye maintenant de se la représenter vêtue de son éternelle robe blanche, les bras nus, promenant deux belles mains sur les cordes d'une harpe, l'air *sensible* et doucement rêveur sous les boucles soyeuses de ses cheveux châtains, avec de petites mines in-

Digitized by Google

spirées, comme c'était la mode alors quand on faisait de la musique, et l'on aura une ombre, un pâle et lointain reflet de la brillante vision qui tint l'Europe sous le charme pendant près d'un siècle.

Avec un grand fonds de bonté, de mansuétude, de compassion pour tous les affligés, elle ne laissait pas de trouver quelque volupté dans le spectacle des maux et des cruelles blessures que faisait sa beauté. Elle connaissait ses mauvais instincts et les avouait avec assez d'impudeur. Parlant de Ballanche à Camille Jordan, elle lui dit ces paroles qui témoignent chez elle d'étranges ardeurs : « Il me plaît, lui, par tout ce que j'ai de bon dans l'âme; vous, vous me plaisez également par ce que j'ai de mauvais. » En vraie femme, elle aimait à se rendre compte par elle-même de la quantité de souffrances que peut endurer chaque cœur d'homme. Quand la douleur faisait crier le patient, elle-même pansait les blessures. Rougissante et candide comme une gracieuse enfant, elle ignorait ce qu'on vou-

Digitized by Google

lait d'elle, promettait de vous bien aimer à l'avenir, et vous offrait son amitié. C'est grâce à cette *bonté*-là que Madame Récamier, ainsi que le lui écrivait la comtesse de Boigne, « a fait tourner tant de têtes et désespéré tant de malheureux. »

Entre elle et le reste du monde le combat n'était pas égal. Elle était brave, sans doute, peu soucieuse du péril, effrénée dans ses fantaisies, imprudente comme femme ne l'est pas, et, partout et toujours, d'une incroyable audace, — mais elle était invulnérable.

Plus d'un pourtant, de race divine comme elle et plus qu'elle, voulut savoir le secret, connaître le mystère de cette Diane chasseresse. La fière héroïne qui avait, je ne dis pas triomphé du doux Ballanche et de tant d'autres bonnes âmes, mais pacifié des dynasties entières de gentilshommes français, telle que celle des Montmorency, rencontra sur sa route plus d'un rude assaillant qui, comme Chateaubriand, loin de subir le joug, terrassa l'amazone et la mit en fuite.

Digitized by Google

Ce ne serait pas trop d'une étude entière pour dire la longue « amitié » de René et de Juliette. Les rapports orageux de Chateaubriand avec Madame Récamier sont d'ailleurs chose connue. Quand le grand poëte, enfin ministre, crut voir le monde à ses pieds, quand cette âme de feu, où bouillonnaient comme lave toutes les passions humaines, eut dévoré tout ce qui avait fait obstacle à son implacable besoin de domination, quand ses légions d'ennemis, et avec eux un rival, Mathieu de Montmorency, furent sous son talon d'archange, il semble que, enivré de nectar et d'ambroisie, ce Jupiter n'ait pas craint de traiter Juliette comme une simple nymphe des bois ou des montagnes. Il perdit « cette nuance de respectueuse réserve » si chère à la Notre-Dame de l'Abbaye-aux-Bois. Cette fois, la vierge invaincue, ou plutôt invincible, prit le parti de fuir en Italie avec une petite suite d' « amis » plus dociles et infiniment moins olympiens.

Ballanche, le fidèle et inséparable Ballanche,

Digitized by Google

avec le jeune Ampère, accompagna Madame Récamier. Cet excellent homme, qui avait subi dans sa jeunesse l'opération du trépan, ne possédait pas une idée saine, mais il avait ce qu'on appelait alors une *grande âme*, un *enthousiasme généreux* et de *sublimes aspirations*, si bien qu'il se scandalisait fort de l'immoralité de M. de Chateaubriand. Sa foi dans la toute-puissance de Juliette était telle qu'il lui disait : « J'espère que vous le convertirez au sentiment moral. » La dynastie des Montmorency était loin de partager l'optimisme de ce philosophe candide. Lorsque Madame Récamier, revenue à l'Abbaye-aux-Bois après deux ans d'absence, eut appris son retour à Chateaubriand, Mathieu de Montmorency qui était dans la confidence, écrivit à son *aimable amie :* « Vous me manderez, quand vous aurez vu pour la première fois le mélancolique René, comment cela se sera passé. » Cela se passa très-bien. Le Sphinx n'avait plus d'énigme pour Œdipe.

J'ai rappelé que Jean-Jacques Ampère avait

Digitized by Google

suivi en Italie Madame Récamier (1823). Une grande partie du nouveau volume de Madame Lenormant est tout entière consacrée à cette figure qu'on pourrait dire essentiellement *jeune*, car il était dans la destinée de cet esprit si original de toujours recommencer à vivre sans arriver jamais à la maturité. Quand ce jeune homme imberbe fut présenté à Madame Récamier, dans la petite cellule de l'Abbaye-aux-Bois, il avait à peine vingt ans et Juliette en avait quarante-trois. Elle parut, et il y eut un Roméo de plus dans le monde. Dix ans plus tard, il lui écrivait : « C'est le jour de l'an que je vous ai vue pour la première fois. Ce moment, où je vous vis paraître tout à coup, en robe blanche, avec cette grâce dont rien jusque-là ne m'avait donné l'idée, ne sortira jamais de mon souvenir. »

Celui-ci n'est-il encore qu'un ami, épris des seules vertus chrétiennes de Madame Récamier? N'était une page de Sainte-Beuve, on n'aurait nul scrupule à l'affirmer de lui comme des autres, mais cette page existe : le moyen de

Digitized by Google

songer à l'effacer? Dans l'été ou l'automne qui suivit sa présentation à l'Abbaye-aux-Bois, Jean-Jacques Ampère avait passé quelques semaines à la Vallée-aux-Loups, avec Madame Récamier. Dès qu'il apprit son retour à Paris, il lui fit visite. Il la trouva seule. Ce jour-là peut-être la charmeuse s'ennuyait dans sa solitude. Le naïf jouvenceau venait à point pour la distraire. Naturellement elle lisait à livre ouvert dans cette folle âme d'écolier. Elle eût pu laisser aller ce pauvre poëte, qui, si souvent dans la suite, devait la poursuivre de ses élégies, mais il lui parut piquant de le confesser, de le faire un peu rougir, de le jeter à ses pieds tout en larmes.

Elle lui parla avec sa grâce ordinaire des charmantes journées, des courses et promenades à travers le vallon, des gais entretiens où la conversation animée du jeune homme avait mis un attrait de plus. Puis, touchant avec son art délié la fibre du cœur, elle indiqua légèrement qu'il y avait eu lieu peut-être à des sentiments émus; que du moi[illegible]elle aurait pu craindre, si cela s'était prolongé, un commencement de roman pour un cœur poétique, car sa nièce, alors toute jeune, était près d'elle. Ampère, à ce mot, n'y tint pas, et tout d'un coup, éclatant avec

Digitized by Google

trouble et avec sanglots : « Ah ! ce n'est pas pour elle ! » s'écria-t-il, et il tomba à genoux. Sa déclaration était faite ; l'aveu lui avait échappé : il avait proféré sans le vouloir la parole sacrée sur laquelle il ne revint pas. Nous sommes en plein Pétrarque, en plein Dante, si vous aimez mieux. C'en était fait désormais du destin de toute sa vie. Madame Récamier n'eut plus qu'à continuer de le charmer et à le calmer peu à peu sans jamais le guérir.

Jean-Jacques Ampère souffrit trente ans de la blessure que lui avait faite, en se jouant, Juliette Récamier. Je sais de reste qu'il nourrit et entretint son mal avec amour, qu'il fut bien aise, à son âge, de passer pour l'ami de cœur d'une grande dame, et que bien d'autres que lui auraient donné avec joie ce qu'ils avaient de vie pour être seulement quelques mois le cavalier servant de cette beauté célèbre. Son dilettantisme poétique surtout était flatté de cette liaison avec une femme qui avait inspiré tant d'illustres passions, et dont l'étrange destinée devait projeter sur sa vie et sur son œuvre je ne sais quelle grande ombre mystique ou *dantesque*. Enfin, je n'oublie pas qu'il survécut quinze ans à

Digitized by Google

sa Béatrice, qu'il voyagea beaucoup sur la terre et sur l'onde et eut maintes distractions, bref, qu'il ne quitta ce monde que plein de jours, et ne cessa de rimer force drames et épopées qu'à soixante-quatre ans bien comptés. Mais ce que j'aurais à cœur de montrer, ce que je ne puis qu'indiquer ici, c'est que Madame Récamier, qui appelle Ampère son frère ou son fils, traite cet enfant, autant qu'il est en elle, comme un amant, s'amuse à le tenir en haleine par d'irrésistibles coquetteries, et ne néglige aucun manége pour conserver cette dernière conquête.

Rappelé en France par son père, Jean-Jacques s'arrache avec douleur d'auprès de Juliette. Celle-ci trouve ce départ *absurde*. Elle tombe dans une sorte de mélancolie et d'alanguissement passionné. « Tout m'est égal, écrit-elle à Ampère. Je viens de me promener chez la Margrave; le temps était admirable, l'air doux et parfumé, j'étais seule, j'y suis restée longtemps le cœur oppressé de mille souvenirs. » Pauvre Jean-Jacques! S'est-il au moins demandé si tous

Digitized by Google

les « amis » de sa bien-aimée ne lui étaient point apparus ce soir-là, comme en une vision, dans les ombres bleuâtres du crépuscule ou sous l'obscure clarté des étoiles? Une autre fois elle lui mande : « Je me promène tous les jours dans l'avenue de Sainte-Croix de Jérusalem, où nous avons été ensemble. Vous rappelez-vous ce beau soleil, ces ruines, cette terre toute couverte de fleurs, ces entretiens si confiants et si doux? » Ici encore il n'y a que des réminiscences mal enchaînées de lectures romanesques, mais pas l'ombre d'un sentiment vrai. Le beau soleil, la terre couverte de fleurs, les ruines, rien ne manque au tableau. Plus de vingt ans auparavant elle parlait déjà à Camille Jordan de « sa petite chambre de Meudon et des promenades dans les ruines! » Au commencement du siècle, on le sait, les amants et les poëtes ne se plaisaient que dans les ruines ou dans de petites cellules : c'était la mode. Madame Récamier ne manque pas non plus de rappeler à Ampère « cette petite chambre » de l'Abbaye-aux-

Digitized by Google

Bois où elle l'a vu « pour la première fois. »

Cependant Jean-Jacques, qui allait chez Cuvier, aimait fort à causer avec la fille de l'illustre savant. Clémentine, assise auprès de sa mère, témoignait aussi d'une façon discrète, mais sensible, du plaisir qu'elle éprouvait à entretenir ce jeune homme. Ces deux enfants paraissaient faits l'un pour l'autre. Il semble bien que, au moins pendant quelques semaines, Jean-Jacques songea sérieusement, avec toute la constance de résolution dont il était capable, à épouser sa jeune amie. Le père, qui approuvait cette alliance, ne comprenait rien aux hésitations de son fils. Celui-ci, en effet, voulait, ne voulait plus, et finalement changea d'idée. On ne devinerait jamais la raison que Madame Lenormant croit devoir nous donner de cette résolution : « J.-J. Ampère, dit-elle, redoutait l'esprit de domination de Cuvier. » Voyez-vous d'ici ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui n'a encore rien fait, ce rimeur d'élégies qui jamais n'aurait mis les pieds dans le salon de Cuvier s'il n'avait eu nom Ampère, cet enfant gâté de

Digitized by Google

la fortune et des dames, qui ne veut point devenir le gendre du grand naturaliste parce qu'il tient à sauvegarder l'indépendance de son caractère et de son esprit ! *Risum teneatis, amici?*

Non, si Jean-Jacques ne put se résoudre à céder aux vœux de son père, et peut-être à une secrète et réelle sympathie, c'est que quelque chose ou plutôt quelqu'un lui criait qu'il n'était pas libre, qu'il n'avait pas le droit de disposer seul de sa destinée, qu'il était fiancé à une autre pour l'éternité. Madame Récamier se garda sans doute d'intervenir directement en aucune manière et de faire même allusion à ce mariage. Dans une lettre où, de l'air le plus dégagé, elle parle de diverses choses au jeune Ampère, retiré à Vauteuil, elle écrit négligemment, en forme de *post-scriptum :* « Que faites-vous de vos souvenirs dans la solitude? Voyez-vous un peu plus clair dans votre âme? Adieu, ne vous tourmentez pas et *revenez.* » Moins de deux ans après, l'unique enfant de Cuvier expirait.

Je regrette presque d'avoir tant insisté sur ce

Digitized by Google

qu'il y avait de *mauvais* dans Madame Récamier. J'emploie l'expression même qui lui est échappée dans une lettre à Camille Jordan. Mais, encore un coup, à qui la faute? L'apologie appelle la critique. L'histoire n'est pas un discours d'apparat, encore moins une oraison funèbre.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

—

	Pages.
Préface.	1
La Délia de Tibulle	3
La marquise de Caylus et ses *Souvenirs*.	107
Madame de Pompadour et la curiosité au XVIII[e] siècle.	117
Les six filles de Louis XV.	157
Madame Récamier.	297

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1874.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
2-month loans may be renewed by calling
(510) 642-6753
1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

MAY 02 1995

4/94)

Digitized by Google

M317580

Digitized by Google

Digitized by Google